

LE CIEL DE NANTES

LA NOUVELLE CRÉATION DE CHRISTOPHE HONORÉ



REVUE DE PRESSE

PRESSE

matilde incerti

assistée de thomas chanu lambert
matilde.incerti@free.fr - 06 08 78 76 60

PRESSE NATIONALE

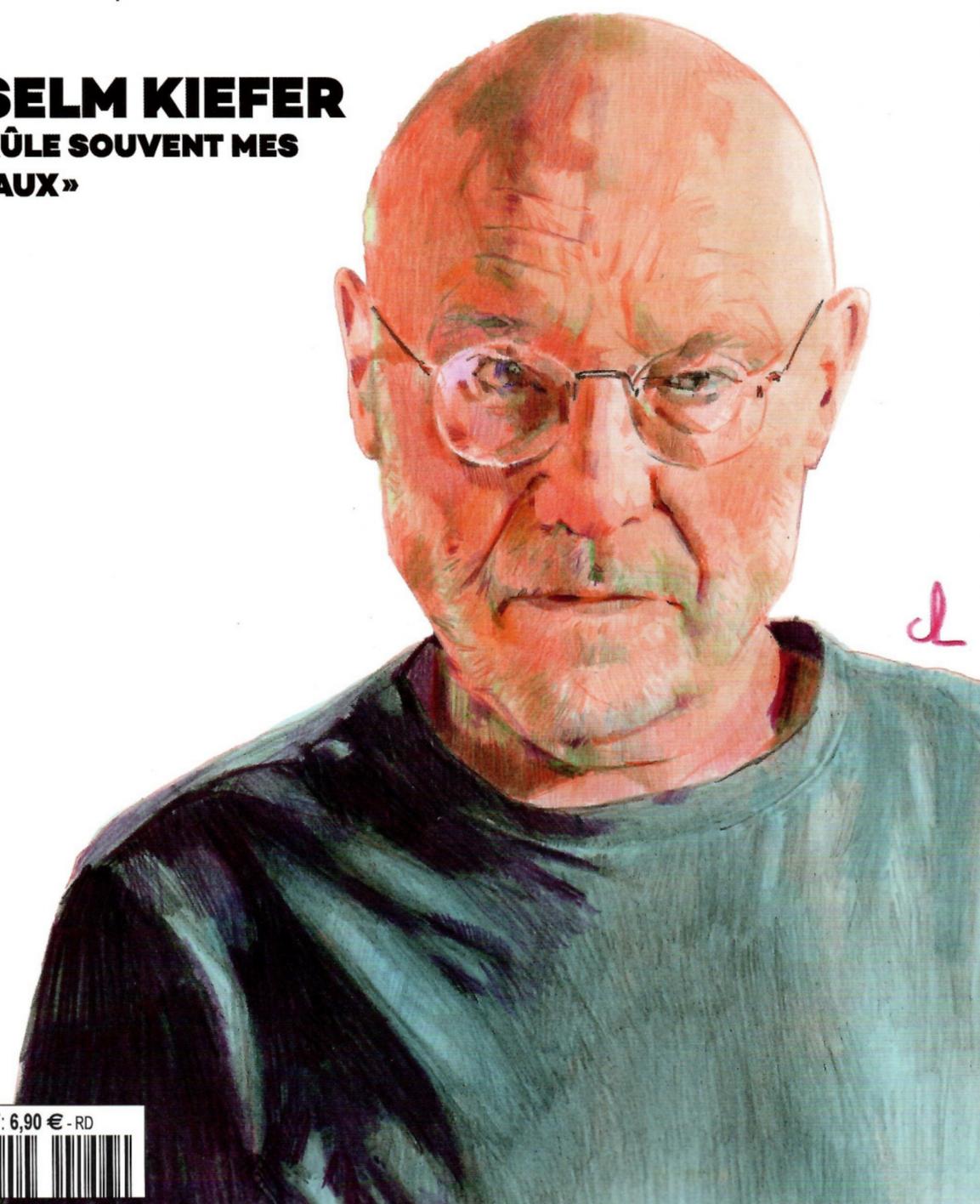
TRANSFUGE

Décembre 2021 / N° 153 / 6,90€

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

ANSELM KIEFER
**« JE BRÛLE SOUVENT MES
TABLEAUX »**



L 13691 - 153 - F: 6,90 € - RD



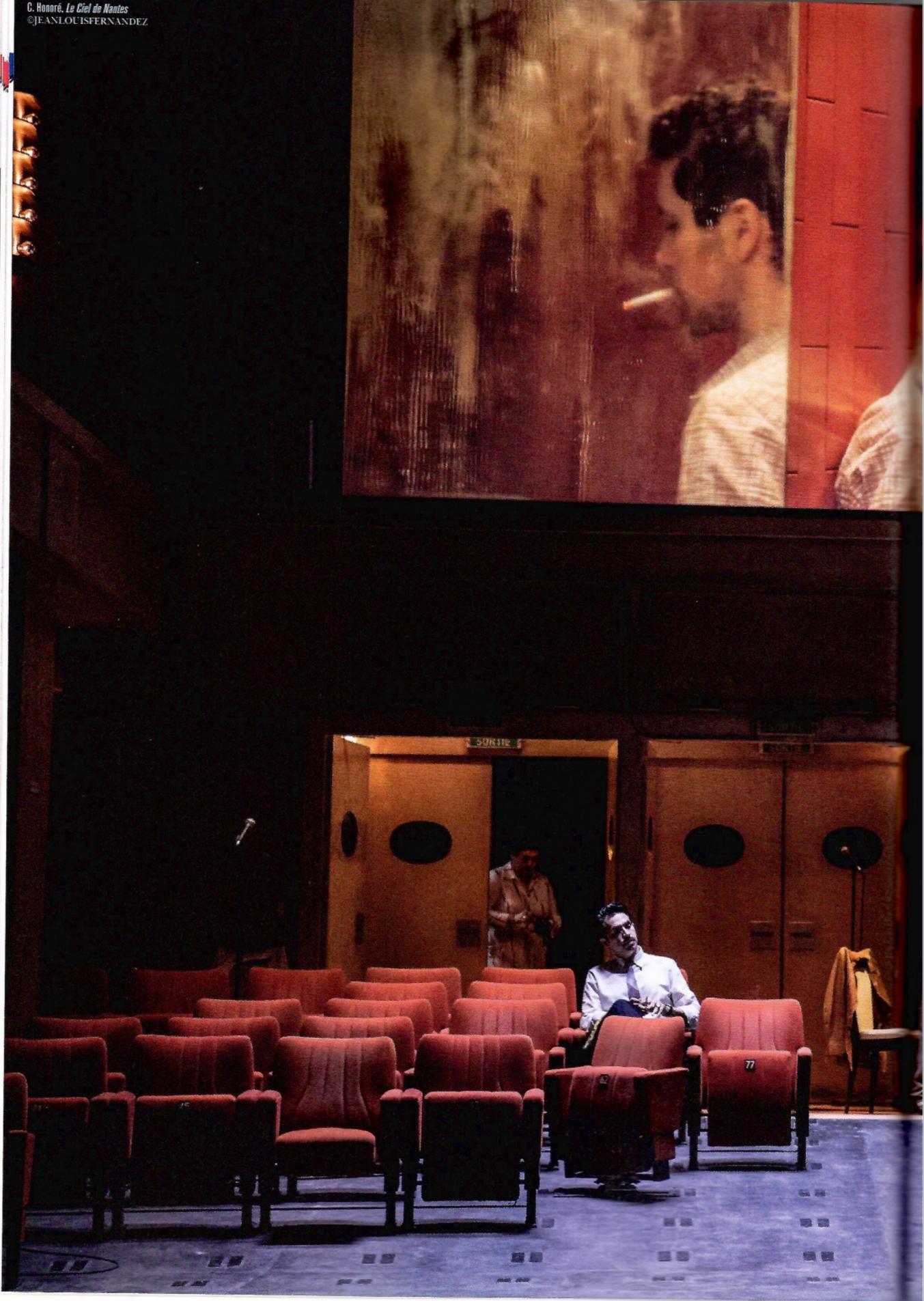
LIVRES
Jean-Paul Enthoven
sans masque

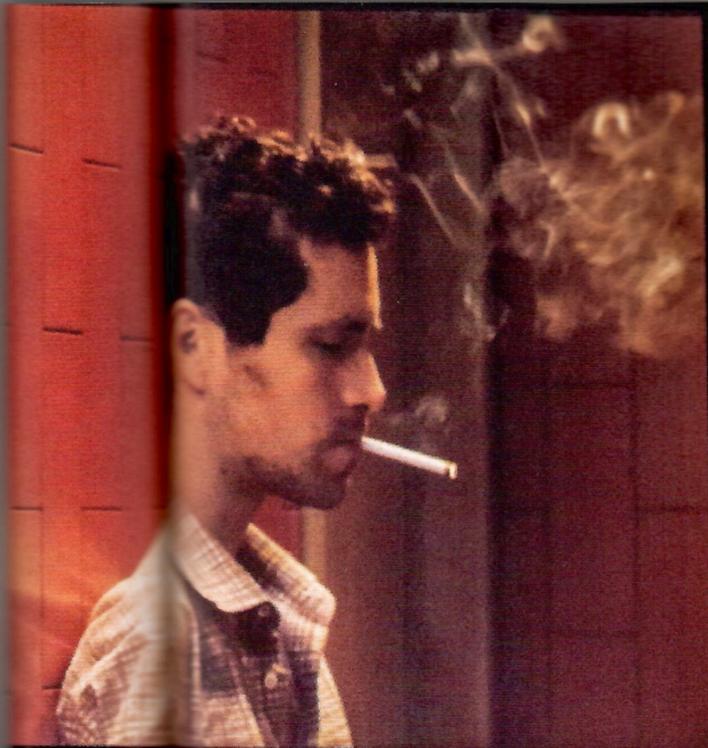
CINÉMA
Radu Jude
l'intello du cinéma

SCÈNE
Christophe Honoré
famille je vous hais

ART
Le meilleur
des galeries

C. Honoré. *Le Ciel de Nantes*
©JEANLOUISFERNANDEZ

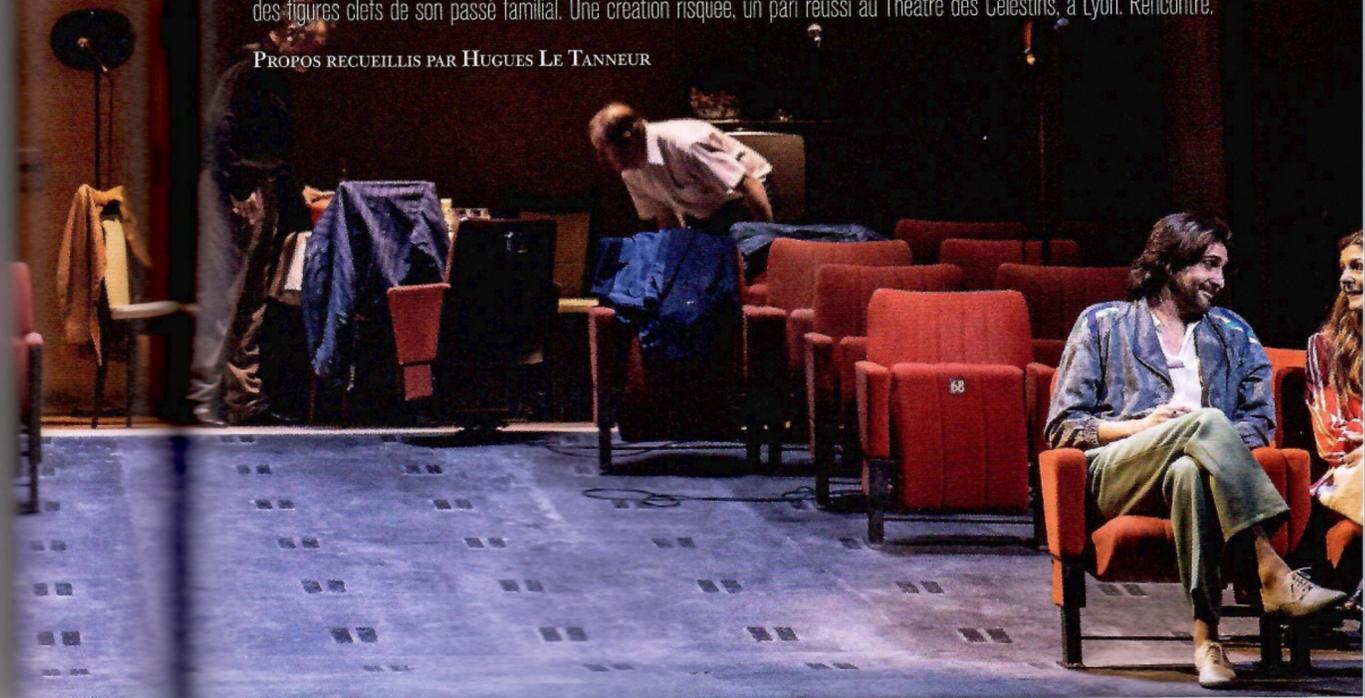




« Au théâtre, je recherche le commerce avec les morts »

Évoluant avec la même aisance dans l'univers du théâtre et du cinéma, **Christophe Honoré** convoque avec *Le Ciel de Nantes* des figures clés de son passé familial. Une création risquée, un pari réussi au Théâtre des Célestins, à Lyon. Rencontre.

PROPOS RECUEILLIS PAR HUGUES LE TANNEUR



C. Honoré, *Le Ciel de Nantes*
©JEANLOUISFERNANDEZ



Il y a d'abord un film qui ne s'est pas fait – une saga ambitieuse retraçant des faits réels depuis la guerre de 1939-1945 jusqu'à nos jours, racontant l'histoire familiale de Christophe Honoré. Dans *Le Ciel de Nantes*, sa nouvelle création pour le théâtre, ce film jamais réalisé est un motif récurrent ressassé par le double de l'auteur : en se confrontant avec ceux qui auraient dû en être les héros, il s'explique sur son échec à le tourner. Il y a quelque chose de pirandellien dans la façon dont, dans un décor reproduisant une salle de cinéma, Christophe Honoré donne la parole à divers membres de sa famille, tous décédés à l'exception de sa mère, lesquels dans l'espace du plateau demandent ardemment à être représentés, autrement dit à exister.

Sans souligner excessivement la mise en abîme qui en fait des personnages en quête d'acteurs, le

spectacle use finement de cette licence poétique qui permet aux morts de côtoyer les vivants comme si cela était la chose la plus naturelle du monde. Et peut-être est-ce là que se situe la vérité de cette évocation douloureuse – quoique non exempte d'humour ni de tendresse – d'un passé qui passe

« Il y a toujours une violence à représenter des gens qui vous ont été très proches »

difficilement, dans le fait que les morts cohabitent d'une certaine manière, qu'on le veuille ou non, avec les vivants. En ressuscitant sa grand-mère Kiki, violée et frappée par un époux qu'elle n'a pas choisi et dont elle a eu huit enfants. Mais aussi ses oncles, Jacques et Roger, sa tante Claudie,

son grand-père Puig, pour les confronter à lui-même et à sa mère Marie-Do, bien vivante, elle, Christophe Honoré convoque ses fantômes et peut-être ses démons moins pour les exorciser que pour saisir une histoire familiale souvent chaotique, marquée par de nombreuses crises.

« Il y a un préjugé des gens de cinéma comme quoi le théâtre, c'est désuet, poussiéreux (...) Alors que les cinéastes peuvent se servir du théâtre comme d'un laboratoire »



...étique
comme
monde.
de cette
rempte
qui passe
dans le fait
habitent
manière,
ou non,
ents. En
grand-mère
spéc par
n'a pas
elle a eu
pas aussi
Jacques et
Claudie,
ner à lui-
te, elle,
mes et
exerciser
souvent
crises.

Une immersion dans un matériau intime que seule la capacité de distanciation du théâtre rendait possible grâce à l'inventivité de comédiens choisis avec soin à la fois pour leur empathie et leur imagination débordante. Qu'il s'agisse de Marlène Saldana dans le rôle de la grand-mère, de Harrison Arevalo dans le rôle de Puig, de Chiara Mastroianni dans celui de Claudie, de Stéphane Roger dans celui de Roger, de Jean-Charles Clichet dans celui de Jacques, de Youssouf Abi-Ayad en double de Christophe Honoré et enfin de Julien Honoré, dans le rôle de leur mère Marie-Do. La réussite de ce spectacle, ô combien risqué, tient beaucoup à la vivacité toujours en alerte et au comique désarmant des ces comédiens habiles à gérer à la perfection une partition sur le fil du rasoir.

Il y a au moins un point commun entre *Nouveau Roman*, *Les Idoles* et *Le Ciel de Nantes*, c'est que, dans ces trois spectacles, vous faites parler les morts. C'est quelque chose de délibéré cette récurrence dans votre théâtre de la présence des morts ?

Régulièrement je m'interroge en tant qu'auteur, metteur en scène et cinéaste sur la possibilité d'identifier des thèmes qui me semblent justes et pertinents quand je choisis de venir sur un plateau de théâtre plutôt que sur un plateau de cinéma. Alors c'est vrai que la « résurrection des morts » pour le dire vite, c'est quelque chose qui traverse *Nouveau Roman*, *Les Idoles* et aussi *Le Ciel de Nantes*. Il y a cette idée que le théâtre pourrait être un lieu miraculeux où surgissent des fantômes, mais des fantômes qui ont une capacité à être présents. Les fantômes n'ont pas au cinéma le pouvoir d'incarnation qu'ils peuvent avoir au théâtre. Un personnage au théâtre qui dit, « Je suis mort, mais ça ne va pas m'empêcher de te casser la gueule » – parce que là c'est un peu l'enjeu –, c'est une force, c'est une joie. Le commerce avec les morts est aussi ce qui me fait revenir au théâtre et me persuade que j'ai quelque chose à y faire. Avec *Nouveau Roman* puis avec *Fin de l'histoire*, inspiré de l'œuvre et de la vie de Witold Gombrowicz, qui est pour moi un spectacle très important

et *Les Idoles*, j'ai l'impression que mon travail sur le plateau de théâtre guide d'une certaine manière mon travail de cinéaste. Après *Les Idoles*, je me suis aperçu que le théâtre était devenu un élément central de la réflexion que j'essaie de mener sur la représentation et la mémoire.

Cette réflexion sur la représentation est un enjeu essentiel dans *Le Ciel de Nantes* puisque le spectacle se fonde non seulement sur l'idée d'un film qui n'a pas été réalisé, mais sur l'impossibilité même de tourner un film sur votre histoire familiale. Pourquoi ce qui n'est pas possible au cinéma deviendrait possible au théâtre ?

C'est un échec, parce que malgré tout quand vous voulez être cinéaste c'est parce qu'il y a quelque chose dans votre vie que vous n'arrivez pas à raconter et vous vous dites que le cinéma va permettre de le raconter. Quand j'ai écrit ce scénario pour un film en deux volets, un producteur m'a dit : jamais on ne te donnera l'argent pour faire ça. C'était une grande saga familiale qui partait de la guerre de 1939-1945 et qui allait jusqu'à aujourd'hui. C'était trop ambitieux. Au début j'ai cru qu'il fallait que j'acquière une certaine notoriété pour obtenir un financement. Mais au bout d'un moment j'ai compris que ce n'était pas une question d'argent. Le problème venait de moi. Je ne cessais pas de repousser l'échéance. Je réécrivais tout le temps le scénario. Il y a toujours une violence à représenter des gens qui vous ont été très proches. Au cinéma, cette violence peut très vite aller vers l'obscénité. Demander à des acteurs de recréer des scènes qui n'appartiennent pas seulement à votre mémoire, mais aussi à celle de votre famille, cette indécence, je n'ai jamais réussi à la dépasser.

Ce qui voudrait dire que le théâtre, au contraire, permettrait la représentation de cette violence impliquant vos grands-parents maternels, vos oncles et tantes et aussi votre mère, bien vivante elle ?

Au théâtre déjà j'ai un groupe d'acteur avec lesquels je me sens en confiance. Toutes les grandes aventures de théâtre quels que soient les metteurs en scène sont toujours liées à des acteurs. Or depuis *Nouveau Roman*, j'ai un vrai groupe d'acteurs – avec aussi Marlène Saldana

LE CIEL DE NANTES

Christophe Honoré,
La Coursive, scène nationale
La Rochelle,
les 1^{er} et 2 décembre,
La Filature, Mulhouse,
le 8 et 9 décembre,
La Comédie de Reims,
du 15 au 17 décembre,
Odéon, Paris,
du 5 mars au 3 avril 2022.

qui est arrivée pour *Fin de l'histoire*. Ce petit groupe j'ai eu l'impression que je pouvais leur demander ça. D'autant que parmi ces comédiens il y a mon petit frère, Julien Honoré. Pour moi c'était vraiment essentiel. Ce n'est pas qu'une question de légitimité, sa présence sur le plateau justifiait que le spectacle puisse se faire. Le fait qu'il joue notre mère permet qu'il y ait sur le plateau une force de vivant. Parce que si on fait revivre les morts, il faut aussi qu'il y ait des vivants parmi eux. Les événements familiaux abordés dans le spectacle nourrissent depuis longtemps mon imaginaire, mais c'est la première fois que je les expose en tant que tels et cela n'était possible qu'au théâtre. J'ai la chance de pouvoir naviguer sur des chemins de traverse, de passer du théâtre au cinéma et inversement, ce qui est assez rare aujourd'hui. C'était plus courant autrefois où il y avait une circulation évidente entre les deux avec des Pasolini, Bergman ou Fassbinder qui travaillaient au cinéma dans des formes très modernes. Aujourd'hui il y a un préjugé des gens de cinéma comme quoi le théâtre, c'est désuet, poussiéreux et que tout ce qui « fait théâtre » au cinéma est à fuir absolument. Alors que ces cinéastes se servaient au contraire du théâtre comme d'un laboratoire. Je vois bien pour ma part comment le travail au théâtre enrichit ma réflexion sur le cinéma.

Le Ciel de Nantes est nourri de votre histoire familiale et de vos souvenirs. Que devient ce matériau personnel ?

Il y a un pacte d'autobiographie. Ça démarre avec « Je suis Christophe Honoré », alors que ce n'est pas moi qui suis sur scène, parce que j'en suis incapable, c'est mon double – joué par Youssouf Abi-Ayad – avec l'idée qu'il veut partager l'histoire de sa famille. C'était un défi d'interroger le théâtre avec un tel matériau. Mais ce n'est pas de l'autofiction. Effectivement ça n'a pas été facile pour les comédiens de prendre en charge ce matériau. Le personnage de Puig, mon grand-père, a, par exemple, posé beaucoup de problèmes. Parce que dans les improvisations, les autres le mettaient dehors. Il a fallu trouver un moyen pour qu'il s'installe dans cette famille. Ce personnage est vraiment odieux. Il a vraiment violé, frappé ma grand-mère. Donc il y a une réalité qui fait que jouer avec un tel personnage, cela devient compliqué. Finalement on a trouvé

ce truc où il envahit la télévision. Malgré tout ce qu'il a fait il ne cesse de revenir. C'est de l'ordre de l'emprise. J'aime bien l'idée que, dans la dernière partie du spectacle, mon double soit presque fasciné au point de danser le tango avec lui, comme une sorte de réconciliation. Ou comme si je me faisais avoir à mon tour par lui. Mais très vite le réel reprend ses droits : il est et restera ce qu'il a fait et donc il n'y a pas de fiction possible.

Vous évoquez dans le spectacle l'accident de voiture dont vous et votre père êtes sortis indemnes. Vous y voyez une prémonition de cet autre accident où votre père a perdu la vie quelques mois plus tard. Vous faites allusion à ce propos à la notion d'« intersigne » définie ainsi par Anatole Le Braz : « Les intersignes annoncent la mort. Mais la personne à qui se manifeste l'intersigne est rarement celle que la mort menace ». C'est une notion importante pour vous ?

L'année où mon père est mort, j'étais interne à Saint-Brieuc au collège Anatole Le Braz, auteur dont je lisais à ce moment-là un des livres sur les légendes bretonnes. Quiconque a passé une enfance en Bretagne a forcément été confronté à ce genre de superstition très présente en particulier dans les

« Quand vous rêvez d'être cinéaste ou écrivain, vous savez bien qu'il va falloir trahir sa famille »

Côtes d'Armor, région assez austère où nous vivions alors. Je me souviens de la façon dont on veillait les morts. La confrontation avec le cadavre était très violente. Et puis il y a le fait que dans les petites villes en Bretagne le cimetière se trouve toujours autour de l'église et que c'est aussi la place du marché. Et que beaucoup de gens croient aux revenants. Cette définition de l'intersigne comme l'ombre projetée de ce qui va arriver est, par ailleurs, une assez bonne définition du théâtre voire du cinéma, il me semble. C'est quelque chose qui me touche beaucoup. C'est difficile quand vous avez entre quinze et vingt ans et que vous êtes confronté à la mort de plusieurs de vos proches, mort violente parfois, de ne pas croire à un destin. Vous pensez : ok, cette maison est damnée. Il y a une malédiction qui pèse et cette malédiction est liée à cet homme, le père Puig. Et aussi pour être franc, même si c'était plus présent dans le scénario d'origine que dans la pièce, j'ai toujours vu un peu ma grand-mère comme une Médée. Sur ses huit enfants, sept sont morts avant qu'elle ne disparaisse à son tour. Ses enfants non désirés.



Dans la pièce, Christophe Honoré est à la fois présent et légèrement en retrait. Au fond il est toujours un peu en porte-à-faux : entre les Côtes d'Armor où il vit avec ses parents et Nantes, puis entre celui qu'il est devenu et ceux qu'il a quittés pour vivre sa vie loin de la famille et de ses crises...

Mon père n'aimait pas la famille de ma mère. Moi, au contraire, comme je m'ennuyais un peu avec mes parents dans notre petit village de Bretagne, j'étais attiré par cette branche de la famille. Ils me fascinaient. J'étais tellement bien avec eux. Pour moi, Nantes, c'est là où il se passait quelque chose. Mais à un moment il y a eu une peur. Je crois que c'est comme ça dans toutes les familles quand il y a des drames successifs avec des morts. J'ai éprouvé le besoin de m'éloigner. Et puis il y a eu cette rupture avec ma grand-mère. J'avais commencé à publier des livres. Dans un entretien, je parlais de mon homosexualité. À ce moment-là, j'ai été confronté à l'homophobie de ma grand-mère. Je me suis mis à l'écart. Mais franchement je pense que cette famille m'adorait. Déjà parce que pour eux j'étais un traître à mon père dont ils ressentaient le mépris. Mais quand ils ont commencé à comprendre qu'il y avait autre chose, que je n'étais pas comme eux, les rapports sont devenus plus compliqués. Parce que quand vous êtes dans ce milieu et que vous rêvez d'être cinéaste ou écrivain, il y a un moment où vous savez très bien qu'il va falloir les trahir. Et cette trahison, elle est difficile à assumer. C'est seulement après des années que vous comprenez que ce que vous pensiez être une charge est en fait une richesse.

Il n'y a pas de réconciliation, mais quelque chose qui est de l'ordre du retour sur le passé et d'une quête de sens à travers une forme de reconstitution. Puig dit : « On fait un concours de souffrances ». Était-ce éprouvant de vous replonger dans l'histoire familiale ?

Forcément, il y avait quelque chose d'éprouvant à faire ce spectacle. Mais on s'en fiche que ce soit éprouvant. Personne ne m'a demandé de le faire. Il y a des choses comme ça... Tout ce qui touche à la mort de mon père, par exemple, avec la réaction de ma mère jouée par mon frère. Il y a aussi ma tante Claudie – jouée par Chiara Mastroianni. Pendant les répétitions, ma mère a retrouvé au fond d'une boîte trois lettres de ma tante envoyées de l'asile psychiatrique. Elle nous les a lues. Ça m'a profondément perturbé. C'était terrible aussi de revoir l'écriture de Claudie, parce qu'à cause des électrochocs, elle ne pouvait pas garder les lignes droites et plus on avançait dans la lecture, plus sa lettre devenait illisible avec une calligraphie très troublante. Donc ce n'est pas la même chose de travailler ce genre de matériau que de travailler sur une pièce de Molière, bien sûr. Mais déjà avec *Les Idoles*, le fait de replonger dans les années sida, la violence de ces années-là avec ce mélange de séduction et de peur, ça m'avait un peu préparé. En même temps, j'ai toujours cette idée, peut-être naïve, que sur ce genre de thèmes plus on est intime et personnel plus on a de chances d'être universel ●



CHIARA *en* SCÈNE

Chiara Mastroianni est une des actrices qui *comptent* le plus dans le paysage *cinématographique* français. Son compagnonnage de longue date avec le cinéaste-écrivain Christophe Honoré, et bien d'autres, a *solidement* installé ce talent *précieux*, dont le sens des nuances et l'intelligence sensible *sidèrent* toujours. Pour la première fois, au printemps prochain, elle sera sur les planches dans la *nouvelle création* de Christophe Honoré, "Le Ciel de Nantes".

L'OFFICIEL : *Quels sont vos premiers souvenirs de théâtre ?*

CHIARA MASTROIANNI : *Peines de cœur d'une chatte anglaise*, mise en scène par Alfredo Arias, quand j'étais enfant. Les costumes, les masques m'avaient marquée. Et aussi les classiques que l'on voit avec l'école. Mais cela ne m'avait pas inspiré l'envie d'en faire. Cela faisait très longtemps que Christophe Honoré me proposait de travailler avec lui au théâtre, mais j'étais tellement terrorisée que je refusais à chaque fois. Déjà, sans en faire, je fais des cauchemars dans lesquels je suis sur scène et j'oublie mon texte ! J'en avais assez que mes décisions soient

dictées par la peur. De toute façon, quitte à faire des cauchemars, autant faire du théâtre pour de bon.

LO : *Que pouvez-vous nous dire de votre personnage ?*

CM : Je m'inscris dans une fratrie. Les grands-parents de Christophe ont eu huit enfants, nés à peu près à un an d'écart. Je suis la sixième de cette famille. Ce sont tous des personnages que la vie a bousculés. Je joue une tante dont il m'avait parlé il y a longtemps. Il l'adorait. Elle est un peu à l'écart, un peu bord-cadre, elle a eu du mal à trouver sa place.

Interview BAPTISTE PIÉGAY

L'ICÔNE



Photo Jean-Louis Fernandez

L'ICÔNE



L'O : Le processus de préparation diffère-t-il de celui d'un film ?

CM : Christophe a organisé des rencontres avec certains membres de sa famille pour les interroger sur leurs souvenirs, qui ne se recoupent pas forcément, c'était très particulier, surtout qu'il y a des destins tragiques, donc on y allait un peu à tâtons. Il nous demandait parfois d'écrire sur notre personnage, de réfléchir à un motif d'improvisation. Au début, c'était vertigineux, nous répétions dans les décors, je me planquais un peu... Il m'arrivait de rentrer chez moi et de me dire que je n'y arriverais jamais. Petit à petit, je me suis faite à l'exercice, à parler plus fort, sans avoir peur de sonner faux. Je pense que ces appréhensions ne me quitteront jamais. Ce n'est pas non plus comme si je n'avais jamais joué, mais j'étais sur un terrain totalement inédit, même si j'ai retrouvé le même Christophe que celui que je connaissais au cinéma, ce qui était assez rassurant. Quand les choses prennent forme, l'angoisse s'atténue un peu, tout de même...

L'O : Pensez-vous que cette expérience au théâtre va nourrir votre travail au cinéma ?

CM : Oui, et dans la vie aussi. Enfin, si tout se passe bien ! Ne pas laisser mes choix être dictés par la peur a été une grande étape...

L'O : De quelle mode vous sentez-vous la plus proche ?

CM : Je suis sensible aux univers forts et singuliers. J'aime beaucoup ce que fait Nicolas Ghesquière, que je connais depuis l'époque où il était directeur artistique de Balenciaga, Jean-Paul Gaultier, pour qui j'ai beaucoup d'affection, les premières robes de créateur que j'ai portées étaient de lui. Julien Dossena pour Paco Rabanne, Nicolas di Felice chez Courrèges, Helmut Lang, Jonathan Anderson chez Loewe, Hedi Slimane, Alexander McQueen et la maison Prada.

L'O : Qu'est-ce qui nourrit votre imaginaire d'actrice ?

CM : Les acteurs, les actrices, les livres, les films. J'ai adoré *Onoda* d'Arthur Harari, je trouve formidable qu'un film aussi précieux puisse exister. J'aime beaucoup les documentaires

“AU DÉBUT, C'ÉTAIT
VERTIGINEUX, nous
RÉPÉTIONS dans
LES DÉCORS, JE ME
PLANQUAIS UN PEU...
IL M'ARRIVAIT de
RENTRE chez MOI ET
de ME DIRE QUE JE N'Y
ARRIVERAIS jamais.”

de Sébastien Lifshitz, comme *Adolescentes* et *Petite Fille*. Ce sont des films qui laissent quelque chose, une atmosphère, des images, qui viennent enrichir et le travail et la vie. On en revient à ma sensibilité aux univers marqués, même dissemblables. Je regarde aussi beaucoup de séries, j'ai trouvé *Squid Game* assez étonnant, *Mare of Easttown*, pour Kate Winslet qui est fabuleuse. J'ai adoré *Broadchurch*, que je n'avais pas vue à l'époque de sa diffusion. Côté plus comique, j'adore *Arrested Development*, *Curb Your Enthusiasm*. Et pendant le premier confinement, j'ai regardé tout *Walking Dead*... J'ai aussi lu tout ce qu'a écrit Florence Aubenas, elle a un style incroyable.

L'O : En quelle langue rêvez-vous ?

CM : En français, en général, ou en rien du tout si je rêve que j'ai oublié mon texte ! Et en italien, surtout quand j'étais petite, et que je passais beaucoup de temps en Italie.

Le Ciel de Nantes. Un spectacle de Christophe Honoré. Au Théâtre de L'Odéon, à Paris, du 8 mars au 3 avril.



Photo Jules Faure

LES INROCKUPTIBLES

Les critiques

144

SCÈNES



LE CIEL DE NANTES
par Christophe Honoré

Une série de
flashes mémoriels
réunit une famille
dysfonctionnelle
pour un jeu de la
vérité troublant.

C'est sur une scène que Christophe Honoré a choisi de réaliser le projet d'un film consacré à sa famille qu'il ne s'est jamais décidé à tourner. *Le Ciel de Nantes* donne rendez-vous aux figures hautes en couleur de la tribu dysfonctionnelle dans laquelle il s'est construit jusqu'à l'adolescence. Au prétexte de la projection de ce film imaginaire, les voici rassemblées, en présence du réalisateur incarné par le comédien Youssouf Abi-Ayad, dans le décor passé d'une salle de cinéma de quartier à l'abandon, aux fauteuils rouge délavé aussi épars que défoncés. La réunion convoque sa famille maternelle : Odette, sa grand-mère (Marlène Saldana), sa mère Marie-Do (Julien Honoré), ses oncles Jacques et Roger (Jean-Charles Clichet – lire aussi p. 85 – et Stéphane Roger), sa tante Claudie (Chiara Mastroianni). Le petit groupe est vite rejoint par Domenico Puig (Harrison Arévalo), grand-père que le clan a banni.

Les Inrockuptibles n°08



Jean-Louis Fernandez

Six caractères bien trempés qui n'adhèrent pas à l'idée d'être des personnages en quête d'auteur et ne se privent pas de le dire. À mille lieues d'une réunion de doux fantômes, cette assemblée des spectres est si vivante qu'ils pourraient tous appartenir à la catégorie des esprits frappeurs. Le metteur en scène met un point d'honneur à réincarner ces représentant-es de la classe populaire tel-les qu'en eux ou elles-mêmes, brut-es de décoffrage. On les aime d'emblée pour la simple raison qu'ils et elles assument de n'avoir de compte à rendre à personne. Maître de cérémonie d'un jeu de la vérité où il confronte son double à un retour sur les traces de son passé, Christophe Honoré réactive ses souvenirs pour témoigner d'une saga familiale émaillée par les drames et les accidents de la vie en imaginant *Le Ciel de Nantes* comme le débrief d'une série de flashes mémoriels. Parcours de scènes

fulgurantes, la pièce offre à chacun-e la liberté de s'ébattre dans un spectacle qui s'ancre au réel pour viser le fantasmagique. Maîtrisant l'art d'une balance subtile alliant la justesse des performances à des mises à distance et des plongées vers les visages qu'offrent les possibilités des images de la vidéo, il nous livre un objet scénique furieusement addictif.

Le Ciel de Nantes fascine, tant sa mise en œuvre se révèle d'une plasticité formelle sans limite n'ayant de cesse de s'accorder à la justesse des émotions exprimées. Christophe Honoré les retrouve dans la peau d'un exfiltré qui s'excuse : *"J'ai fait treize films et jamais je n'ai réussi à tourner ce film-là qui racontait nos vies..."* Du réconfort de renouer avec de tendres connivences au rappel de la cruauté des jugements à l'emporte-pièce d'un temps où l'homophobie règne, chaque portrait le ramène au quotidien des enfermements de sa jeunesse. Il sait rendre inoubliable l'échappée belle d'une chanson interprétée a cappella ou l'enchaînement saisissant d'une danse flamenco que son grand-père exécute sur les accoudoirs des fauteuils après s'être lancé dans le commentaire, digne d'un direct de la télévision, d'une rencontre au stade de la Beaujoire entre l'équipe du FC Nantes et le Paris-Saint-Germain. On passe du *Nantes* de Barbara à *Spacer* de Sheila, de *Shake the Disease* de Depeche Mode au *Vanishing Act*

de Lou Reed interprété par Chiara Mastroianni, infiniment touchante dans le rôle de Claudie qui consacre avec brio ses premiers pas sur une scène. Moment de grâce ultime, un tango aux allures de calumet de la paix amène le personnage de Christophe, portant l'habit de lumière des toreros, à danser avec ce grand-père venu d'Espagne que tous-tes détestent pour sa violence et ses postures autoritaires de policier macho. L'heure n'est jamais aux règlements de comptes tant est palpable le bonheur d'avoir rendu cette entreprise possible dans une pudeur à nu qui fait le prix de chacun de ses instants. ♣ Patrick Sourd

Le Ciel de Nantes texte et mise en scène Christophe Honoré. Avec Youssouf Abi-Ayad, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Chiara Mastroianni, Stéphane Roger, Marlène Saldana. Du 8 mars au 3 avril, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris.

Chiara Mastroianni

Quel est votre rêve inaccessible ?

L'idée de faire du théâtre était plutôt un cauchemar au départ... ! J'étais tiraillée entre l'envie de retravailler avec Christophe Honoré et la peur de jouer sur les planches. Mais plutôt que de toujours aborder les choses comme un drame, je l'ai vu comme une possibilité d'avoir du plaisir. Et pour ce qui est du rêve inaccessible, j'aimerais voler ou savoir jouer d'un instrument de musique... Mais dans une perspective plus proche, j'aimerais que les choses s'arrangent un peu, surtout pour nos enfants. Je voudrais que la jeunesse puisse avoir un horizon, un avenir, comme nous avons eu à leur âge.

Chiara Mastroianni joue dans « Le Ciel de Nantes », de Christophe Honoré, actuellement en tournée et à partir du 8 mars à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris.



PHOTOS MATIAS INDJIC; TENUE CELINE; COIFFURE WENDY ILES; MAQUILLAGE CHRISTOPHE DANCHAUD.

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

« LE CIEL DE NANTES », DE CHRISTOPHE HONORÉ
*Le cinéaste met sa famille en scène dans une troublante
saga. Un retour aux origines peuplé de fantômes sublimes
et fracassés, servi par une distribution impeccable.*

LE RENDEZ-VOUS



LE CIEL DE NANTES

THÉÂTRE
CHRISTOPHE HONORÉ

TT

Un petit cinéma de quartier des années 1960, avec double porte à hublots, fauteuils rouges alignés et cabine de projectionniste. Les premières notes au piano de *Nantes*, la chanson de Barbara, résonnent en prélude pendant que cinq ombres se tiennent éparpillées dans les rangées. Cinq figures familiales revenues hanter le cinéaste-metteur en scène Christophe Honoré, dont le personnage entre lui aussi bientôt en scène. Ces fantômes en appelleront d'autres, dont il faudra repérer la place dans la smala. Car la saga généalogique dans laquelle l'artiste nous embarque est une galerie pleine de ramifications où circulent des silhouettes bien croquées. Mémé Kiki en tête, matriarche pourtant battue par son deuxième mari, dont elle a eu huit enfants – « six fabriqués en sept ans » –, le père Puig, un Espagnol de la deuxième génération rencontré pendant les bombardements alliés de la ville de Nantes, en septembre 1943. Et parmi eux Marie-Do, la propre mère de Christophe Honoré. Dans cette branche ma-

ternelle encombrée par trop de marmots, de cris, de passions, de malheurs ou de violences, les émotions contradictoires se bousculent.

Comme le sociologue Didier Eribon qui décrivait dans *Retour à Reims*, en 2009, ses retrouvailles de transfuge de classe avec son milieu populaire, Christophe Honoré accomplit au théâtre dans *Le Ciel de Nantes* un voyage à rebours vers ses origines. Lui qui n'avait eu de cesse, jusque-là, de broder sur le thème du départ : dans son si beau film de 2018, *Plaire, aimer et courir vite*, le personnage d'Arthur, étudiant breton interprété par Vincent Lacoste, rêve de Paris pour s'y épanouir à la fois dans l'amour de l'art et l'homosexualité.

Mais Honoré n'offre pas ici le récit d'un retour frontal. Il dessine une constellation intime peuplée d'étoiles plus ou moins brillantes, et parfois de trous noirs, tant la mort y happe ceux qui passent à portée d'accidents, de maladies rongeuses ou de tentations suicidaires. Même si des cercueils sèchement balancés sur scène y composent un tableau glaçant, il se balade

dans cette mémoire avec une liberté provocatrice – son personnage est interprété par le comédien Youssouf Abi-Ayad – et recompose la communauté familiale en réinterrogeant tous les points de vue, y compris le sien.

De cette histoire, il voulait faire un film, lui qui en a signé « treize en vingt ans ». Il n'a pas réussi. Aussi a-t-il opté pour cette fiction théâtrale contant une tentative de tournage dont les protagonistes deviennent parfois les commentateurs. Son parti pris préserve l'artisanat du cinéma : si le cameraman n'est pas toujours à l'œuvre, les acteurs se livrent à lui en assumant parfois des regards fixes, avec une présence brute et sensible figée pour l'éternité.

Dans cette chronique familiale des années 1960 à 1980 s'épanouit la libération des mœurs, sévit ensuite la crise économique. L'auteur n'édulcore rien. Ni le côté cash ni le côté trash d'une famille où l'alcool aide à célébrer la vie mais affûte aussi les affrontements de manière outrancière, voire ogresque. Où le racisme et l'homophobie affleurent. Où les traumas de la guerre d'Algérie laissent des marques. Rien n'est caché non plus des violences conjugales commises sur la grand-mère ou sur la jeune tante Claudie que l'enfant Christophe Honoré imaginait

Christophe Honoré voulait faire de ce projet un film. Sa pièce se joue avec une caméra. Et dans un cinéma.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

pourtant comme « une fée ». Pas étonnant qu'il ait confié le rôle à Chiara Mastroianni, douce et poignante en jeune femme fracassée. Les reparties de la grand-mère, des oncles et des tantes sont de grands moments de comédie. L'auteur est plus complaisant quand il insiste sur ses propres états d'âme. « *La vraie vie était là-bas [...] avec les drames* », pensait-il, jeune adolescent, alors que son père les avait éloignés de la marmite nantaise.

Les acteurs s'enfuient eux aussi par les portes battantes pour aller respirer plus loin sous l'œil de la caméra. À l'inverse, leurs chassés-croisés entre les fauteuils permettent aux règlements de comptes comme à la consolation d'advenir à coups d'embrasements ou de chorégraphies joyeuses. Dans le rôle de mémé Kiki, Marlène Saldana est géniale, cinglante boudeuse. Comme son compère Stéphane Roger en oncle border line. Les autres complices aperçus dans *Les Idoles* (l'avant-dernier spectacle d'Honoré sur les écrivains des années 1980) tiennent également leur place : Jean-Charles Clichet en fils préféré et Harrison Arévalo, méchant grand-père instruisant « Christophe », alors travesti en torero, en matière de masculinité (irrésistible !). En offrant le rôle de sa mère à son propre petit frère, le metteur en scène prenait le risque de manquer de distance. Au contraire, Julien Honoré, dans la robe de Marie-Do, nimbe le spectacle d'une ironie tendre. La clé sans doute pour oser ce récit fantasmé sous le ciel de Nantes sans avoir l'impression de les trahir tous.

— **Emmanuelle Bouchez**

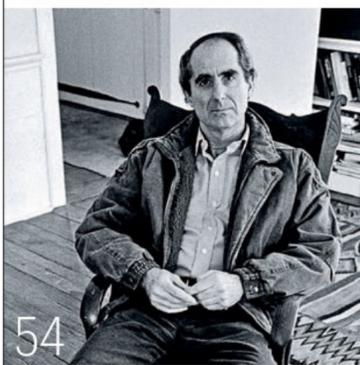
DES CHANSONS D'AMOUR

Une bande-son colorée de chansons qui, à chaque fois, racontent les étapes de la vie en les mêlant à la couleur d'une époque. Où chaque spectateur peut projeter ses propres images. Vibrer en entendant la verve disco-pop dispensée par Sheila dans *Spacer* ou avoir le cœur serré en retrouvant *New Age*, morceau mythique du Velvet Underground, idéal pour stimuler le spleen adolescent. Dans la veine sentimentalo-macho, Julio Iglesias fait toujours son petit effet avec *Vous les femmes*, même si ce n'est pas lui qui l'interprète... Mais la plus grande émotion vient avec la chanson d'Alex Beaupain *Les Yeux au ciel*, interprétée il y a quinze ans par Louis Garrel dans le film *Les Chansons d'amour*, tourné par Christophe Honoré. Chanté ici par le frère comédien de ce dernier, le refrain déverse sa mélancolie dans un spectacle déjà traversé par la fuite du temps. Et offre une profondeur de plus à ce voyage mémoriel...

| 2h15 | Du 23 au 25 février, Théâtre de La Criée, Marseille (13), tél. : 04 91 54 70 54; du 8 mars au 3 avril, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e, tél. : 01 44 85 40 40.

CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES...

GRISÉS



Philip Roth à son meilleur... La trilogie **ZUCKERMAN ENCHAÎNÉ** intègre la collection de la Pléiade.

HAPPÉS



Une famille étouffante, une ville en ruines. Ada cherche sa voie dans le lumineux **LES POINGS DESSERRÉS**.

RECONQUIS



Gérard Depardieu impressionne en **MAIGRET** dans une adaptation fascinante de Patrice Leconte.

RÉJOUIS



Avec ses scènes de vie, le peintre **BOILLY** livre une chronique truculente du Paris d'après la Révolution.

INTRIGUÉS



Voix grave, guitares héroïques, hard rock... **FISHBACH** compose son cocktail unique de variété française.

EMPORTÉS



Dans *La Fontaine et le confinement*, **FABRICE LUCHINI** donne à l'œuvre du fabuliste une nouvelle résonance.

ELLE CULTURE



HARRISON AREVALO,
JEAN-CHARLES CLICHET,
MARLÈNE SALDANA,
JULIEN HONORÉ,
YOUSOUF ABI-AYAD,
CHIARA MASTROIANNI
ET STÉPHANE ROGER.

THÉÂTRE

HONORÉ ET COMPAGNIE.

PAR ANNA NOBILI

C'est une drôle de réunion de famille... qui convoque les vivants et les morts. Qui mêle éclats de voix et torrents de larmes, provoque l'hilarité joyeuse et serre le cœur. Et qui, malgré la gravité, ne se départit ni de sa légèreté ni de sa grâce. Le théâtre peut quelques miracles, dont ceux-là. Dans un décor de cinéma au charme suranné, Christophe Honoré déroule l'histoire de sa famille maternelle sur trois générations, des bombardements de 1943 sur Nantes jusqu'à la fin des années 1980. Voilà vingt ans qu'il tournait autour de ce projet. « Depuis "17 fois Cécile Cassard", mon premier film, j'avais ce désir à la fois têtue et vague d'une grande fresque de cinéma autour de ma famille. Sans cesse je l'ai repoussé, embarrassé à l'idée de représenter cette époque, ce monde, et surtout mes proches. Cela m'a finalement semblé plus facile à partager avec un public de théâtre. Je voulais être loyal, sincère, ne pas les trahir, tout en osant la liberté, la fantaisie », nous confie-t-il. C'est donc sur scène, entrecoupé de bribes filmées, que ce « Ciel de Nantes » a enfin vu le jour. Pour

incarner la famille de sang d'Honoré, de fidèles compagnons de route : aux côtés des acteurs Marlène Saldana, Harrison Arevalo, Youssouf Abi-Ayad, Stéphane Roger ou Jean-Charles Clichet – déjà épatants dans « Les Idoles » –, Julien Honoré, frère cadet du metteur en scène, campe leur mère, Marie-Do. Et Chiara Mastroianni fait ses premiers pas au théâtre, superbe dans la peau de Claudie, la tante suicidée. Figure centrale, tendre et éruptive, Mémé Kiki alias Odette. Passage furtif, Puig, le policier catalan, mari et père violent. Autour d'eux, une dense fratrie. La grande histoire, c'est la guerre d'Algérie, les combats ouvriers, la montée des extrémismes. La petite, des destins chahutés : rêves fracassés, accidents, désillusions, chagrins noyés dans l'alcool et la drogue. Est-ce une fiction ? Un documentaire ? Un album photo qu'on feuillette ? Tout cela à la fois. C'est surtout une déclaration d'amour inconditionnel à une tribu bancale et magnifique. Après Lyon, la troupe vient de présenter le spectacle à Nantes, son berceau. Cousins et cousines de Christophe Honoré étaient dans la salle. Longtemps le ciel de Nantes fut nuageux, bas, plombé. Aujourd'hui ? Il sourit : « De tout ce chagrin subsiste désormais quelque chose d'heureux et d'aimant : ce ciel est finalement plutôt radieux. »
« LE CIEL DE NANTES », de Christophe Honoré, à Poitiers, Chambéry, Marseille en janvier et février. À l'Odéon, du 8 mars au 3 avril, Paris-6°.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Plaisirs Séries/Scènes

AUTEURS CALIFORNIA

SÉRIES Sélectionnés pour une résidence à Hollywood, des scénaristes français ont travaillé en binôme avec des showrunners américains

Los Angeles (correspondance)

C'est l'un des bâtiments iconiques de la ville, qui abrita longtemps les studios de la radio-télévision CBS, sur Sunset Boulevard. La Neue-House est aujourd'hui l'un des lieux les plus prisés de Hollywood, à la fois club privé et « hub » où producteurs, auteurs et publicistes aiment se retrouver. Pendant trois semaines en octobre, elle est devenue le quartier général de la fine fleur des scénaristes français, lauréats du programme de résidence « Boulevard des séries, La Fabrique ».

Mise en place par l'ambassade de France, en collaboration avec le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) et les guildes des auteurs hexagonale (SACD) et américaine (WGA), elle a accueilli sept candidats sélectionnés sur 58 dossiers déposés. Tous sont des scénaristes déjà confirmés. Chacun a dû soumettre un projet singulier « à haut potentiel international ». Avec, à la clé, l'espoir que celui-ci trouve un diffuseur ou un producteur américains.

Pitch en anglais

Ce jour-là, Aaron Rahsaan Thomas s'assied avec eux autour d'une table et confie d'abord, en français, à quel point il aime Paris. Ce scénariste-producteur est notamment connu pour être à l'origine du remake de la série policière S.W.A.T. (diffusée sur TF1). Il expose sa conception du métier de showrunner, le nerf de la guerre dans le processus de création d'une série outre-Atlantique. Un poste multifonction encore rare en France. « J'aimerais savoir comment vous vous organisez dans une chambre d'écriture, intervient Maxime Bertheny, passé par *Profilage* (TF1). Parce que, chez nous, ça n'existe presque pas. » Les fameuses *writers rooms* désignent ces pièces réservées aux auteurs, réunis pour écrire à six, douze mains ou plus une saison ou un épisode.

Le programme fait intervenir des pointures de toutes les branches du secteur: réalisateurs, agents, avocats, etc. Alain Moreau (*Parents mode d'emploi*) évoque la « qualité exceptionnelle » et la « générosité » de ces intervenants, à commencer par Krista Vernoff, la créatrice

de *Grey's Anatomy*, sa série culte. L'après-midi, les Français se plient à l'exercice du pitch en anglais face aux producteurs d'Echo Lake Entertainment. Julien Teisseire, consultant français sur la saison 2 d'*Emily in Paris*, précise que sa série *Plan cœur* est aussi diffusée sur Netflix. « C'est une comédie? », demande Dave Brown, d'Echo Lake. « Non, une dramédie. »

Contexte favorable

Mathieu Leblanc (*Les Rivières pourpres*) souligne la dimension « très concrète » de ce qu'il apprend ici, « par exemple comment rédiger un "pitch deck", un document de vente qui n'a pas d'équivalent chez nous ». Il décrit avec des étoiles dans les yeux son rendez-vous avec la productrice et créatrice de la franchise *Scream*, rencontrée lors d'une soirée. « J'ai pu lui présenter mon projet [un thriller historique], c'est vraiment inespéré. »

Chaque scénariste français s'est vu associer un mentor américain. Les binômes ont ainsi travaillé en tête à tête sur le projet spécifique du résident. « C'est un véritable échange, se réjouit Katie Buckland, directrice de la Writers Guild Foundation. Les Américains veulent eux aussi de plus en plus aller travailler en France. » Le contexte est particulièrement favorable: l'industrie s'ouvre enfin aux séries en langue d'origine venues d'Espagne (*La Casa de Papel*), de France (*Lupin*) ou de Corée du Sud (*Squid Game*).

Dans ce nouvel âge d'or, chaînes et plateformes, toujours plus nombreuses, cherchent sans cesse du contenu original de qualité. Alain Moreau s'en réjouit, lui qui n'a pas l'intention d'écrire sa prochaine série à Hollywood. Celle-ci, *Chaînes*, se déroule à la Réunion et revisite l'histoire coloniale de la France. « Mais si ça débouche sur une coproduction, j'en serai évidemment ravi! »

Mentor américain de Jean-Baptiste Delafon (cocréateur de *Baron noir*), le scénariste et producteur Robert Munic (*Empire*) a lu son scénario sur la guerre en Yougoslavie: « C'est magnifique, son écriture est si cinématographique. Et Jean-Baptiste est quelqu'un de bien. Vous trouverez toujours des scénaristes talentueux à Hollywood, mais rarement des personnes ayant ses qualités humaines. On a dîné ensemble et je lui ai proposé de venir travailler sur ma prochaine série... »

YANN PERREAU



Le scénariste américain Aaron Rahsaan Thomas et son auditoire français.



Chiara Mastroianni dans « Le Ciel de Nantes », mis en scène par Christophe Honoré, avec des vidéos en direct et en différé. JEAN LOUIS FERNANDEZ

Chiara Mastroianni

« JE NE VAIS PAS ATTENDRE D'ÊTRE GRAND-MÈRE »

INTERVIEW

THÉÂTRE L'actrice confie son trac avant ses grands débuts sur scène à Lyon, dans le spectacle le plus intime de Christophe Honoré

Depuis longtemps, Christophe Honoré rêve d'un film racontant sa famille maternelle sur cinq générations. Trop grand, trop cher, ce projet n'a vu le jour que dans un scénario qui attend toujours son heure. Dans l'immédiat, voici la pièce, *Le Ciel de Nantes*, créée hier soir au théâtre des Célestins, à Lyon. Le réalisateur des *Chansons d'amour* (2007) y met en scène sa mère, Marie-Do, jouée par son frère Julien Honoré, et son propre personnage, incarné par Youssouf Abi-Ayad. Ils apparaissent entourés de cinq autres membres de sa famille, bien réels mais tous décédés. Parmi eux, sa grand-mère Odette (Marlène Saldana), son grand-père espagnol Domenico (Harrison Arevalo), sa tante Claudie, dépressive et suicidaire, jouée par Chiara Mastroianni. La comédienne est son actrice fétiche au cinéma. Après six films, il l'a embarquée pour la première fois au théâtre. Des débuts qu'elle nous a racontés mardi, en pleine répétition.

Comment Christophe Honoré vous a-t-il convaincue de monter sur les planches ?

Ces dix dernières années, il m'a proposé plusieurs fois de rejoindre sa troupe. Mais j'avais peur, chaque fois je finissais par dire non. Et puis d'un coup je me suis dit: il serait temps, je ne vais pas attendre d'être grand-mère pour vivre cette expérience. Cette peur ne me paraissait plus être une bonne excuse. Mais sans Christophe, je ne me serais pas autorisée à la surmonter. Il m'accorde une confiance qui colmate mes appréhensions. Dans ses films déjà, il est souvent allé chercher des choses qui avivaient mon anxiété et, une fois qu'on la dépassait, c'était super, j'étais contente. Par exemple, dans *Les Bien-Aimés* [2011], il y a une scène de danse assez technique. En la répétant, je flirtais avec une espèce de désespoir absolu que beaucoup d'acteurs connaissent. J'ai fini par la faire, et, rétrospectivement, je me trouve imbécile de m'être raconté que je n'allais pas y arriver.

Vous avez le trac ?

Oui, mais je ne vais pas m'en plaindre après m'être défilée des années... Avoir attendu avant de me jeter à l'eau n'arrange rien, car ce spectacle devait être créé en mars. La pandémie l'a reporté, on reprend tout de zéro. Heureusement, le plaisir l'emporte. J'ai la chance d'être avec une équipe d'acteurs très habitués au théâtre, une vraie troupe. Ils m'ont fait une place. D'ailleurs, c'est moi qui vous

parle mais c'est injuste: cette pièce est chorale, tous les personnages comptent.

Pourtant, pour avoir chanté au côté de Benjamin Biolay, vous avez une expérience de la scène et du public.

Je me raccroche à ces souvenirs dans l'espoir de me rassurer, et il se trouve que c'est ici, à Lyon, aux Nuits de Fourvière, qu'on a chanté devant une foule énorme. L'astuce est à double tranchant. D'un côté, oui, je n'en suis pas morte. De l'autre, je me souviens d'une trouille terrible. Le plus simple reste de se dire que le trac est une situation de travail.

Vous vous êtes formée sur le tas, en tournant des films. Cela a-t-il fait naître un complexe ?

Aucun. Les choses se sont enchaînées et je pense qu'on peut apprendre en travaillant, en tout cas pour le cinéma, où le rapport au réalisateur est très concret. Ça aurait été différent si j'avais pris des cours et, du coup, été incitée à faire du théâtre. J'ai longtemps pensé que je n'en ferais jamais.

Vous aviez 12 ans quand votre père, Marcello, a joué dans *Tchin-Tchin* à Paris, sous la direction de Peter Brook. Cela vous a marquée ?

Absolument. Mon père me parlait beaucoup de théâtre. Il en a fait à ses débuts en Italie avec la troupe de Luchino Visconti et il avait adoré ça. Il est remonté sur scène dans les années 1980, avec Brook au Théâtre Montparnasse

Plaisirs Scènes

LE ROI LION RESSORT LES GRIFFES

mais aussi avec Nikita Mikhalkov dans *Partition inachevée*, et en Italie peu de temps avant de mourir [en 1996]. Ce n'est pas un si bon souvenir pour moi. Je revois le décor magnifique du Tchekhov de Mikhalkov, avec au milieu un grand escalier. Mon père passait son temps à monter et à descendre. Au lieu de profiter de la pièce, j'avais peur qu'il tombe ou soit pris d'une quinte de toux, parce qu'il fumait beaucoup. Mais franchement, à part ça, mon rapport personnel au théâtre, jeune ou enfant, était quasi inexistant.

La faute à votre mère, Catherine Deneuve, qui n'a jamais fait mystère de sa peur du théâtre ?

Elle m'a déjà transmis son hypermétrisme, je ne peux pas l'accabler de tout ! Nos parents ne sont pas responsables de tout ce qu'on devient. On fait nos propres erreurs, nos propres succès. Non, ce n'est ni la peur ni la faute de ma mère, c'est moi et mon tempérament. Au théâtre, Christophe Honoré pratique l'écriture de plateau et c'est très singulier, on est tenu d'improviser, de prendre l'espace. N'ayant jamais vécu ça au cinéma, où tout est très écrit d'avance, j'étais inhibée. Je me cachais derrière le décor et je rentrais chez moi désespérée, me répétant que je n'y arriverais jamais...

Comment a-t-elle réagi quand vous lui avez annoncé ce projet théâtral ?

Elle a dit quelque chose du genre « Hein ? Ah ? Vraiment ? » [avec malice, elle imite l'étonnement et les interjections à la fois vives et essouffées de Deneuve]. Et puis quand je suis partie répéter, elle m'a fait « Déjà ? Ça y est ? » J'ai eu l'impression qu'elle avait peur pour moi. Pourtant elle était très contente. Elle a été surprise mais compréhensive et, je pense, bien placée pour me sentir portée par ma complicité avec Christophe.

« J'ai eu l'impression que ma mère avait peur pour moi »

Ce genre de collaboration étroite et enrichissante, elle connaît avec [Jacques] Demy ou [André] Téchiné.

Ne vous a-t-elle pas emmenée au théâtre ?

Elle y va plus que moi, c'est vrai, mais elle ne m'a jamais poussée à y aller. Ma mère m'a transmis sa cinéphilie sans rien forcer. Elle sait bien qu'il est difficile d'imposer des choses qui doivent avant tout relever du plaisir. Elle m'a bien forcée à manger les fameuses endives au jambon de notre enfance, que je n'aimais pas du tout, mais ça, c'est une autre histoire ! ●

PROPOS RECUEILLIS PAR
ALEXIS CAMPION

« Le Ciel de Nantes », jusqu'au 13 novembre à Lyon (Célestins), puis en tournée jusqu'à février 2022 à Lausanne, La Rochelle, Mulhouse, Reims, Nantes, Marseille, etc. Du 5 mars au 3 avril 2022 à Paris, au Théâtre de l'Odéon.

COMÉDIE MUSICALE Onze ans après un premier succès à Paris, le « hit » de Broadway revient sur la scène de Mogador

Il se remet à rugir. Et, cette fois, de plaisir ! C'est *Le Roi Lion* que Stage Entertainment, acteur majeur de la production de comédies musicales dans le monde, a décidé de mettre à l'affiche de son Théâtre Mogador pour relancer la machine à rêves, mise à mal par dix-huit longs mois de fermeture à la suite de la crise sanitaire. Quoi de mieux qu'une telle valeur sûre qui, depuis sa création à Broadway en novembre 1997, a séduit plus de 100 millions de spectateurs dans plusieurs langues et une vingtaine de pays ? Multirécompensé à peu près partout, il a rencontré un énorme succès en français à Paris de 2007 à 2010, permettant au public hexagonal de découvrir ainsi le « musical » à l'anglo-saxonne.

La force de cette production à gros budget, portée par le talent de près de 150 techniciens et artistes ? Les chansons inoubliables d'Elton John, un univers visuel aussi spectaculaire que féérique avec ses marionnettes géantes, ses costumes étonnants et ses masques

animés. Un vrai divertissement grand public qui attire aussi bien les familles que les adultes en quête de nostalgie joyeuse. « Il faut offrir un sacré nombre de bonnes raisons pour réussir à susciter l'intérêt après des mois d'abstinence culturelle et de mauvaises habitudes prises devant les écrans, d'autant que le télétravail a modifié notre gestion du temps », souligne Laurent Bentata, le directeur général de Stage Entertainment France.

Il a fallu faire venir huit artistes d'Afrique du Sud, comme prévu dans la charte artistique du spectacle. Pas une simple affaire en temps de pandémie et de variant mal vu ! Heureusement, le ministère des Affaires étrangères a facilité l'obtention de visas pour la France, Stage Entertainment rappelant le désastre économique et social que l'annulation du *Roi Lion* pourrait entraîner... « Nous avons travaillé nos rôles à la maison et appris le français grâce à des cours par Zoom », raconte la pétillante Ntespa Pitjeng, qui incarne la chamane Rafiki (un singe-homme dans le dessin animé). La plupart d'entre nous jouons le spectacle à travers le monde depuis des années : moi, je suis restée deux ans à Las Vegas, puis j'ai appris le mandarin pour la production de Taïwan. Je suis très heureuse de m'installer pour plusieurs mois en France : la situation a été tellement dramatique pour nous en Afrique du Sud... »

Alors que la nombreuse troupe s'agitte en coulisses et sur scène pour les ultimes répétitions, tous disent leur plaisir et leur impatience de reprendre

leur métier. « Avec un spectacle métissé qui véhicule un message d'écoute et de tolérance, ce qui n'est pas rien après une période de repli sur soi », confie Olivier Breitman, ravi de renfiler son costume de Scar, l'effrayant oncle de Simba, dix ans après la fin du premier succès parisien. « C'était formidable en plateau d'entendre parler français, swahili, anglais, espagnol... Comme si la magie du show opérait dans la vraie vie ! »

100 000 tickets déjà vendus

La mise en route du projet fut quand même un joyeux bazar. La production a en effet décidé de faire toutes les répétitions à Mogador, pour souder l'équipe qui se formait. « Les marionnettes occupaient l'entrée, il y avait des costumes partout, se souvient Éric Loustau, producteur exécutif. Mais cette frénésie nous a donné de l'énergie, même quand on se demandait si on allait vraiment jouer aux moments où l'épidémie reprenait. On a tellement envie d'offrir du grand spectacle... Ce qui ne nous empêche pas de craindre des lendemains toujours incertains. »

Ils s'annoncent pour l'instant plutôt radieux : 100 000 tickets ont déjà été vendus, et le show est programmé jusqu'en juillet 2022. En attendant d'être prolongé la saison prochaine. Pour le plus grand plaisir de Ntespa Pitjeng : « J'ai encore besoin de temps pour ne plus me perdre dans votre métro ! » ●

BARBARA THÉÂTE

Le Roi Lion au Théâtre Mogador (Paris 9^e), à partir du 6 novembre. theatremogador.com

EN SCÈNE

Le Roi Lear ★★★

L'entourage à couteaux tirés du vieux roi détraqué de Shakespeare vaut le détour dans cette mise en scène de Georges Lavaudant. Du pathétique Gloucester (François Marthouret) au drolatique bouffon (Manuel Le Lièvre), chacun impose son grain et sa poésie singulière autour de Jacques Weber, impérial en dingo crescendo, massif mais gracieux dans son naufrage. On se souviendra de l'exorbitante fébrilité de Grace Seri (Régane), de la droite glaçante de Bénédicte Guilbert (Cordélia), du sang-froid amusé de Laurent Papot (Edmond), de l'humanité blessée de Thibault Vinçon mendiant et nu (Edgar), de l'élégance de Babacar M'Baye Fall (Kent). Au-delà des clichés, cette formidable troupe confronte loyaux et perfides, aveugles et égarés. Sur un plateau dépouillé, leurs costumes suffisent à camper le décor. Plus contemporain qu'il n'y paraît, ce parti de la sobriété touche au cœur et nous offre le meilleur de cette fable sur la déchéance, inéluctable et monstrueusement humaine, lucide, acide, tour à tour drôle, spectaculaire et bouleversante. ● A.C.

Théâtre de la porte Saint-Martin (Paris 10^e), jusqu'au 28 novembre. 3h20.

LE FILM RELEAS
PIERRE NINEY STACY MARTIN BENOÎT MAGIMEL
AMANTS
UN FILM DE NICOLE GARCIA
AU CINÉMA LE 17 NOV.
JACQUES FIESCHI et NICOLE GARCIA avec CHRISTOPHE MONTENIZ
NICOLAS WANCZYCKI GREGOIRE COLIN ROKANE DURAN
france-tv Le Point.fr LE FIGARO Télérama L'OBIS ELLE Europe 1

MADAME FIGARO

lefigaro.fr/madame
madame
FIGARO

RENCONTRES
LEÏLA SLIMANI
JEAN-PAUL ROUVE
GUILLAUME GALLIENNE
MARINA FOÏS
FRÉDÉRIC BEIGBEDER
ANTOINE DE CAUNES

COVER STORY

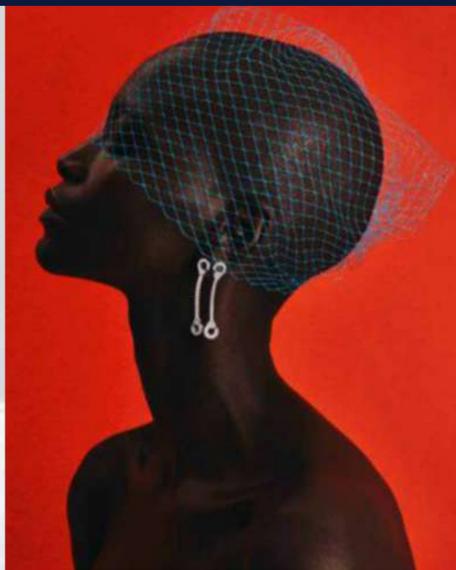
CHIARA
MASTROIANNI
THÉÂTRALE

PHOTOGRAPHIÉE
PAR JEAN-BAPTISTE MONDINO

MADAME FIGARO SUPPLÉMENT - FIGARO N° 24103 ET 24104 DES 18 ET 19 FÉVRIER 2022 - COMMISSION PARITAIRE N° 0426 C 83022



S



ommaire *madame* FIGARO



EN COUVERTURE

Chiara Mastroianni porte une longue robe fendue en maille AMI et des escarpins Christian Louboutin.
Photo Jean-Baptiste Mondino. Réalisation Barbara Baumel.
Coiffure Wendy Isles.
Maquillage Tatsu Yamanaka.
Manucure Isabelle Valentin.

PHOTOS MARIE WYMAN, OLIVIA FREMINEAU ET MATHIAS INDJIC / CHARLETTE STUDIO

11 **ÉDITO** « Le sens caché du secret », par Marie Robert.

15 **NEWS**/*madame*

Toutes les tendances décryptées.

15/**Interview** : Élisabeth Tanner. 24/**Beauté** : hautes tentations. 32/**Style** : le temps des diamants.

35 **CULTURE**/*madame*

Cinéma, série, musique, festival, photo...

40/**Livres**. 42/**Interview** : Frédéric Beigbeder.

44 **MAG**/*société/célébrités*

44/**Cover story** : Chiara Mastroianni.

54/**Rencontre** : Leïla Slimani et Guillaume Gallienne.

58/**Portrait** : Jean-Paul Rouve.

62/**Reportage** : les femmes de la brigade des Stups.

66 **MODE**/**Bijoux** : attraits d'union.

78 **BEAUTÉ**

78/**Make-up** : pleins fards sur les années 2000.

82/**Portrait** : Harold James, le psycholoriste.

85 **NOTEBOOK**/Offre spéciale.

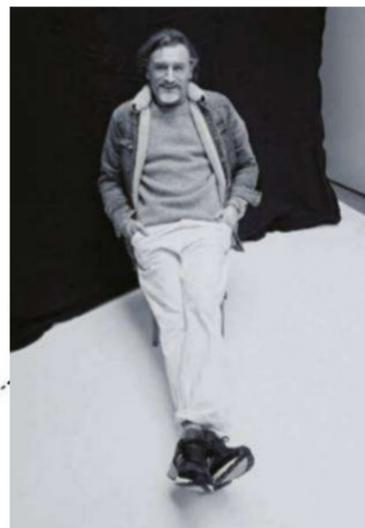
86/**Voyage** : le Portugal. 88/**Bien-être** : le sommeil.

VOS RUBRIQUES

13/**Courrier**. 84/**Les Triplés**.

90/**Mots croisés**. 91/**Horoscope**.

94/**Confidentiel** : Antoine de Caunes.



L'édition de ce numéro comporte un échantillon « Luminous Silk Giorgio Armani », collé sur la page 23, pour les kiosques de Paris, les abonnés postés de Paris et de la région parisienne, et les abonnés portés du territoire national.

Coverstory

CHIARA MASTROIANNI Théâtrale

Elle pensait ne jamais faire de théâtre, mais pour Christophe Honoré, avec qui l'actrice a tourné six films, elle relève le défi en beauté. La voici dans *Le Ciel de Nantes*, tumultueux récit familial et, dans nos pages, où elle alterne poses de tragédienne et interview vérité.

PAR MARION DUPUIS / PHOTOS JEAN-BAPTISTE MONDINO / RÉALISATION BARBARA BAUMEL



LA PASSION
ROBE EN LAINE
PAILLETÉE, LOEWE.



PHOTOS JEAN-BAPTISTE MONDINO



LA FUREUR
À GAUCHE.
LONGUE ROBE FENDUE,
EN MAILLE, AMI.
ESCARPINS CHRISTIAN
LOUBOUTIN.

LA JOIE
À DROITE. ROBE
EN MAILLE ET CRÉPE
DE SOIE, ALAÏA.



PHOTO JEAN-BAPTISTE MONDINO



LA RÉVERIE
ROBE EN SOIE, DANAME.



LA VEILLE, ELLE JOUAIT À LA COMÉDIE DE REIMS, saluant un public enthousiaste en jupe corolle blanc cassé, chemisier rouge en soie rayée, chevelure cuivrée et yeux fardés. On la retrouve le lendemain au bar d'un hôtel en jean et tee-shirt, queue-de-cheval, d'un naturel désarmant, d'une beauté cinématographique sans artifice (une madone) assortie d'une belle voix teintée de gravité. « Ça ne vous dérange pas si on fume d'abord une cigarette ? » Chiara Mastroianni, sans filtre, parle comme elle respire, avec une sincérité dénuée de tout calcul, une spécificité rare dans le paysage du cinéma français. Nul n'est censé l'ignorer, elle est la fille de deux légendes de cinéma, mais la comédienne a su tracer une route unique jusqu'à parvenir à franchir un cap que même sa mère, Catherine Deneuve, s'est toujours refusé : monter sur les planches d'un théâtre. Un passage à l'acte que Chiara Mastroianni accomplit formidablement dans *Le Ciel de Nantes*, une pièce de Christophe Honoré, dont elle est la muse au cinéma. Dix ans que le réalisateur lui proposait ce « coup de théâtre » qui lui paraissait insurmontable. « J'en faisais des cauchemars », confesse-t-elle. Dans cette pièce, qui raconte sur trois générations l'histoire de la famille de Christophe Honoré, elle joue la tante Claudie, dépressive, suicidaire, pas légère en somme. Mais à ce personnage tragique, elle apporte toute sa lumière, sa distance ironique et ce petit supplément d'âme qui fait qu'on ne vous oublie pas, même quand le rideau rouge est tombé. Mademoiselle Mastroianni, sous vos applaudissements...

MADAME FIGARO. – Vous qui redoutiez le théâtre, qu'est-ce qui vous a décidée à passer à l'acte ?

CHIARA MASTROIANNI. – J'étais sûre que je ne ferais jamais de théâtre de ma vie tellement j'en avais peur. C'est Christophe Honoré (avec qui Chiara Mastroianni a tourné six films, des *Chansons d'Amour* à *Chambre 212*, NDLR) qui a évidemment été le véritable moteur de ce changement. J'avais très envie de retravailler avec lui. D'autant plus que j'avais adoré sa pièce *Les Idoles*, dont la troupe est aussi celle du *Ciel de Nantes*. Et puis, en vieillissant, on prend conscience qu'on

ne doit plus systématiquement dire non parce qu'on a peur. Je vais avoir 50 ans, il est temps que j'arrête de renoncer à certains projets à cause de l'angoisse qu'ils suscitent chez moi. D'autant qu'on se sait jamais si la peur ne va pas être paradoxalement un stimulus et une source de plaisir. C'est ce qui est arrivé.

Qu'est-ce qui vous a séduite dans cette pièce « familiale » et comment avez-vous abordé le rôle de Claudie, la tante dépressive ?

J'ai été séduite par l'ambition du projet de Christophe Honoré, qui raconte, comme dans un long plan séquence de deux heures, un film imaginaire sur sa famille, parcourant ainsi plusieurs décennies de drames et de ressentiments. Les personnages sur le plateau sont sa grand-mère, sa mère, ses tantes, ses oncles et lui. Ils sont blessés, parfois extrêmes, mais aussi très attendrissants. Je joue sa tante Claudie, qui est un peu le canard boiteux de cette fratrie de dix enfants issus d'un milieu pauvre. C'est une femme désespérée qui n'arrive pas à fonctionner : elle est fragile et elle a fait une mauvaise rencontre. Il me fallait trouver quelque chose qui ramène aussi de la tendresse chez ce personnage, ne pas porter sur elle un regard condescendant ou moqueur. On a d'abord beaucoup improvisé – c'est ce que Christophe appelle l'écriture de plateau – et c'est à partir de nos improvisations qu'il a ensuite créé les scènes. J'étais un peu tétanisée au départ, mais la troupe entière m'a énormément soutenue.

Qu'avez-vous ressenti sur scène le soir de la première, à Lyon ?

J'étais terrorisée les jours qui précédaient cette première, et puis, très vite, une fois la pièce démarrée, j'ai été emportée, comme si j'étais au sommet d'une piste de ski et que je me mettais à voler. On m'avait aussi assuré que chaque soir allait être à part, et c'est vrai. Chaque public est différent et on le ressent, c'est totalement excitant.

Y a-t-il eu d'autres moments de panique au cours de votre carrière ?

En lisant le scénario des *Bien-Aimés*, de Christophe Honoré, je découvre une scène de danse, alors qu'il sait très bien que je suis incapable de danser devant des gens. Pour moi, c'était presque aussi impossible que de me projeter dans une scène de sexe. Certains soirs, je rentrais chez moi en me disant que je n'y arriverais jamais. >



LA MÉLANCOLIE
MANTEAU EN JERSEY
DE COTON, **MAX MARA**,
BODY **ALAIÁ**, ESCARPINS
CHRISTIAN LOUBOUTIN.

Coverstory

Cette pensée obsédante était totalement disproportionnée. Finalement, après trois semaines de coaching avec un professionnel, j'ai dansé et j'en ai éprouvé un plaisir inédit.

Je cite votre mère, Catherine Deneuve, à propos du théâtre : « J'ai fait du théâtre au cinéma, dans *Le Dernier Métro*. Cela m'a déjà beaucoup coûté... Pour moi, la scène est une espèce de trou noir [...], un cauchemar. J'ai l'impression que, jamais, je ne pourrai dominer le trac qui m'envahit, sentir les gens dans le noir, qui vous regardent... » **Que vous a-t-elle dit quand vous lui avez annoncé que vous alliez monter sur les planches ?**

« Mais non! », m'a-t-elle répondu. (*Rires*.) Je crois qu'elle a été un peu souflée. Elle est venue me voir à la première par surprise – heureusement. Elle a adoré la pièce et a été bouleversée par tous les personnages. Depuis, elle m'appelle pour savoir comment la tournée se déroule dans chaque ville, et m'en parle davantage que lorsque je tournais mes films. Elle me dit : « J'aime bien t'imaginer sur scène. » Je pense qu'elle me perçoit un peu différemment maintenant. C'est vrai que j'ai grandi avec la peur absolue qu'elle avait du théâtre. Mais j'avais aussi en mémoire l'exemple de mon père qui, lui, a débuté sur scène avec la troupe de Visconti. Il m'en parlait beaucoup. Il y avait peut-être inconsciemment chez moi une envie d'explorer ce milieu où mon père, que j'ai perdu bien trop jeune (elle avait 24 ans, NDLR), avait commencé sa carrière. Il y est d'ailleurs revenu à la fin de sa vie dans la pièce *Les Dernières Lunes*. Il était malade mais n'a pas voulu lâcher la pièce, qu'il a terminée en chaise roulante. Mon père était plus fort que tout.

Aviez-vous conscience, enfant, que vous viviez avec deux monstres sacrés du cinéma ?

Pas vraiment. Jusqu'à l'âge de 12 ans, j'étais scolarisée dans un institut Montessori, à Paris, où personne n'en avait rien à faire de savoir qui était qui... J'avais vu ma mère dans *Peau d'Âne*, mais je trouvais normal qu'elle fasse des films ou la couverture des magazines puisque je ne connaissais que cet univers. Idem avec mon père, que j'accompagnais en vacances sur ses plateaux de tournage. Et puis, un jour, ma mère est revenue d'Amérique avec une photo d'elle en compagnie de Miss Piggy du *Muppet Show*, dont j'étais super fan. Ce jour-là, j'en ai déduit qu'elle devait être quelqu'un de très important. (*Rires*.)

Est-ce que ce sont eux qui vous ont donné envie de faire du cinéma ?

Dans mon souvenir, ce désir d'être actrice s'est libéré tard, car je crois que j'avais peur de décevoir ma mère, qui me voyait plutôt faire de longues études pour exercer un métier « normal ». Mes parents étaient très conscients du côté exceptionnel de leurs carrières respectives, qui n'étaient pas forcément représentatives de la vie de la plupart des acteurs, et je pense que ma mère devait s'inquiéter pour moi. Elle me disait, au début : « Tu sais, pour les femmes, c'est plus difficile, il y a moins de rôles, le physique compte trop et leur carrière s'arrête plus tôt. » Mais les moments que je passais avec mon père, enfant, sur les plateaux étaient tellement magiques que cela a sans doute contribué à mon envie de devenir actrice. Cette passion pour le cinéma me vient aussi de ma mère, grande cinéphile. Encore aujourd'hui, elle voit au moins deux films par semaine dans des salles. Je me souviens de sa vidéothèque incroyable et des œuvres qu'elle me faisait découvrir, des comédies musicales aux films d'horreur ou les westerns qu'elle adore, en passant par tout le cinéma américain des années 1940 et 1950.

Est-ce que cela vous a rassurée de jouer votre premier rôle au cinéma à ses côtés dans *Ma saison préférée*, d'André Téchiné ?

Pas vraiment. Comme elle n'était pas emballée par mon envie d'être actrice, j'avais un peu peur que cela soit une source de conflit entre nous. En revanche, je n'ai pas eu cette terreur de me dire : « Je vais me retrouver en face de Catherine Deneuve. » Car elle fait peur, quand même! (*Rires*.) Mais elle a été très bienveillante, et je crois qu'elle a pu constater que j'étais heureuse sur un plateau.

Cela vous agace-t-il, en promotion, qu'on vous parle systématiquement de vos parents ?

Quand j'étais plus jeune, cela m'énervait, et puis, très vite, je me suis rendu compte que c'était le passage obligé et que ce n'était pas très important. Finalement, c'est même assez pratique. Vous savez, comme je n'aime pas trop parler de moi, c'est un bon subterfuge pour me cacher.

Revenons à vous quand même : dans quels films êtes-vous attendue ?

Dans deux films que j'ai tournés en 2021, *Les Enfants des autres*, de Rebecca Zlotowski, et *Cet été-là*, d'Éric Lartigau. Je reprends aussi le tournage de *Eureka*, de Lisandro Alonso, avec Viggo Mortensen, un acteur incroyable. Et puis, bien sûr, je continue à jouer *Le Ciel de Nantes* jusqu'en avril. La dernière étape, c'est Paris, au Théâtre de l'Odéon*.

Aujourd'hui, vous semblez savoir tout faire, jouer au cinéma et au théâtre, chanter comme vous l'avez expérimenté sur les albums de votre ex-mari, Benjamin Biolay ? Vous manque-t-il encore une corde à votre arc ?

Je ne sais toujours pas changer un pneu de voiture. (*Rires*.) Plus sérieusement, je pense qu'être montée sur scène pour chanter avec Benjamin m'a aussi aidée à franchir le cap du théâtre. ♦

*« *Le Ciel de Nantes* », en tournée en France, puis du 8 mars au 3 avril au Théâtre de l'Europe - Odéon, à Paris. theatre-odeon.eu/fr

PHOTO JEAN-BAPTISTE MONDINO



LA PUISSANCE
NUISETTE EN SOIE ET
DENTELLE, INTIMISSIMI.

Coiffure Wendy Isles.
Maquillage Tatsu Yamanaka.
Manucure Isabelle Valentin.

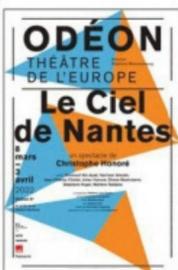


MARLÈNE SALDANA LE THÉÂTRE AU CORPS

Elle illumine « Le ciel de Nantes », la nouvelle pièce de Christophe Honoré, où elle incarne mémé Kiki, la grand-mère du metteur en scène. Rencontre avec une comédienne hors norme.



Avec les acteurs du « Ciel de Nantes ».



« Le ciel de Nantes », du 8 mars au 3 avril, à Paris (théâtre de l'Odéon). « Showgirl », actuellement en tournée.

Par Benjamin Locoge / Photo Claire Delfino

■ Dans une autre vie, Marlène Saldana, née à Lyon il y a 44 ans, serait devenue anthropologue. Ou cavalière. « J'ai beaucoup fait d'équitation dans ma jeunesse. C'est en allant passer le concours pour entrer à l'académie de Bartabas que j'y ai renoncé. » Le théâtre l'attendait. Enfin pas tout de suite et pas tout à fait. « Ma culture, c'était plutôt le cinoche et la musique. Ma sœur avait fait du théâtre, j'avais passé un bac A3 et c'est sur les bancs de la fac qu'une prof m'a amenée à m'intéresser à l'anthropologie du spectacle. » Marlène Saldana pousse ainsi les portes d'une école tout nouvellement fondée, La Scène sur Saône, financée par Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. « C'était assez fou, le matin on avait des cours théoriques et l'après-

EXIGEANTE

midi on avait une salle à notre disposition pour jouer. On a fait du grand n'importe quoi, on a dit du Nostradamus dans des frigos, on a monté du Pasolini, du Copi, des trucs que l'on écrivait nous-mêmes. Mais surtout on a bien rigolé. » À 22 ans, pourtant, Marlène étouffe dans sa ville natale et tente l'aventure parisienne. Par la grâce d'un stage chez Edward Bond, elle apprend à devenir la comédienne qu'elle est aujourd'hui. « Je le vénérerais. J'ai découvert un homme drôle et spirituel, pas du tout impressionnant. Il m'a appris à juste être dans la situation sur un plateau. Depuis, je n'ai jamais eu le trac. » C'est par le biais d'un autre stage qu'elle croise la route d'Yves-Noël Genod. « Il a flashé sur moi, m'a proposé une pièce "pour dans quinze jours". Je ne connaissais rien à son monde. Mais j'y suis allée. » Dix-sept spectacles ensemble plus tard, Saldana s'est révélée entre-temps dans le regard d'autres metteurs en scène et de chorégraphes. « Boris Charmatz m'a proposé une première fois de travailler avec lui, je n'ai pas voulu. À la deuxième, je n'ai pas reculé. Je me suis retrouvée au milieu de treize danseurs, sans savoir danser. Alors, comme tout le monde, j'ai bossé. Je suis encore

impressionnée par la rigueur de ces gens-là, qui sont dès 9 heures à l'échauffement. J'ai appris à me foutre de l'ego. »

Avec son physique impressionnant, Marlène Saldana pourrait passer pour la grande gueule de service. On découvre avec elle une comédienne exigeante, aimant surtout faire ses trucs dans son coin, comme les pièces qu'elle écrit avec Jonathan Drillet, tout en participant à des aventures collectives plus grand public, comme celle avec Christophe Honoré. Dans « Le ciel de Nantes », Marlène incarne mémé Kiki, la grand-mère du metteur en scène, femme d'une autre époque, celle des secrets de famille, des non-dits trop lourds mais aussi celle d'une certaine insouciance, d'une liberté retrouvée. De loin le plus beau spectacle d'Honoré, parce que le plus intime. « Je suis très heureuse et surprise du succès du spectacle. C'est le troisième que je travaille avec Christophe, j'aime cette confiance qu'il me porte. Mais les souvenirs ne sont pas la vérité, il faut aussi que moi, je puisse m'approprier cette histoire. La grand-mère que je joue, c'est clairement la mienne. »

Il n'empêche. Marlène Saldana porte avec grâce cette famille décimée par la vie, qui aurait dû être un film qu'Honoré n'a pas réussi à faire. « Le cinéma, j'en ai fait un tout petit peu. Mais il n'y a pas de rôle pour une comédienne avec mon physique. Je ne veux pas du tout jouer la grosse dame caissière au Prisunic. Les descriptions des personnages me glacent à chaque fois... » Entre deux représentations du « Ciel de Nantes », Marlène Saldana interprète aussi « Showgirl », variation érotique et provocante, adaptée du film de Paul Verhoeven. « C'est carrément autre chose, sourit-elle. Mais c'est bien le même métier. »

« C'est le troisième spectacle avec Christophe, j'aime cette confiance qu'il me porte »

« ORGIE » ★★★★★

PREMIÈRE SCÈNE POUR POPPÉE BASHUNG

■ Il faut un certain courage pour monter Pasolini en 2022. « Orgie », créée en 1968, fait partie de ces pièces provocantes, humiliantes, choquantes qui divisèrent la critique. Plus de cinquante ans plus tard, le propos de l'Italien a perdu de sa superbe et de sa férocité. Si le mouvement #MeToo est passé par là, « Orgie » n'en reste pas moins le récit de la folie d'un homme dépassé par sa passion littéralement dévorante pour sa femme. Poppée Bashung, qui fait ses premiers pas sur scène, a eu suffisamment de foi pour défendre avec brio ce texte qui flirte avec le scandaleux, partageant la scène avec Antony de Azevedo. La religion, le sexe, le sadomachisme : rien n'est épargné au spectateur, qui ne viendra pas ici par hasard. ■ B.L.



« Orgie », les lundis et mardis à 21 heures (Studio Hébertot), jusqu'au 5 avril.



LE POINT



TROIS COULEURS

CULTURE • JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI

Christophe Honoré : « Je me sens encore très ado dans ma manière de travailler »

« Je ne serais pas arrivé là si... » C'est dans le cinéma du village breton de son enfance que le metteur en scène acquiert la conviction qu'il sera « cinéaste ou rien ».

Propos recueillis par Sandrine Blanchard

Publié hier à 01h12, mis à jour hier à 11h11 • Lecture 11 min.

Article réservé aux abonnés



Le cinéaste et écrivain Christophe Honoré, à Paris, en avril 2020. ED ALCOCK/ MYOP

Cinéaste, metteur en scène au théâtre et à l'opéra, écrivain, Christophe Honoré, 51 ans, cultive la transversalité. La crise sanitaire a stoppé, cet hiver, sa création *Le Côté de Guermantes*, à la Comédie-Française mais son film, *Guermantes*, sortira le 15 septembre. Sa nouvelle pièce, *Le Ciel de Nantes*, sera présentée, cet automne, au Théâtre des Célestins, à Lyon.

Je ne serais pas arrivé là si...

...Si, tout simplement, il n'y avait pas eu un cinéma à Rostrenen, mon village d'enfance au cœur de la Bretagne [*dans les Côtes-d'Armor*]. J'avais 11-12 ans, les vendredis et samedis soirs, entre copains et copines, on allait tous au Ciné Breiz. C'était le lieu où on pouvait se rouler des pelles ! Qu'importait le film. Il y avait deux séances. Je me revois négocier avec mes parents l'autorisation de rester à celle de 22 h 30. Ils ne comprenaient pas mais me laissaient faire parce que le cinéma était proche du lotissement où nous habitons.

Soudain, je découvrais des films qui échappaient au lot des comédies populaires, qui résonnaient en moi de manière plus solennelle. C'est ainsi que j'ai commencé à m'intéresser vraiment au cinéma, avec, par exemple, *Paris, Texas*, de Wim Wenders. C'est toujours étrange de se demander pourquoi, à

12 ans, on peut se fixer une sorte de ligne d'arrivée : ce sera cinéaste ou rien. Je suis surpris de la prétention et de l'entêtement de l'enfant que j'étais.

En dehors de ces séances de cinéma, quelle saveur votre enfance avait-elle ?

J'ai eu une enfance très préservée, protégée, à la fois très douce et assez ennuyeuse. Au collège, avec ma prof de français, nous faisons un journal et, évidemment, la chronique ciné m'avait été dévolue. Je devais sûrement citer des films dans mes rédactions ! Je prenais très à cœur cette critique mensuelle, j'avais l'impression d'être un passeur ! Mais, très vite, la question a été : comment s'échapper ? Tout en ayant déjà le sentiment de ne surtout pas vouloir trahir.

Pourquoi « trahir » ?

Quand on veut partir de quelque part où tout se passe bien, forcément les gens qui restent ont tendance à vous le reprocher, à vous dire : qu'est-ce qui te manque ? Lorsque j'ai commencé à parler de cinéma à mes parents, ils étaient effrayés. Je voyais dans leurs yeux une espèce de compassion, comme s'ils se projetaient dans mes futurs échecs. Pour eux, cela leur semblait insensé, donc il fallait gentiment m'en détourner.

Au collège, en bon élève, je faisais tout pour plaire à mes parents et à mes professeurs. Mais au lycée, deux mois après ma rentrée en seconde, mon père est mort dans un accident de voiture. J'avais 15 ans, tout s'est effondré : c'était l'irruption d'une tragédie dans une enfance assez idyllique, un mélodrame car mes parents venaient d'avoir mon petit frère.

Lire aussi - [Christophe Honoré : « Ce temps imposé est un temps empoisonné »](#)

De cette idée d'invincibilité – qui me pesait parce que j'avais l'impression qu'il ne pouvait rien se passer dans ce petit village – surgit quelque chose de terrible, une explosion de vie mais qui, finalement, était aussi romanesque. Soudain, quelque chose pouvait advenir.

Qu'est-ce que cette mort a changé ?

Tout. Après la disparition de mon père, je me suis tout autorisé. On ne peut pas s'empêcher – surtout quand un tel événement survient à l'adolescence – de se dire que ça vous donne un élan. J'ai eu l'impression de ne plus devoir rien à personne. Ni à ma mère, ni à ma famille. Puisque la vie se comportait mal, il n'y avait pas de raison que je me comporte bien, en bon élève. Cette disparition m'a, à la fois, énormément construit et énormément détruit.

Aujourd'hui, je n'ai plus la même analyse de cet événement que je pouvais avoir à 20 ou 30 ans. Quand j'ai commencé à écrire ou à faire des films, je voyais cela comme une fierté envers mon père, une manière de dire : tu vois, je m'en suis sorti, je peux faire du cinéma. Maintenant que je vieillis, je suis beaucoup moins persuadé qu'on se répare. Le manque, la violence de l'absence et l'injustice demeurent.

Peut-être aurais-je été un meilleur cinéaste, plus fort et moins fragile, s'il était resté vivant. Je ne me dis pas : je me suis autorisé à rêver de cinéma parce que je n'ai pas eu à affronter mon père. Ça, c'est de la psychologie de bazar. La résilience, un des mots qui m'énerve le plus, je n'y crois pas. C'est une manière d'aveugler les gens et de s'aveugler soi-même.

Après la disparition de votre père, quelle tournure a pris la vie avec vos frères et votre mère ?

Quand mon père est mort, ma mère avait 36 ans. Elle se retrouvait seule avec trois enfants à charge et sans vraiment de métier. Elle avait aidé mon père, prothésiste dentaire, mais, comme beaucoup de

femmes d'artisans, elle n'avait ni statut, ni fiches de salaire. Il fallait faire front ensemble. J'étais présent mais j'ai un peu laissé faire mon grand frère. Il y avait aussi l'homosexualité qui advenait à ce moment-là. Puis la jeunesse a repris le dessus et ma mère s'est bien débrouillée dans sa manière de prendre les choses en main.

Quelques mois après la mort de mon père, avec mon grand frère, nous avons créé l'association le Théâtre du zénith. Avec des amis, on montait des pièces dans la salle des fêtes du village. J'avais mis en scène *La Musica*, de Duras en première partie et mon frère faisait ensuite *Le Père Noël est une ordure*. A l'issue de la représentation, des gens allaient voir ma mère et lui disaient : « Ton aîné il s'en sort bien, par contre, le petit, il n'a pas l'air d'aller mieux ! »

Quand vous découvrez votre homosexualité, en parlez-vous à votre mère ?

Non. J'estimais que cela ne concernait pas ma famille. Pendant mes années lycée à Carhaix [*Finistère*], je me suis affranchi du milieu familial. Comme beaucoup d'ados, j'ai eu une double vie. Cette période était plutôt joyeuse, pas du tout traumatisante, pleine de rencontres. Je ne me posais pas la question d'appartenir à une minorité.

J'avais d'autres angoisses liées au danger du sida. Se découvrir homosexuel dans les années 1980, c'était penser, d'une manière assez naïve, qu'on n'y échapperait pas. Les campagnes de prévention ont été efficaces. On a fait très attention. Hétéros comme homos.

Lire aussi | [Christophe Honoré : « Je n'ai pas voulu dresser un mausolée »](#)

Je détestais cette expression de « groupe à risque ». C'est une charge très lourde quand vous commencez, à 16-17 ans, à vous interroger sur votre identité. Mais le fait d'avoir vécu une tragédie familiale m'a permis de relativiser. Dans un sens, je savais ce qu'était le malheur, la catastrophe était déjà arrivée.

Revenons à votre cinéphilie. En dehors du Ciné Breiz, comment s'est-elle construite ?

J'aimais beaucoup passer l'été à Nantes, chez ma grand-mère maternelle : elle me laissait faire ce que je voulais, je me goinfrais de films chaque jour. Grâce à une rétrospective, j'ai découvert Jacques Demy [*né en 1931 à Pontchâteau, en Loire-Atlantique, et mort en 1990*]. J'étais rassuré : on peut devenir cinéaste en étant Breton ! Je me reconnaissais dans sa manière de filmer les hommes et de rêver le cinéma depuis un territoire provincial très simple. Ça me touchait énormément. Aujourd'hui, je l'ai élu comme parrain imaginaire.

Et puis, très jeune, j'ai commencé à lire les *Cahiers du cinéma* et les critiques dans les quotidiens. Il y a beaucoup de films que je n'ai jamais vus et que je n'ai que lus.

Malgré une telle passion, vous ne ferez pas d'école de cinéma...

Ma mère s'y opposait. J'avais, en cachette, envoyé un dossier pour l'école de cinéma de Bruxelles, la seule directement accessible après le bac. Quand j'ai annoncé à ma mère que j'étais pris pour passer l'oral, elle m'a dit : « Non, tu restes là. »

Pourquoi ?

Parce que, pour elle, j'étais assez fou comme ça ! Je peux la comprendre : ça l'angoissait, elle pensait que je n'y arriverai jamais, que les gens de notre milieu ne font pas ces métiers-là, que ce serait déjà formidable si je pouvais devenir ingénieur. Mais, artiste, il ne le fallait pas, c'était trop dangereux. Et

puis, même si on n'en parle pas, la manière dont ma vie sensuelle s'organisait ne lui plaisait pas forcément.

Donc, je n'ai pas eu le choix : ce fut Rennes mais j'ai réussi à aller en fac de lettres. La vie étudiante était festive mais j'ai perdu mon temps. J'ai déserté la fac, je passais mes journées au cinéma et je commençais à écrire. Je comprenais que je n'aurai jamais de licence, que je ne ferai jamais la Femis [*Ecole nationale supérieure des métiers de l'image et du son, à Paris*] et que je devrai trouver une autre solution.

C'est aussi l'époque où je me suis beaucoup investi dans un mouvement d'éducation populaire, les Ceméa [*Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active*]. Je suis devenu directeur de colos et je dirigeais des structures d'accueil pour des enfants défavorisés. Cela me plaisait, je me sentais utile. Cette période a aussi été très importante dans ma formation politique. J'étais plongé dans des débats idéologiques – l'accès à la culture, l'éducation comme pilier de l'égalité des chances, etc. – très formateurs et qui restent essentiels.

Est-ce après cette expérience que vous allez écrire pour la jeunesse ?

Oui, ce n'est que grâce à ça. En tant qu'animateur et directeur de centres de vacances, j'ai suivi une formation de littérature jeunesse. Je lisais tout, de la comtesse de Ségur aux ouvrages contemporains, ça me passionnait. En arrivant à Paris, l'idée que mon premier livre serait pour la jeunesse s'est imposée.

Qu'est-ce qui a déclenché votre arrivée à Paris, en 1995 ?

La lassitude de ma mère, qui a cédé : « Tu as le droit à un an à Paris. » A 24 ans, j'avais fait tous les excès, profité de ma vie étudiante, je pouvais envisager cette année très sérieusement. Il fallait absolument qu'il se passe quelque chose.

Mais je ne connaissais personne à Paris. Très vite, je me suis mis à écrire *Tout contre Léo*, mon premier livre pour enfants. Parallèlement, grâce à une amie, j'ai été pris comme stagiaire pour le festival Premiers plans d'Angers [*consacré aux premières œuvres cinématographiques européennes*]. J'écrivais les fiches de tous les films, j'adorais ça. Claude-Eric Poiroux, délégué général du festival, m'a embauché et envoyé au Festival de Cannes. Là, ça a été la révélation.

J'ai commencé un journal de bord de cinéophile que j'ai envoyé à Serge Toubiana, alors rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*. Une semaine plus tard, il me demandait de venir à son bureau. Au même moment, j'adressais mon livre *Tout contre Léo* à Geneviève Brisac, éditrice à L'Ecole des loisirs. Elle aussi m'a proposé un rendez-vous. Serge Toubiana m'a offert une chronique mensuelle « Le billet du spectateur ». Quant à Geneviève Brisac, elle a publié mon livre et m'a encouragé à en écrire un autre. Franchement, j'ai eu beaucoup de chance.

Lire aussi: [« Plaire, aimer et courir vite », une sonate du désir et de la mort](#)

Vous deviez être euphorique...

Je voulais surtout rattraper le temps perdu. J'ai beaucoup publié à l'Ecole des loisirs. Geneviève Brisac a été essentielle, c'est la première qui m'a regardé en tant qu'artiste et m'a encouragé à écrire un roman, *L'Infamille* [*Editions de L'Olivier, 1997*]. C'est vraiment elle qui m'a donné l'autorisation de devenir romancier.

Pour les scénarios aussi, j'ai attendu qu'un producteur me le demande. Quand vous êtes autodidacte, vous vous sentez imposteur. Je me suis beaucoup isolé. J'avais, au fond de moi, l'idée que c'était un scandale social que je sois à Paris.

Cinéma, théâtre, opéra, littérature... Vous ne vous êtes jamais interdit de passer d'une discipline à l'autre...

Au début, j'ai cru que c'était un problème et, très honnêtement, ça l'est forcément parce que vous progressez moins vite ! Quand j'ai créé, en 2012, la pièce *Nouveau Roman*, j'ai compris que c'était ma manière d'être contemporain, de brouiller la définition de ce que j'étais. Cette incertitude-là, cette impureté, me semblait correspondre à quelque chose de moderne. C'est ma réponse au désordre que je ressens autour de moi. Et de manière pratique, ça me repose. L'alternance vous permet de passer outre vos découragements.

Par la suite, j'ai travaillé sur une même idée, autour la transmission et de la mémoire : le livre *Ton père*, le film *Plaire, aimer et courir vite*, la pièce *Les Idoles*. Là, j'ai eu l'impression qu'il y avait quelque chose qui commençait à créer du sens.

Peut-on dire que ce triptyque a pour origine La Manif pour tous et une injure homophobe punaisée sur la porte de votre domicile ?

Disons que La Manif pour tous, ce surgissement d'une homophobie claire et assumée qui refuse toute idée de famille pour les homosexuels, a accéléré les choses. Ayant une fille, je me suis dit : tu t'es aveuglé, tu as cru qu'il n'y avait pas de problème mais tu as refusé de voir le problème. D'où ce triptyque. Mais je n'ai eu de cesse d'interroger ce qui m'avait éduqué et formé, la Nouvelle Vague, le Nouveau Roman.

D'où vient ce désir d'enfant ?

Adolescent, dès que j'avais une petite copine, je voulais lui faire un enfant ! C'était une obsession ! Heureusement, elles étaient plus matures que moi ! Quand j'ai compris quelle serait ma sexualité, j'ai absolument refusé que cela m'enferme dans une impossibilité d'avoir des enfants. C'était essentiel. La naissance de ma fille m'a donné une énergie de travail et un désir d'être dans la vie.

Vos films sont allés à Cannes, vos opéras à Aix-en-Provence, vos pièces à Avignon et à la Comédie-Française, qu'est-ce que cela vous inspire quand vous repensez à vos rêves d'adolescent ?

Ça me semble toujours un peu fou ! C'est étrange, mais j'ai l'impression que ces projets, je les fais toujours depuis ma chambre d'adolescent de Rostrenen avec le sentiment que tout peut se terminer très vite. Sans doute est-ce pour cela que je suis vite angoissé si je n'ai pas un ou deux projets en cours. Je me sens encore très ado dans ma manière de travailler. J'ai encore besoin de mouvement. Le monde est tellement chaotique, incertain, violent...

Les donneurs de leçons me terrifient, d'autant que ce sont souvent des leçons réactionnaires. Je ne crois pas que les artistes comprennent mieux que les autres ou qu'ils sont des témoins privilégiés. En revanche, ils peuvent, dans ces moments-là, affronter leur intimité. C'est ça qui domine tout ce que je fais.

📌 « Guermantes ». Sortie en salles le 15 septembre. « Le Ciel de Nantes », création prévue à l'automne 2021 au Théâtre des Célestins, à Lyon.

Retrouvez tous les entretiens de la série « Je ne serais pas arrivé là si... » de « La Matinale » [ici](#).

Sandrine Blanchard

Services

Christophe Honoré tire les fils de son passé

Avec sa nouvelle pièce, « Le Ciel de Nantes », l'auteur et metteur en scène part à la recherche de son temps perdu

THÉÂTRE

LYON - envoyée spéciale

C'est un vieux cinéma aux fauteuils dont le rouge a un peu passé, sur lequel semble s'être déposée la fine pellicule des ans. En ce temps-là, il y avait encore, sur le dessus des sièges, des petits cendriers intégrés – eh oui, on fumait dans les salles obscures, on fumait partout, c'était un autre temps. Là, dans ce petit cinéma oublié, commence *Le Ciel de Nantes*, le nouveau spectacle de Christophe Honoré, qui a enfin pu être créé, le 6 novembre, au Théâtre des Célestins, à Lyon, après avoir subi de multiples reports dus au Covid-19. Il partira ensuite en tournée, pour de longs mois.

Et c'est un moment comme Christophe Honoré sait en offrir, porté par une grâce, un art du romanesque, une légèreté magnifiques. Rien ne pèse ni ne plombe sous ce *Ciel de Nantes* pourtant chargé de tragédies familiales et sociales. Le cinéaste et metteur en scène y raconte l'histoire de sa famille maternelle avec le sens subtil d'un Proust d'aujourd'hui, pour qui le cinéma et le théâtre, en dialogue constant, joueraient le rôle occupé par la littérature chez l'auteur de la *Recherche*.

Tout passé, dès qu'on le raconte, est toujours composé, et toute tentative de retrouver le temps perdu toujours vouée à l'échec. Mais on peut toujours examiner la trace, ce qui hante le présent, ce que ce passé a fait de soi. Alors Christophe Honoré se met en scène lui-même, dans la peau d'un bel acteur, Youssouf Abi-Ayad, et convoque ses fantômes, dans l'espace bien vivant et concret du théâtre.

Les voilà qui s'incarnent, comme droit sortis de sa mémoire, de son théâtre intérieur, et les voilà qui s'échappent, aussi, des images glacées par le souvenir. Ils reprennent leur autonomie, ils sortent du cadre, ils sont des corps étrangers dans des ima-

Rien ne pèse ni ne plombe sous ce « Ciel de Nantes » pourtant chargé de tragédies familiales et sociales

ges familiales et flottantes. Il y a là, d'abord et avant tout, mémé Kiki, la grand-mère. C'est avec elle que tout commence, pendant la guerre, à Nantes, sous les bombardements. Odette (son vrai prénom, proustien s'il en est) a deux jeunes fils, son époux est tué. Elle se remarie avec un bel hidalgo qui lui fera huit autres enfants, en la violant et la tabassant copieusement au fil des années.

« Transfuge de classe »

Parmi ces enfants, la mère de Christophe Honoré, Marie-Dominique, et trois de ses ondes et tantes, Roger, Jacques et Claudie, l'accompagnent sur le plateau. L'histoire familiale n'a rien d'idyllique, elle est marquée par la mort, le suicide, la dépression, la violence à l'égard des femmes et le rejet de l'homosexualité, l'abandon, la pauvreté. Et elle est traversée par une histoire collective, de la guerre d'Algérie à l'émancipation féminine, de l'évolution de la classe ouvrière à l'immigration et à la montée du racisme. Avec, au cœur, pour Christophe Honoré, cette question d'être un « transfuge de classe », comme on dit aujourd'hui, et le sentiment de trahison qui va avec.

Lesté de réel, le spectacle fuit pourtant tout réalisme. L'enjeu n'est pas tant pour le metteur en scène de raconter son histoire, que de tirer avec sensibilité et humour les fils de ce passé, de voir comment ils se sont tressés, emmêlés, cassés et raccommodés, pour arriver jusqu'à lui et à sa vocation d'artiste – autrement dit, quelqu'un



« Le ciel de Nantes », de et par Christophe Honoré, lors d'une répétition, en mars. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

qui se dote d'une voix et d'un regard propres. Pour ce faire, il multiplie les mises en abyme, entre théâtre et cinéma notamment, en doublant les personnages incarnés sur le plateau par d'autres, filmés et joués par certains de ses acteurs fétiches – Vincent Lacoste, Marina Fois, Pierre Deladonchamps ou Anaïs Demoustier.

Et tout fonctionne, parce que tout est juste et aérien, merveilleusement bien joué, parce que Christophe Honoré est aussi un enfant de Jacques Demy et que la fantaisie est au rendez-vous, et qu'il donne à ses personnages une vitalité irrésistible, une lumière. On se déhanche sur une

chanson de Sheila, on se réunit autour d'un match de foot au stade de la Beaujoire, et le jeune Christophe, qui aime les garçons, danse le tango, déguisé en torero, avec son grand-père maudit qui, lui, prétendait aimer les femmes, en leur cognant dessus. Cherchez l'erreur.

L'alchimie particulière qui s'opère entre les acteurs est le cœur battant de cette recherche du temps perdu, où les cartes du réel et de la fiction sont rebattues sans cesse. Marlène Saldana est d'une force incroyable dans le rôle de mémé Kiki. Chiara Mastroianni, pour ses débuts au théâtre, est magique de fraîcheur et de

Chiara Mastroianni, pour ses débuts au théâtre, est magique de fraîcheur et de naturel

naturel. Julien Honoré, lui, qui est le frère de Christophe, joue rien de moins que sa propre mère dans le spectacle, en une étrange opération vaudoue dont il se sort avec un humour et une classe irrésistibles. Quant à Youssouf Abi-

Ayad, il est, dans la peau de Christophe Honoré, d'une intensité intérieure bouleversante. Le cœur n'est pas chagrin, sous ce *Ciel de Nantes*. ■

FABIENNE DARGE

Le Ciel de Nantes, de et par Christophe Honoré. Au Théâtre des Célestins, à Lyon, jusqu'au 13 novembre. Puis à l'Opéra (Théâtre Vidy hors les murs) de Lausanne (Suisse), du 19 au 23 novembre, en décembre à La Rochelle, Mulhouse et Reims, et, en 2022, à Nantes, Poitiers, Marseille, etc., et à Paris, à l'Opéra-Théâtre de l'Europe, du 5 mars au 3 avril.

Jared Harris, le meilleur des Cassandre

L'acteur britannique, révélé au grand public par « Mad Men », revient sur la naissance de sa vocation et le personnage prophétique d'Hari Seldon, qu'il joue dans la série « Foundation »

PORTRAIT

C'est sans doute l'expression de lassitude sur son visage au repos qui en fait un excellent prophète du malheur. Ces derniers temps, Jared Harris a prévenu ses contemporains de calamités à venir. Dans la série *Chemobyl* (2019), il interprétait l'ingénieur Valeri Legassov, et dans *The Terror* (2018), le rôle de l'officier de marine Francis Crozier, pris dans les glaces de l'Arctique. Et le voilà maintenant en Hari Seldon, l'inventeur de la psycho-histoire, science qui permet de prédire les comportements collectifs.

Hari Seldon est le personnage central du cycle *Foundation*, écrit par Isaac Asimov au long de la seconde moitié du XX^e siècle. Le 19 novembre, le dixième et dernier épisode de *Foundation* – avec un « u » –, la série que David S. Goyer et Josh Friedman ont tirée de ce monument de la science-fiction, arrivera sur Apple TV+. Et, depuis Los Angeles, où il réside, Jared Harris est revenu sur ce personnage a priori impossible à incarner, ce savant humain mais extraterrestre, omniscient mais vulnérable, qui, en plus (attention divulgâchis), meurt au deuxième épisode, pour ne ces-

ser ensuite d'intervenir dans la destinée des êtres et des planètes.

Pour lui, Hari Seldon « descend de Tirésias, le devin aveugle de la mythologie grecque, qui prophétisait sur les pentes du mont Hélicon. D'ailleurs, Asimov fait naître Seldon sur la planète Hélicon, la référence est évidente ». Mais Asimov fait également de Seldon un grand bavard, qui mène des conversations sur des dizaines de pages « impossibles à mettre en scène ». Pour Jared Harris, le défi, « qui n'est pas très différent de celui de Chernobyl, est de savoir comment on transforme l'exposition d'une situation en une situation dramatique, parce que si on n'y arrive pas, le public se rend compte qu'on est en train de le gaver d'informations ».

L'acteur y parvient, en recourant à l'humour, dispensé à doses homéopathiques, en préservant une part d'ambiguïté dans ce personnage qui pourrait être un parangon de vertus, en tirant tout le parti possible de la relation entre Hari Seldon et Gaal Dornick (Lou Llobell), la jeune prodige qui devient son élève. « J'ai lu aussi des biographies de ceux des scientifiques qui ont révolutionné leur domaine. Ils ont un ego énorme, ce qui implique aussi bien l'arrogance que la solitude, explique Ja-

red Harris. *Quand on arrive à une compréhension aussi profonde de quelque chose, il n'y a pas grand monde avec qui converser.* »

A 60 ans, l'acteur a eu le temps de réfléchir à son métier, ce qui lui a permis de tenir tête au créateur David S. Goyer, lorsque celui-ci s'est montré réticent à communiquer l'intégralité du scénario : « Je ne sais pas pourquoi, il n'aimait pas l'idée que je sache ce qui allait se passer. Je n'ai jamais compris en quoi il était utile de maintenir les acteurs dans l'ignorance du récit. Il voulait que le personnage soit impénétrable... Je l'ai encouragé à me laisser un peu de liberté, à me faire confiance. »

De la bière aux planches

Ces convictions, Jared Harris les a acquises au long d'une carrière à laquelle il semblait promis. Il est le deuxième des trois fils de Richard Harris (1930-2002), l'un des plus grands acteurs britanniques du XX^e siècle (du *Désert rouge*, d'Antonioni, au premier *Harry Potter*, en passant par *Un homme nommé cheval*). « J'étais celui des garçons dont mes parents étaient certains qu'il ne serait pas acteur [son aîné, Damian, est devenu réalisateur ; le benjamin, Jamie, est aussi comédien]. J'étais très timide, raconte-t-il.

A 20 ans, je suis parti aux Etats-Unis pour étudier la littérature à l'université de Duke, pour savoir qui j'étais vraiment. » En Caroline du Nord, il a suffi que l'atelier théâtre de Duke promette de la bière à tous les participants pour déterminer le cours de sa carrière.

Celle-ci a commencé sur les planches, au Royaume-Uni, et a continué par des dizaines de seconds rôles au cinéma et sur le petit écran. Entre 2009 et 2012, les millions de spectateurs de *Mad Men* le découvrent sous les traits de Lane Pryce, le patron britannique parachuté à la tête d'une agence américaine. « C'est la seule fois où j'ai tenu un rôle au long cours. A la fin, je savais tout de lui, jusqu'à son odeur : sueur, Old Spice [marque de soins pour hommes] et talc. »

Comme le veut la règle du jeu des séries, il ne sait pas s'il continuera d'être Hari Seldon dans *Foundation*, dont le renouvellement n'a, pour l'instant, pas été annoncé. En attendant, on le verra en janvier 2022 dans *Morbids*, production dérivée de l'univers de *Spider-Man*, et dans un film beaucoup plus petit, *Brave the Dark*, une entreprise familiale réalisée par son frère Damian Harris, et interprétée également par Jamie Harris, son autre frère. ■

THOMAS SOTINEL

AVANT-PREMIÈRE
EN PRÉSENCE DE LA RÉALISATRICE
MARDI 16 NOVEMBRE À 20H
AU MK2 BEAUBOURG

8 Cid CANNES 2020 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM
ENTREVUES BELFORT FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

LOIN DE VOUS J'AI GRANDI
UN FILM DE MARIE DUMORA

17 NOV

Solilm PREMIERE Le Monde



SPÉCIAL MODE
MARTA ORTEGA PÉREZ
PREND LE POUVOIR

idées



“ La gauche en mal de recomposition ”

UNIQUEMENT EN FRANCE MÉTROPOLITAINE, EN BELGIQUE ET AU LUXEMBOURG
ÉDITION SPÉCIALE

Le Monde | WEEK-END

SAMEDI 5 MARS 2022 - 78^e ANNÉE - N° 23999 - 4,90 € - FRANCE MÉTROPOLITAINE - WWW.LEMONDE.FR -

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY DIRECTEUR : JÉRÔME FENOGLIO

« Fermez le ciel » : l'appel au secours de Zelensky

► « Le Monde » a rencontré le président ukrainien, qui réclame une zone d'exclusion aérienne au-dessus de son pays ou le prêt d'avions militaires

► Volodymyr Zelensky a dénoncé vendredi des frappes russes sur la centrale nucléaire de Zaporijia, qui ont déclenché un incendie, maîtrisé depuis

► Kiev et Moscou ont acté la mise en place de corridors humanitaires, mais les négociations restent dans l'impasse sur le cessez-le-feu

► A Kherson, des habitants témoignent des premières scènes d'occupation de l'armée russe

PAGES 2 À 12, 29 ET 33



Une famille ukrainienne, dans un train d'évacuation, à Odessa, le jeudi 3 mars.
LAURENCE GEAU/MYOP POUR « LE MONDE »

RENSEIGNEMENT

Le scénario d'une intervention russe a divisé les services secrets, Paris peinant à croire aux alertes de Washington et de Londres
PAGE 9

RUSSIE

Près de la frontière avec l'Ukraine, les habitants s'expriment sur un conflit si proche et si loin d'eux
REPORTAGE PHOTO PAGES 6-7

TRIBUNE

Lionel Jospin : « L'isolement de Vladimir Poutine est l'une des clés d'une issue positive au conflit »
PAGE 29

ÉDITORIAL

ASILE : L'UE CHANGE DE LOGICIEL
PAGE 33

Présidentielle Emmanuel Macron se résout à une déclaration de candidature sans apparat

APRÈS AVOIR RETARDÉ au maximum son entrée en campagne à cause de la situation sanitaire, Emmanuel Macron, qui prévoyait une campagne intense et rythmée, a vu ses plans chamboulés par le début de la guerre en Ukraine. Le président sortant a fini par faire acte de candidature jeudi 3 mars, à la veille de la

date limite, par le biais d'une lettre publiée par une partie de la presse quotidienne régionale. « Je ne pourrai pas mener campagne comme je l'aurais souhaité en raison du contexte », écrit-il. Le chef de l'Etat, qui s'était entretenu le matin même avec Vladimir Poutine, liste dans sa missive les « épreuves » traversées

par le pays depuis le début de son quinquennat. Il sollicite la « confiance » des Français et esquisse les bases d'une campagne qui oppose le « goût de l'avenir » aux partisans du « repli » et de la « nostalgie », ses adversaires d'extrême droite qui ne sont pas explicitement nommés.

PAGES 14-16

Covid-19

Les Français vont pouvoir tomber le masque

La nouvelle levée des restrictions interviendra à partir du 14 mars
PAGE 13

Economie

La révolution de l'Open RAN dans les télécoms

Les opérateurs espèrent réduire les coûts en se libérant des équipements
PAGE 22

Théâtre

Premiers pas sur scène pour Chiara Mastroianni

L'actrice de cinéma fait ses débuts dans une pièce de Christophe Honoré
PAGE 26

VU PAR URBS (FRANCE)

CARTOONING FOR PEACE

LE MODE D'EMPLOI DES ARMES ENVOYÉES EN UKRAINE

NE PEUT PAS ÊTRE UTILISÉ PAR UN EUROPÉEN



Hongrie 1 560 HUF, Italie 3,70 €, Luxembourg 5,10 €, Maroc 25 DH, Pays-Bas 4,20 €, Portugal cont.L. 3,70 €, La Réunion 3,50 €, Sénégal 2 500 F CFA, Suisse 4,70 CHF, Tunisie 5,20 DT, Afrique CFA autres 2 500 F CFA

« Le théâtre et l'inquiétude sont liés, pour moi »

L'actrice Chiara Mastroianni évoque ses débuts sur scène dans « Le Ciel de Nantes », de Christophe Honoré



Chiara Mastroianni, à Paris, en 2019.
PATRICK SWIRC/MODS

ENTRETIEN

A l'approche de la cinquantaine, l'actrice Chiara Mastroianni s'est lancée dans le théâtre, et bien lui en a pris. Mêlée à une troupe de comédiens formidables, elle traverse *Le Ciel de Nantes*, spectacle où Christophe Honoré remonte le temps perdu de sa famille maternelle, avec une grâce et une fraîcheur irrésistibles. L'actrice raconte ce pas de deux avec la scène, qui n'avait rien de gagné au départ.

Le désir de théâtre, chez vous, était-il là depuis longtemps ?

Ah non, pas du tout. Le théâtre n'était pas dans mes radars. Cela fait longtemps que Christophe Honoré me proposait de jouer dans un de ses spectacles, et jusque-là j'avais toujours refusé. Pour la simple raison que j'étais tétanisée par la peur. Et puis, là, quelque chose s'est débloqué. L'envie a pris le pas sur la peur : le désir de participer à ce projet dont Christophe Honoré me parlait depuis longtemps, qui devait être un film au départ, et de travailler avec sa troupe de comédiens, que j'avais adorée dans *Les Idoles*, son précédent spectacle.

Pourquoi aviez-vous une telle appréhension face au théâtre ?

C'est très lié à l'histoire de ma famille, et plus particulièrement à la relation avec mon père. Comme on le sait, car elle ne s'en cache pas, ma mère, Catherine Deneuve, a toujours eu ce blocage par rapport à la scène. Mais sa sœur, Françoise Dorléac, avait fait

du théâtre, et ma grand-mère maternelle, Renée Simonot, était comédienne : elle avait appartenu plus de vingt ans à la troupe du Théâtre de l'Odéon.

La relation au théâtre, pourtant, est passée pour moi par mon père. Il me parlait beaucoup de son expérience, de ses débuts, de la chance qu'il avait eue de travailler notamment avec Luchino Visconti [entre 1949 et 1955, *Marcello Mastroianni a joué Shakespeare, Tchekhov ou Goldoni sous sa direction*]. Puis, adolescente, je l'ai vu jouer dans *Partition inachevée pour piano mécanique*, sous la direction de Nikita Mikhalkov, à la MC93 de Bobigny, et, en Italie, dans une pièce intitulée *Le ultime lune [de Furio Bordon]*. Il était déjà très malade, il jouait un homme mourant, c'était très lourd. Le théâtre et l'inquiétude se sont liés, pour moi.

Comment expliquez-vous que cette inquiétude ait finalement disparu ?

Quand j'ai voulu devenir actrice, c'était beaucoup pour retrouver quelque chose de notre relation, à lui et à moi. L'endroit où je l'ai le plus fréquenté, ce sont les plateaux de cinéma. C'est là qu'il était le plus accessible, parce que c'est là qu'il était le plus heureux – il ne l'était pas quand il ne jouait pas. Le plateau, c'est donc très lié à lui, comme un endroit réconcilié, un peu magique. Mais, jusque-là, c'était uniquement le plateau de cinéma, pour moi. Il fallait aller plus loin, vers le théâtre, sur ce territoire auquel je l'associe. C'est comme la conversation que

l'on aurait pu avoir, s'il était encore là, si j'avais commencé le théâtre plus tôt...

« Le Ciel de Nantes » est aussi une histoire de famille, et de fantômes... Comment avez-vous travaillé ? Christophe Honoré est-il venu avec une pièce et des personnages déjà écrits ?

Pas du tout. Le processus de travail ne ressemblait ni à celui d'un film, avec un scénario déjà écrit, ni à celui d'une pièce de théâtre classique. On a commencé par des improvisations, qui étaient filmées, et à partir desquelles Christophe Honoré retravaillait et écrivait les dialogues. C'est particulier, car on part de l'histoire d'une famille réelle, la sienne, et de personnes qui existent ou ont existé et vivent dans la mémoire de ceux qui sont encore vivants. Pour nourrir ces improvisations, on a dialogué directement avec la mère de Christophe Honoré, son grand frère, une cousine... On leur a posé beaucoup de questions, souvent assez crues. Même si je me suis sentie tenue à une certaine pudeur, par rapport au personnage que je joue, une tante qui s'est suicidée. Il y a de la délicatesse à avoir, à s'accaparer ce réel-là... Ce sont des personnes qui ont existé, qui ont vécu des drames. Ce qui

était très intéressant, c'est que d'un membre de la famille à l'autre le souvenir n'était pas forcément le même. C'est le cas dans toutes les familles : l'interprétation du réel, ce que chacun a retenu, varie d'une personne à l'autre. Avec tout cela, petit à petit, on fabrique un personnage.

Avez-vous été surprise de la dimension emblématique et tragique de cette famille, dont l'histoire semble traverser les grands mouvements de la société française ?

Oui, tous, au début, face à cette histoire, à cette accumulation de drames, on se disait que ça ne pouvait pas être vrai. Et pourtant, c'est la vérité de cette famille-là. Les destins peuvent paraître romanesques, tant ils sont chargés. Les destins de femmes, notamment, même si c'est le cas aussi pour cet oncle qui ne s'est pas remis de la guerre d'Algérie, et qui vit ensuite des drames très lourds avec son fils. Mais l'histoire de la grand-mère, Mémé Kiki, et de sa fille que je joue, Claudie, est très révélatrice des effets dévastateurs d'une époque où l'avortement était interdit, où les femmes étaient soumises à leur mari et au « devoir conjugal », avec des grossesses multiples, et l'impossibilité de s'occuper correctement de tous leurs enfants.

« Face à cette histoire, à cette accumulation de drames, on se disait que ça ne pouvait pas être vrai »

Ce personnage de Claudie accumule les fragilités, mais vous le jouez en y mettant de la légèreté. Était-ce une volonté de Christophe Honoré de ne pas en rajouter dans le drame ?

Christophe Honoré a vraiment voulu construire ce spectacle avec l'idée d'un contraste permanent entre tragique et comique, il ne voulait pas d'une couleur unique. Tous les personnages, même si leur destin est plombé ont une vitalité, comme Mémé Kiki, ou une part d'humour et de légèreté, à l'image de Claudie : elle est certes fragile mais, comme tous les êtres qui sont un peu à part dans une famille, qui se vivent comme des vilains petits canards, elle apporte quelque chose de différent, une ouverture. Christophe Honoré d'ailleurs fait dire à son propre personnage, dans la pièce, qu'elle était « la fée de [son] enfance »...

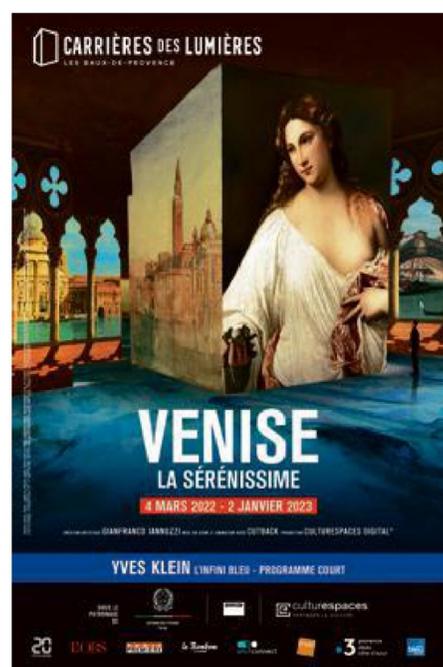
Comment avez-vous inventé votre jeu théâtral ? Vous avez réussi à garder beaucoup de naturel, sans que votre jeu soit trop cinématographique...

Christophe Honoré ne m'a pas demandé de changer mon jeu. Il compose ses distributions comme des orchestres, où chacun arrive avec son instrument. Quand je lui ai demandé s'il fallait jouer d'une manière particulière, il m'a répondu que non, que j'amenais un élément plus cinématographique dans l'histoire. La pièce elle-même est très cinématographique : c'est comme un long plan-séquence de plus de deux heures. La différence, évidemment, c'est qu'au théâtre on est là, en permanence, dans l'entière présence de son corps, en présence. Et cela, passé le premier moment de panique, j'ai trouvé que c'était assez génial.

Avez-vous envie de continuer sur cette voie théâtrale ?

Je ne sais pas du tout... Je ne rêve pas de grands personnages ou de grandes pièces classiques. Peut-être que je ne m'y autorise pas. Nous allons beaucoup tourner au cours de la saison 2023-2024 avec *Le Ciel de Nantes*, déjà, et je m'en réjouis. Après, on verra ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FABIENNE DARGE



Christophe Honoré ou le temps retrouvé

C'EST UN VIEUX CINÉMA aux fauteuils dont le rouge a un peu passé, sur lequel semble s'être déposée la fine pellicule des ans. Là, dans cette petite salle oubliée, commence *Le Ciel de Nantes*. Et c'est un moment comme Christophe Honoré sait en offrir, porté par une grâce, un art du romanesque, une légèreté magnifique. Rien ne pèse ni ne plombe sous ce *Ciel* pourtant chargé de tragédies familiales et sociales. Le cinéaste et metteur en scène y raconte l'histoire de sa famille maternelle avec le sens subtil d'un Proust d'aujourd'hui, pour qui le cinéma et le théâtre, en dialogue constant, joueraient le rôle occupé par la littérature chez l'auteur de *La Recherche*. Christophe Honoré convoque ses fantômes,

et les voilà qui s'incarnent, comme tout droit sortis de sa mémoire, de son théâtre intérieur. Il y a là, d'abord et avant tout, Mémé Kiki, la grand-mère. C'est avec elle que tout commence, pendant la guerre, à Nantes, sous les bombardements. L'histoire familiale n'a rien d'idyllique, elle est marquée par la mort le suicide, la dépression, la violence à l'égard des femmes et le rejet de l'homosexualité, l'abandon, la pauvreté.

Lesté de réel, le spectacle fuit pourtant tout réalisme. Tout ici est juste et aérien, fort bien joué. Le metteur en scène est aussi un enfant de Jacques Demy, ce qui implique que la fantaisie est au rendez-vous, et qu'il donne à ses personnages une

vitalité irrésistible, une lumière. L'alchimie particulière qui s'opère entre les acteurs est le cœur battant de cette recherche du temps perdu, où les cartes du réel et de la fiction sont rebattues sans cesse.

Autour de Chiara Mastroianni, Marlène Saldana est d'une force incroyable en Mémé Kiki, Youssouf Abi-Ayad d'une intensité intérieure bouleversante dans la peau de Christophe Honoré lui-même. Le cœur n'est pas chagrin, sous ce *Ciel de Nantes*. ■

F. DA.

Le Ciel de Nantes, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris, du 8 mars au 3 avril. De 6 € à 41 €.

VEAU



« Mon but est qu'à la sortie 100 % des élèves trouvent du travail dans leur domaine professionnel », déclare Claire Barbillon. Actuellement ils ne seraient « que » 85 %. Un tel effort passe notamment par une diversification des modes d'évaluation. « Pour l'instant, en premier cycle, on a beaucoup de contrôle terminal et pas assez de contrôle continu, déplore François. En deuxième cycle, c'est bon. La cause première est que nous n'avons pas d'enseignants fixes, capables d'avoir beaucoup de temps pour corriger plus de copies. Tous dispensent leurs cours en plus de leur emploi principal sur la base de vacations. C'est une qualité, mais elle ne va pas sans ce défaut. Pour arriver à 100 %, il faudrait également convaincre les élèves d'accepter des postes hors de la capitale. C'est le revers de la médaille: beaucoup voudraient rester accrochés au Louvre, ajoute Claire Barbillon. Pour cela, notre politique offensive de stages en région est déterminante. » ■

Néerlandaise Heleen Hart. Cette diplômée de l'École nationale d'architecture et de paysage de Lille a créé son agence en 2011, avec Hans Berteloot. Le duo s'est fait connaître en recevant en 2021 le grand prix national d'architecture pour le Pont des Arts à Març-en-Barœul (Nord) avec notamment ses trois salles de cinéma.

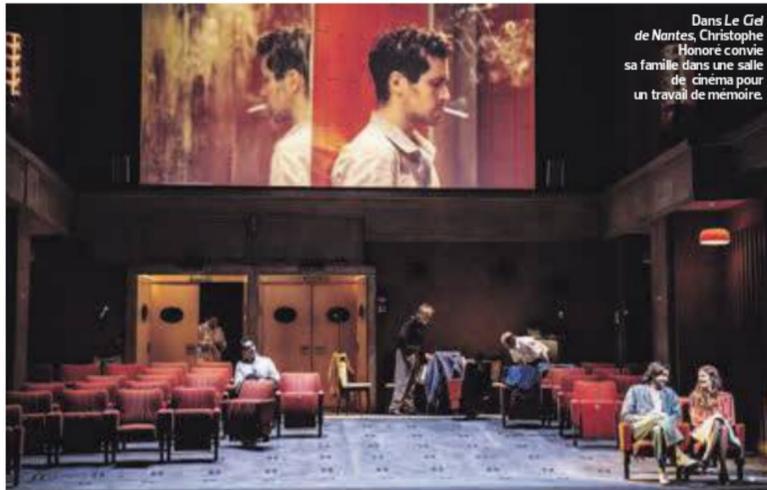
Redonner un nouveau souffle à l'École du Louvre, tout en respectant son esthétique et son histoire, tel a été le défi de ce chantier qui a coûté 1,7 million d'euros HT. Outre la bibliothèque (160 places) avec libre accès des ouvrages et au fond un service de réparation des livres, les travaux ont porté sur la création d'un centre de recherche et des espaces de documentation, d'informatic et de réunion. Sans oublier la cafétéria agrandie au maximum, mais qui reste forcément trop petite par rapport au nombre d'étudiants. Soit 1350 mètres carrés à repenser par un fil rouge tracé dans cette architecture XIXe déjà très présente. Dans chaque espace accompagné d'un mobilier (chaises, tables et même canapés !) spécialement conçu par l'agence de Lille, qui a privilégié les parois en verre cintrées d'acier épousant les formes de l'architecture plutôt que des murs pour cloisonner les espaces. Installée dans l'aile de Flore du pavillon du Louvre depuis 1972, bâtiment classé monument historique, l'école avait subi une première campagne de transformation en 1997 dirigée par Antoine Stinco. Heleen Art n'a rien touché de la grande galerie qui mène des entrées à gauche à la cafétéria puis à l'entrée des salles de cours et d'auditoriums. Elle leur a juste redonné un coup de jeune pour conserver une unité... ■

LE METTEUR EN SCÈNE POURSUIT SA QUÊTE AUTOBIOGRAPHIQUE SUR TROIS GÉNÉRATIONS. CET ÉTONNANT SPECTACLE AVEC CHIARA MASTROIANNI LORGNE DU CÔTÉ DU CINÉMA, ENTRE VIOLENCE, MÉLANCOLIE ET UN CERTAIN SENS DE L'HUMOUR.

ANTHONY PALOU apalou@lefigaro.fr

Quelques petites notes de piano. Ne serait-ce pas celles d'une chanson de Barbara ? Celles de Nantes ? Sur la scène, une salle genre ciné-club. Assis sur quelques fauteuils, face aux spectateurs, une demi-douzaine de personnages. En retrait, un jeune homme, debout derrière un micro, s'appête à nous raconter une histoire. La siéme, sur trois générations. Il est le narrateur de cette recherche du temps perdu version classe laborieuse bretonne. Il s'appelle Christophe, Christophe Honoré (son double en scène est joué par Youssouf Abi-Ayad). Alors qu'il commence son récit au son des bombardements sur Nantes, il est rapidement interrompu par un des personnages qui conteste la version des faits. Toute la narration sera interrompue de la même façon par les membres de la famille de Christophe. Des spectres. Des cadavres qui furent des vivants bien encombrants, mais somme toute ô combien touchants, touchés dans leur quotidien déclassé. Les morts ne supportent guère qu'on découpe leur vie en rondelles.

Le Ciel de Nantes est le roman familial de Christophe, aussi l'histoire d'un film qui jamais ne sera réalisé. Toutes proportions gardées, il est son « Voyage de G. Mastorna », cette œuvre avortée de Fellini qui toujours hantera l'imaginaire du maestro. Dans la famille de Christophe, il y a une brochette d'individus pas piqués des hannetons, « empoisonnés par la détresse ». Sa grand-mère - « Mémé » - interprétée par l'étonnante Marlène Saldana - a eu dix enfants, dont deux d'un premier mariage. Ce sont tous des amochés de la vie. Ainsi Roger - un joueur ivrogne, roublard, homophobe, un traumatisé de la guerre d'Algérie -, joué par le mémorable Stéphane Roger - s'est-il tiré un jour gris une chevrotine dans le caisson. Il y a aussi Jacques (Jean-Charles Clichet, qu'on dirait sorti d'un roman de Houellebecq), Marie-Dominique, la mère de Christophe. C'est Julien Honoré qui s'est glissé dans la peau de cette dernière avec la douceur requise. Marie-Do-



Dans *Le Ciel de Nantes*, Christophe Honoré convie sa famille dans une salle de cinéma pour un travail de mémoire.

CHRISTOPHE HONORÉ CHERCHE LE BLEU DANS «LE CIEL DE NANTES»

est la moins amochée de l'équipe. Et puis chez « ces gens-là », oui, il y a surtout Claude. Sans doute, la figure la plus attachante de la pièce. Dans ce rôle, Chiara Mastroianni est bouleversante. C'est elle qui a payé l'addition la plus chère. TTC. Enceinte à 18 ans, tentatives avortées d'avortements, interrompement en HP, deux tentatives de suicides. La deuxième défenestration sera la bonne. L'actrice porte sur son visage (que l'on voit parfois en gros plan sur un écran qui tombe comme un suaire au fond de la scène) tous les stigmates d'une vie cabossée.

Savoir rêver

La tristesse embrase ses traits fatigués et, lorsqu'elle entonne, à la toute fin de la pièce, *Vanishing Act*, de Lou Reed, le poil des spectateurs se dresse comme pour s'opposer au rasoir du temps. Des larmes aveuglent la salle. Un autre visage inquiétant traverse la cervelle, le grenier de Christophe Honoré : celle de Domenico Puig (Harrison Arévalo, qui sent bon le sang et le sable chaud des arènes). Il est le second mari, espagnol, violent, de Mémé Kiki, banni de la maison depuis des années. La mémoire est la patrie de Christophe Honoré. Que reste-t-il du passé quand celui-ci n'est qu'un tas de débris, un champ de vies détruites. Il faut savoir rêver pour sau-

ver sa peau, savoir décrire les siens sans avoir le sentiment de les froisser. De sa famille, repère d'éclipsés qui roulent sur la jante, mais ne sonnent jamais creux, l'auteur-metteur en scène ne baisse pas les yeux de honte. Et pourtant, quel ra-gout ! Entre volutes de Gitanes et vapeurs de whisky-Schweppes qui font partis du décor, Honoré peint son tableau, poète sa jeunesse foutraque. Dans son album de photos, le ciel de Nantes n'est pas bien bleu. Il est gris mais joyeux. Gris, lorsque le narrateur fait son coming out et que sa chère mémé lui tourne soudain le dos. Joyeux, lorsqu'il se souvient qu'il dansait sur *Spacer*, de Sheila. Nous étions à l'aube des années 1980, l'époque disco où la chanteuse devint une sorte d'icône gay.

Christophe Honoré est tout entier dans son œuvre, et son spectacle exprime les désirs les plus simples du monde : vivre, aimer, être heureux, ces choses généralement contrariées. Avec *Le Ciel de Nantes*, son travail de mémoire touche au port. Il en a traversé, des tempêtes. Il peut être fier de lui, de sa famille de zombies et de sa bande d'acteurs, son deuxième foyer, qu'il a su créé au cinéma et sur les planches. ■ **Le Ciel de Nantes** à l'Odeon-Théâtre de l'Europe (Paris 6^e). Jusqu'au 3 avril. Loc. : www.theatre-odeon.eu

« QUI EST MONSIEUR SCHMITT ? » : JE EST UN DRÔLE D'AUTRE

SERVIE AVEC BONHEUR PAR STÉPHANE DE GROODT ET VALÉRIE BONNETON, LA PIÈCE ABSURDE DE SÉBASTIEN THIÉRY FAIT MOUCHE AU THÉÂTRE EDOUARD-VII.

NATHALIE SIMON nsimon@lefigaro.fr

Tout est bien trop normal. On entend juste le bruit des couverts sur les assiettes dans une salle à manger bourgeoise. Un couple dine sans parler quand tout à coup le téléphone sonne. Bizarre,

il ne l'a pas installé bien qu'il habite cet appartement depuis six ans. L'homme réalise soudain que le tableau de sa mère a été remplacé par celui d'un berger allemand. Et sa femme que la bibliothèque n'est pas la leur. Que se passe-t-il ? « C'est un cauchemar, une histoire de fou ! », s'insurge le premier, un certain Jean-Claude Béliet. Lorsqu'il décroche

le téléphone, on l'appelle Monsieur Schmitt. Son interlocuteur insiste. Mais qui est donc ce Monsieur Schmitt ? Les Béliet sont-ils encore chez eux ?

Sébastien Thiéry avait été salué par la critique avec *Cochon d'Inde* (récompensé par deux Molières dont celui du spectacle comique en 2008), puis *L'Origine du monde* et *Momo* avec François Berléand. Cette fois, il déroule sa pelote absurde autour d'un homme ordinaire qui perd progressivement la tête. Téléguidés par on ne sait quelle puissance supérieure, un policier et un psychiatre se succèdent à son chevet. Tandis que Nicole, sa femme, décide de suivre le courant - « on n'est pas des saumons, laissons-nous porter... », jusqu'à, fait incroyable, accepter de devenir une autre. Le mystère s'épaissit. Il y a du Beckett dans l'air. Les Béliet sont-ils enfermés chez eux ? Le monde qu'ils découvrent est de plus en plus délirant, inquiétant.

Richard Berry et Raphaëline Goupilleau avaient créé la pièce au Théâtre de la Madeleine, en 2009. Sébastien Thiéry avait alors obtenu le Molière de l'auteur francophone vivant. Reprise par Stéphane De Groodt et Valérie Bonneton dirigés par Jean-Louis Benoit, elle affiche de nouveau complot. Le comédien en pyjama est par-

fait en personnage désorienté et paniqué pris dans l'étau d'une situation kafkaïenne. Au bord de la schizophrénie, Jean-Claude Béliet suscite même la compassion. La seconde incarnation avec finesse une femme moins lisse qu'elle ne le paraît. Nicole Béliet sème le trouble parce qu'elle soutient d'abord son mari avant de l'abandonner à ses doutes.

Un humour pince-sans-rire

Le duo est bien secondé. Chick Ortega est de retour dans l'uniforme du policier, Steven Dagrou succède à Jean-Luc Joseph dans le rôle de Karl, un fils tombé du ciel, et Alain Doutey remplace l'auteur lui-même en médecin pointilleux. Pas de psychologie ici. Les protagonistes sont comme des créatures qui se débattent dans un monde irréel. On pourrait être insensible à leur sort, pourtant l'humour pince-sans-rire de Sébastien Thiéry fait mouche. Dérouté, perdu, puis embobiné et conditionné, le public s'interroge, finit par ne plus chercher d'explications cartésiennes à tous crins et rit jaune, mais de bon cœur. ■

Qui est Monsieur Schmitt ? au Théâtre Edouard-VII (Paris 9^e). Jusqu'au 16 avril. Loc. : 01 47 42 59 92 et theatreedouard7.com



Stéphane De Groodt et Valérie Bonneton interprètent un couple pris dans l'étau d'une situation kafkaïenne. BERNARD RICHÉ

opinions

LE POINT DE VUE

de Charles-Edouard Bouée

Le métavers : notre avenir inéluctable

Le concept de métavers, ces univers numériques dans lesquels nous pouvons, via des avatars, mener toutes sortes d'activités quotidiennes (jeu, travail, consommation, vie sociale...), a fait en 2021 son entrée dans le langage commun des entreprises. Certains considèrent qu'il ne s'agit que d'un nouveau terme marketing emprunté à la science-fiction, sans contenu précis.

Au contraire, le développement du métavers est une dynamique puissante, adossée à deux technologies également en pleine expansion : l'intelligence artificielle, qui permet de créer tous les objets et services qui peuplent les métavers, et la blockchain, qui permet de les authentifier sous la forme de « non fungible tokens » (NFT). Mais les métavers sont surtout portés par les désirs profonds qui caractérisent l'être humain. Cinq caractéristiques inhérentes à l'homme rendent leur développement inéluctable.

La première est la peur. Dans un monde de plus en plus angoissant, le désir d'échappatoire n'a jamais été aussi grand. On sait que les usages de drogues sont en croissance, tout comme la recherche d'échappatoires virtuelles : trois milliards de personnes dans le monde jouent quotidiennement aux jeux vidéo. Ce n'est pas un hasard si dans « Ready Player One », le roman d'Ernest Cline adapté au cinéma par Spielberg, et qui a popularisé le concept de métavers, ce dernier est appelé « Ioasis ».

La deuxième raison, corollaire de la première, est l'espoir. Non seulement les métavers constituent des refuges, mais ils offrent toujours une seconde chance. Second Life paraît déjà loin,

mais on peut considérer que c'est l'ancêtre du métavers. D'ailleurs, pour la première fois, des marques de vêtements avaient développé des versions virtuelles de leurs produits dans le jeu. L'idée d'avoir une « seconde vie » (ou seconde chance) est au cœur de ce qui portera le succès du métavers.

C'est une toute nouvelle économie qui est en train d'émerger, qui, à défaut d'être physique, est bien réelle.

La troisième raison est l'appât du gain. Aucun consensus n'existe aujourd'hui sur la taille du marché potentiel qui représentent les métavers. Des estimations très différentes circulent, qui ont néanmoins pour point commun d'être très importantes. Sur Decentraland, un métavers créé en 2015 qui propose la vente de terrains, une parcelle s'est ainsi vendue 2,43 millions de dollars en novembre dernier. Des œuvres d'art atteignent aussi des montants extravagants.

Mais les métavers suscitent surtout un énorme potentiel de croissance dans le secteur de la réalité augmentée : tout produit ou service peut avoir son équivalent numérique : ce sont de nouveaux processus de développement et de fabrication (plus rapides), de nouveaux modèles économiques (avec des marges plus élevées), qui se profilent.

Quatrième raison, la « gamification » croissante du business. Les hommes

d'affaires chinois ont coutume de dire que « le business n'est qu'un jeu, mais qu'il faut le gagner ». L'investissement dans les technologies numériques est actuellement au plus haut, en raison d'une grande quantité de liquidités en circulation. Les métavers sont un terrain de jeu idéal pour les entrepreneurs. Enfin, la compétitivité croissante de l'économie et le phénomène bien connu du « winner takes all » font que ceux qui auront compris plus vite que les autres l'opportunité que représente le métavers imposeront leur modèle.

Nous ne sommes qu'au début de l'histoire, et les métavers sont encore très disparates. Certains se développeront, d'autres disparaîtront. Mais à mesure qu'ils se développent, ces univers virtuels deviennent des lieux d'échanges marchands, où l'on peut faire à peu près tout ce qu'on fait dans la « vraie vie ». On est donc face à un paradoxe : ces mondes alternatifs sont en train d'inspirer le monde réel, au point que nous risquons de tous finir, non pas dans un monde virtuel gamifié, mais dans le monde réel en version numérique.

C'est bien cela que permettent l'IA et la blockchain : la réplication digitale de toutes les logiques – économiques, financières, technologiques – du monde réel. On aurait donc tort de minimiser ce qui se joue avec les métavers. C'est toute une nouvelle économie qui est en train d'émerger, qui à défaut d'être physique est bien réelle. Les opportunités qu'elle ouvre le sont aussi.

Charles-Edouard Bouée
est cofondateur d'Artificial Intelligence Quartermaster.

LE POINT DE VUE

de Florian Grill et Jean-Pierre de Kerroul

Annonces, pensez « local » !

Paris perd 10.000 habitants chaque année depuis quasiment dix ans. La crise sanitaire n'a fait qu'accélérer une tendance de fond : le local a le vent en poupe ! Parallèlement, entre 2020 et 2021, la vente de produits locaux a augmenté presque trois fois plus que la moyenne de l'ensemble des articles de grande consommation (6 % vs 2,3 %).

Tenant compte de ces évolutions majeures, les médias locaux se sont adaptés et ont innové afin d'offrir un contenu toujours plus personnalisé et proche de leurs lecteurs. Constatant l'intérêt croissant pour l'actualité hyperlocale (d'un quartier, d'une petite commune), les médias leur proposent des éditions concentrées sur l'information d'un territoire correspondant à leur bassin de vie.

Alors qu'hier, la société s'organisait autour d'une église, elle est aujourd'hui structurée autour d'un média local, d'un supermarché ou d'un club de sport qui tous jouent un rôle fédérateur auprès des habitants d'un même territoire. Nous le voyons avec les jeunes urbains qui quittent la ville pour s'établir en régions et qui adoptent le journal local afin d'accélérer leur intégration dans leur nouvelle communauté.

Signe de ce rôle clé, les médias locaux ont augmenté sensiblement leur diffusion en 2020, au cœur de la crise sanitaire. En quête d'information de qualité, alors que les fake news inondaient les réseaux sociaux et que les télévisions se

livraient à une course aux informations toujours plus anxiogènes, les lecteurs se sont tournés vers leurs médias locaux. Et en 2021, la diffusion de ces médias locaux est restée stable, dans un contexte difficile pourtant pour la presse papier.

Plusieurs études ont montré la corrélation étroite entre la vitalité de la presse locale et celle du débat public.

C'est une bonne nouvelle pour notre démocratie. Plusieurs études ont montré la corrélation étroite entre la vitalité de la presse locale et celle du débat public. Ainsi, aux États-Unis, où 1.800 titres de presse ont fermé depuis 2004, une étude a montré que la participation aux élections avait chuté dans les territoires qui avaient été davantage touchés par ce déclin et où il ne restait qu'un seul journal local, ou même aucun (un phénomène qui concerne 200 comtés sur 3.000 !).

De façon paradoxale, les annonceurs ne semblent pas encore avoir tenu compte de ces tendances de fond. Les investissements publicitaires en médias nationaux s'élèvent à 16 milliards d'euros en France, dont plus de 30 % investis auprès des GMA (Google, Meta, Amazon). Les médias locaux n'en

attirent de leurs côtés que 2,7 milliards d'euros. C'est une erreur profonde. Avec l'essor du local, ces médias sont les mieux placés pour toucher les clients des annonceurs.

Au sein de la grande distribution, les réseaux d'adhérents indépendants ou franchisés l'ont bien compris, et sont souvent les premiers annonceurs des médias locaux. Les discounters, proches des besoins des clients, leur emboîtent le pas. Quelle publicité plus efficace que celle s'adressant directement aux consommateurs habitant à côté de l'hypermarché dont l'annonceur veut développer la croissance ? Sans compter qu'en faisant ce choix, les revenus publicitaires sont investis sur le territoire, au bénéfice de la consommation locale. Un cercle doublement vertueux !

Alors, en tant que fervents défenseurs de la presse locale, tant pour son rôle social et politique majeur que pour sa pertinence incontestable dans les stratégies de communication des entreprises, nous appelons les annonceurs à faire le choix du local pour leurs investissements publicitaires. Un choix citoyen particulièrement important en cette année électorale, au bénéfice de la qualité de l'information et du débat public.

Florian Grill est président de CoSpirit Groupe et de l'association Les Relocalisateurs.

Jean-Pierre de Kerroul est éditeur de presse hebdomadaire régionale, président d'Espace PHR.

art&culture

La belle famille en vrac de Christophe Honoré

Philippe Chevilley
@pchevilley

THÉÂTRE
Le Ciel de Nantes
de Christophe Honoré
Paris, Théâtre de l'Odéon.
www.theatre-odeon.eu
Jusqu'au 3 avril. 2 h 15.

Quel plus beau décor de théâtre qu'une salle de cinéma ? Une salle décatie, noyée de lumières et

d'ombres, dans laquelle Christophe Honoré convoque les fantômes de sa famille impossible. Pas tous... seulement ceux qu'il a le plus aimés et détestés : la grand-mère, Odette, mi-Gorgone, mi-Médée, cinq de ses dix enfants et son second mari, Puig, l'Espagnol séducteur et violent. Le metteur en scène les a « invités » pour parler du film qu'il voulait leur dédier mais qu'il n'a pas pu tourner. Peur de les trahir, de se trahir, de figer sur la pellicule un faux passé. Tout ce qu'il peut leur offrir, ce sont des bribes de scénario et quelques bouts d'essai. De quoi provoquer leur ire et réveiller leurs passions.

Drames en chaîne

« Le Ciel de Nantes », qui fait actuellement les beaux soirs de l'Odéon, est chargé d'orages. Christophe Honoré signe un spectacle hybride et débridé, dont l'artiste touche à tout à la fois : dialogue permanent entre théâtre et cinéma, texte alternant profond et légèreté, le tout ponctué de chansons pop (Sheila, Joe Dassin, Julio Iglesias) et de pas de danse. Une équipe de haut vol habite ce ciel tourmenté. Le frère de Christophe, Julien Honoré, incarne avec une grâce malicieuse Marie-Do, leur propre mère –

seul « ancêtre » encore vivant représenté. Marlène Saldana revêt avec panache les habits d'Odette. Chiara Mastroianni bouleverse dans le rôle de Claudie, la fille brisée. Harrison

Arévalo (Puig, le mari honni), Jean-Charles Clichet et Stéphane Roger (les deux fils ennemis) forment un trio masculin explosif.

Des suicides, des morts précoces accidentelles ou causées par la maladie, des divorces et des fâcheries : on ne compte plus les drames dans la famille nantaise. Sur scène, le bal des fantômes tourne au bal des maudits : on pleure, on se déchire, on s'étreint, on rit. Christophe Honoré, interprété par le délicat Youssouf Abi-Ayad, laisse s'installer sur scène un chaos libérateur, mélange de souvenirs avérés et rêvés. Les êtres, brisés par la guerre, la violence, l'amour déçu, la précarité sociale, se révelent dans toute leur laideur et leur beauté.

Quelques scories, longueurs et quelques blagues de trop n'altèrent pas la magie du spectacle. Après avoir célébré « Les Idoles », ces artistes morts du sida qui ont formé son esprit et guidé sa vocation, Christophe Honoré rend hommage aux anges déchus qui l'ont jeté dans le monde et ont marqué son destin. Famille je vous hais, famille je vous aime... Le film impossible est devenu spectacle de tous les possibles, un message d'amour en vrac dont le seul fil est l'émotion. ■



Christophe (Youssouf Abi-Ayad) entame un pas de deux avec le fantôme de Puig, le grand-père honni (Harrison Arévalo). Photo Jean-Louis Fernandez

Grands paris musicaux à Monaco

Huit siècles de musique en moins de quatre semaines. C'est le pari de la nouvelle édition du Printemps des arts de Monte-Carlo. De la messe de Guillaume de Machaut, composée au

milieu du XIV^e siècle à des créations de Yan Maresz, Bastien David, et un ballet d'Aram Hovhannissyan et Michel Petrossian, le mélomane aura de quoi satisfaire sa curiosité. Bruno Mantovani, le nouveau directeur artistique, par ailleurs compositeur et chef d'orchestre, conçoit le festival comme une réflexion sur l'histoire de la musique : « Le rapport au passé est pour moi essentiel, il est le point de départ à toute innovation », explique ce musicien post-boulézien, dont plusieurs œuvres se réfèrent à hier (un style, un genre, une forme) pour mieux regarder demain. « Tisser des liens entre les grands concepts hérités de la tradition et l'actualité esthétique est pour moi une définition de la modernité », ajoute-t-il.

Grand écart

Aussi ces liens unissent-ils des rendez-vous qui n'hésitent pas à faire le grand écart : Machaut côtoyant Eötvös (né en 1944) et Bartók. Haydn face à Debussy, Boulez en écho au XVIII^e siècle de Rebel et Leclair... Récitals de piano, d'orgue, musique de chambre (voix et piano, duo de violons, trio, quatuor à cordes), concerts symphoniques

investiront différents lieux de la principauté (église, opéra, musée, club) et afficheront des artistes de premier ordre : le merveilleux pianiste Jean-Efflam

Bavouzet (trois rendez-vous), le Quatuor Voce, Renaud Capuçon, les orchestres de Monte-Carlo, de Strasbourg, de Radio France, l'Ensemble orchestral contemporain... Et un coup de projecteur sur l'Arménie, sa culture, sa musique et le cinéma de Sergueï Paradjanov. Pas plus que la remarquable pianiste Anna Vinnitskaia, les artistes russes Stravinsky, Prokofiev et Chostakovitch ne sont pas déprogrammés.

Une curiosité nourrie de conférences (sur la musique médiévale, le quatuor à cordes), de rencontres avec les compositeurs et avec les artistes. « Nous avons tous envie de partager ce que l'on fait », confie Bruno Mantovani. « Envie aussi que le public se sente chez lui dans une œuvre. » Son festival se veut « construit comme une œuvre, avec à la fin des réponses posées au début », dont les pièces de jeunesse de Dutilleul et Chostakovitch résonnent dans les pages ultimes. Par la pertinence et l'originalité de sa conception, par la qualité des artistes invités, son niveau d'exigence et la confiance accordée au public, ce rendez-vous devrait s'imposer comme un modèle.

— Philippe Venturini

Famille nombreuse, famille heureuse...

THÉÂTRE Avec *le Ciel de Nantes*, Christophe Honoré invite ses proches à assister à la projection d'un film qui n'existe qu'en rêve. Une tribu de prolétaires cabossés, déchirés et pourtant inséparables.

Tout ramène à Nantes. La chanson de Barbara, *Il pleut sur Nantes*, dont on entend quelques mesures jouées sur un vieux piano. *Les Demoiselles de Rochefort* qui ont bercé l'adolescence de Christophe Honoré. Les chorégraphies de Sheila B. Dévotion chez les Carpentier le samedi soir dans le salon de mémé... En 1943, il pleut des bombes sur Nantes et Odette n'est pas encore grand-mère. Elle est une jeune veuve avec deux enfants en bas âge qui va épouser en secondes noces un bel hidalgo croisé quelques semaines après avoir enterré son premier mari. Odette

Thimaux devient Odette Puig. Quand il ne lui met pas des torgnoles, Domenico Puig lui fait des gosses. Huit en sept ans. Le temps passe. Odette divorce. Le bel hidalgo est banni de Nantes. Odette s'installe dans son petit appartement HLM. Elle est enfin un peu heureuse. Les enfants se marient et ont à leur tour des enfants. Christophe Honoré est l'un de ces petits-enfants. Ça, c'est la version officielle. Simple et basique.

GRÂCE, JOIE ET LARMES : ON S'ÉTRIPE, ON DANSE, ON RIT ET ON PLEURE ENSEMBLE

On ne choisit pas sa famille, dit le proverbe. C'est pourtant ce que va faire Honoré. Dans l'album familial, il va piocher non pas au hasard mais bien en raison d'affections sélectives, et inviter au cinéma ses oncles Jacques (Jean-Charles Clichet) et Roger (Stéphane Roger), sa tante



Le plateau a été transformé en une salle de cinéma comme il n'en existe plus. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Claudie (Chiara Mastroianni), sa mère Marie-Do (Julien Honoré), sa grand-mère Odette (Marlène Saldana), son grand-père Domenico (Harrison Arevalo) et son double (Youssef Abi-Ayad). Sur le plateau, à l'exception de Marie-Do, tous sont morts. Mais ils sont pourtant vivants, bien vivants, ces oncles et tantes et grands-parents. Au point de contester le récit de l'auteur, de rejouer leur propre scène, de s'engueuler, de danser, de rire et de pleurer ensemble.

DES FANTÔMES EXHUMENT DE L'OUBLI UNE FRANCE POPULAIRE SORTIE DES RADARS

Comment raconter ces vies, ces amours, ces emmerdes ? Comment s'échapper des versions officielles de la légende familiale ? Recoller les morceaux d'une histoire fragmentée où les souvenirs des uns diffèrent de ceux des autres ? Que faire d'un récit qui ne trouve que trop rarement sa place dans la littérature, au théâtre ou au cinéma ? C'est pas très photogénique, les prosols, les appartements HLM. Pas très glorieux d'avoir fait la guerre d'Algérie. Pas très excitantes, ces vies ordinaires et cabossées où l'on fume des Gitanes mais à en avoir le cancer et l'on picole du mauvais whisky à s'en tordre les boyaux. Pas très joyeux,

**Les acteurs
sont magnifiques,
complices,
loufoques jusque
dans la douleur.**

porter la jarrettière de la mariée en dansant *la Chenille* n'auraient-ils pas le droit de cité dans nos imaginaires ? La famille d'Honoré est comme ça. Un peu en vrac, avec ses secrets, ses disputes et ses réconciliations, ses morts et ses naissances, ses mariages et ses divorces... En invitant le grand-père honni dans ce roman familial, Honoré invite le salaud qui battait sa femme, dansait du flamenco en chantant du Julio Iglesias. S'il crève l'abcès, il révèle surtout la complexité des liens intrafamiliaux.

Sur le plateau de théâtre transformé en salle de cinéma comme il n'en existe plus, cette mise en abîme scénaristique permet à Christophe Honoré de relier les fils d'une histoire décousue où s'enchaînent situations cocasses et bouleversantes. Pour incarner cette famille légèrement borderline, une bande d'acteurs magnifiques, complices, loufoques jusque dans la douleur. Dans cette salle de cinéma avec ses rangées de fauteuils orange, un écran, une salle de projection, des portes battantes à hublot, une vitrine où l'on scotchait les photos et affiches des films, Honoré s'amuse à brouiller les pistes, les repères d'une narration trop linéaire. Nous sommes au théâtre ET au cinéma. Le récit n'est pas chronologique mais rebondit d'une décennie l'autre, d'une époque l'autre en un claquement de doigts. La projection du *Ciel de Nantes*, un film qui n'existe pas, un film impossible à réaliser, est un prétexte pour redonner vie aux fantômes de son enfance, à ces êtres qu'il a aimés, tous, sans distinction, sans hiérarchie, avec leurs qualités et leurs défauts. Non seulement Honoré les ressuscite, mais il les fait chanter et danser, insuffle de la légèreté, de la grâce, de la joie et des larmes. Le théâtre devient le lieu de tous les possibles. Ces fantômes familiaux exhument de l'oubli une France populaire sortie des radars, celle qui a connu la fin des Trente Glorieuses et le début d'une crise économique, sociale et politique qui n'en finit plus... Le regard d'Honoré n'est jamais surplombant, ni culpabilisant. Cette famille, c'est la sienne et il l'aime comme elle a vécu, comme elle s'est débattue, face à la vie, face à la mort. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Le Ciel de Nantes, jusqu'au 3 avril à l'Odéon, 75006 Paris. Réservations : 01 44 85 40 40.



Dans un décor ténébreux et solaire, Albe (Lyn Thibault) et Sigismund d'Ehrenburg (Laurent Desponde) sont deux êtres dévorés par une même passion. YANNICK PROT

Des mots et des silences pour dire les vertiges de l'amour

THÉÂTRE Créé en 2020, *Seul ce qui brûle*, d'après le roman de Christiane Singer, retrouve enfin le public. La mise en scène de Julie Delille sublime un récit troublant.

Tours (Indre-et-Loire),
envoyée spéciale.

Il flotte dans l'air un léger parfum d'amour courtois, une mélancolie proche des symbolistes où les mots peuvent se détourner de leur sens et les silences tresser des abîmes vertigineux, celui d'un amour dévoré, consumé par la passion. Ombre et lumière, parole contre silence, amour et cruauté... Tels sont les ingrédients qui composent cette histoire intemporelle où l'amour emprunte des chemins parsemés de ronces.

Comment l'amour fou qui unit deux êtres, le seigneur Sigismund d'Ehrenburg et sa jeune épouse Albe, se consume-t-il à l'aune de la jalousie féroce de l'amant ? Comment approcher au plus près le mystère de l'amour, ses étincelles qui peuvent se révéler destructrices ? En enfermant dans le donjon du château sa jeune épouse, qu'il soupçonne d'adultère avec son jeune page, en la soumettant à la pire des vexations et des humiliations, Ehrenburg creuse peu à peu sa propre tombe, se mure dans sa folie dévorante et dévastatrice. La jeune Albe ne peut lui opposer qu'une résistance mutique, aussi ténue que têtue, puisant au plus

profond de son être chaque élément qui l'empêche de sombrer dans la folie, et rester ainsi vivante. La lumière jaillit alors de l'ombre, tandis que la nuit noire enveloppe de son linceul l'amant.

L'ENFANCE S'EFFACE

Récompensée en 2018 lors du Festival Impatience (prix SACD) pour *Je suis la bête* (que se jouera du 23 au 27 mars à la MC93 de Bobigny, en Seine-Saint-Denis), Julie Delille ne manque ni de talent ni d'audace. Sa mise en scène, d'après le roman de Christiane Singer, lui-même inspiré d'un très court récit de Marguerite de Navarre, conjugue trois approches féminines, trois temporalités qui finissent par se fondre et se confondre l'une dans l'autre. Dans un face-à-face virtuel et pourtant si intime entre ces deux êtres dévorés par une même passion, l'un après l'autre, d'abord l'homme puis la femme, prendra la parole. Et leurs mots, affûtés par les silences, se répondent, se juxtaposent, sondant sans répit leur désespoir et leur amour en miettes. Les lumières d'Elsa Revol sculptent

les corps, dévoilant à peine un visage, un geste, un déplacement, dessinent un décor à la fois ténébreux et lumineux. Quelques cubes, une tenture qui, parfois, s'éclaire telle une tapisserie ancienne, suffisent à créer des espaces à la fois mental et physique, une aire de jeu féconde. Enfin, Laurent Desponde et Lyn Thibault forment un duo d'exception. Lui, voix cavernueuse, ogre blessé enveloppé dans une immense pelisse, gronde son impuissance, avoue sa haine et sa jalousie au sein

**Les lumières
sculptent les
corps, dévoilant
un visage, un geste,
un déplacement.**

du roman de Bernage, le confident qui saura trouver les mots pour la rédemption finale. Elle, elle danse et virevolte, jusqu'à ce que son corps se métamorphose. Son port devient alors altier et ses gestes hiératiques. L'enfance s'efface. Leur jeu est sobre, pudique, en parfait accord avec la mise en scène aussi élégante qu'épurée de Julie Delille. ■

M.-J.S.

Seul ce qui brûle, jusqu'au 25 mars, au Théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis. Réservations : 01 48 13 70 00. Le 29 mars, au Théâtre de Chartres.

Les doux fantômes de Christophe Honoré

Dans *Le Ciel de Nantes*, Christophe Honoré convoque les fantômes d'une histoire familiale chaotique.

Une pièce éblouissante qui réaffirme la puissance sans égale du théâtre.

Le Ciel de Nantes
Au théâtre de l'Odéon, à Paris

Odette, Domenico, Roger, Claudie, Jacques... Ils sont tous là, dans une salle de cinéma d'un autre temps, impatients de découvrir comment leur petit-fils et neveu les a racontés. Marie-Do, sa mère, est venue aussi. Christophe commente les images que le public, s'il était placé aux côtés des personnages, aurait peut-être pu voir : Odette esquisse un signe de croix sous les bombardements qui ébranlèrent Nantes en 1943, le petit Roger contemple les coccinelles dans le cimetière où repose son père. « D'où tu sors que je regardais les coccinelles ? », s'insurge Roger. Et les autres d'ajouter à leur tour leur grain de sel, y allant de leurs récriminations et de leur version de l'histoire. La séance tourne court. Le film, de toute façon, n'existe pas, finit par lâcher le double scénique de Christophe Honoré dans une délicate mise en abyme de la propre quête du cinéaste. Il aurait voulu faire renaître à l'écran les Puig, l'inénarrable famille de sa mère, mais n'y est pas parvenu. Les fantômes ne se laissent pas aisément capturer sur la pellicule : il leur faut du souffle, du mouvement, des corps à traverser... C'est pourquoi ils se plaisent tant au théâtre, ce royaume de l'instant où plus rien ne les sépare des vivants. Sur scène, Christophe Honoré orchestre une décapante réunion de famille autour d'Odette, dite



Une grâce qui guide la mise en scène dans un décor à la beauté nostalgique. JL Fernandez

« Kiki » ou « Mémé », qui mit au monde pas moins de dix enfants dont Roger, Claudie, Jacques et Marie-Do. Tous, à l'exception de Marie-Do, sont morts depuis longtemps et semblent heureux de se retrouver, se complimentent sur leur « bonne mine » de dépassés et démêlent l'écheveau de leur passé commun. Domenico Puig, le père espagnol, traîne dans les parages mais personne ne veut le voir : trop de blessures, trop de souffrances semées derrière lui.

Miné par la violence, la maladie et la dépression, le destin des Puig présentait tous les ingrédients d'une tragédie grecque. Pourtant, Christophe Honoré lui dessine une autre dimension bercée de tendresse et d'humanité, où la

Les fantômes ne se laissent pas aisément capturer sur la pellicule : il leur faut du souffle, du mouvement, des corps à traverser...

pièce trouve toute sa profondeur. Il extirpe ses personnages du seul poids du malheur et les convoque tels qu'ils habitent sa mémoire. Des êtres de chair et de sentiments qu'il ne réduit pas aux tristes aléas de leur existence, réservant à sans doute la plus belle déclaration d'amour à ces « fous de Nantes » auxquels, confie-t-il, il s'est toujours senti appartenir.

Une prodigieuse distribution incarnée, avec un engagement total, cette famille extravagante. Yousouf Abi-Ayad, magnifique double du metteur en scène, déploie la palette d'une sensibilité à vif, tandis que Chiara Mastroianni, pour ses premiers pas au théâtre, bouleverse dans le rôle de la fragile tante Claudie. Marlène Saldana est une Kiki extraordinaire qui, malgré les deuils et les coups durs, danse sur Sheila et s'enflamme pour les Canaris devant les matchs de football avec Jacques (Jean-Charles Clichet, parfait en fils protecteur). Stéphane Roger secoue dans la peau de cet oncle aux plaies béantes – les chagrins de l'enfance,

la guerre d'Algérie, la descente aux enfers de son fils. Au flamboyant Harrison Arévalo revient la figure de Puig, le banni, tandis que, avec une grande justesse, Christophe Honoré fait jouer à son petit frère Julien le rôle de leur mère Marie-Do, seule survivante de cette fratrie hors norme.

Le public rit de leurs invectives, de leur gouaille d'une époque révolue – on se régale des improbables expressions de Jacques ! –, et soudain, bascule sans même s'en apercevoir du côté des larmes. Dans une maîtrise parfaite du temps et de l'espace, l'écriture fleuve distille un humour irrésistible qui le dispute sans cesse aux émotions les plus subtiles. Une grâce qui guide aussi la mise en scène. Dans ce décor à la beauté nostalgique, signé Mathieu Lorry-Dupuy, Christophe Honoré recrée en arrière-plan « le HLM de Mémé », son cendrier en forme de grenouille, ses « mazagrans » pour le café. Le paysage sonore de sa jeunesse résonne également : un téléphone à la sonnerie de mauvais augure, les chansons, bulles d'échos à la marche secrète des cœurs. Emportant les nôtres au passage, Honoré ouvre en grand le sien dans cet intense *Ciel de Nantes*. Au-delà de la peine, l'esquisse d'une possible réconciliation entre passé et présent.

Marie-Valentine Chaudon

Jusqu'au 3 avril. Le texte de la pièce est disponible aux éditions des Solitaires intempestifs.

repères

Christophe Honoré
au théâtre

Cinéaste à succès
(*Les Chansons d'amour*, *Chambre 212*, etc.), **Christophe Honoré a écrit plusieurs pièces de théâtre, dont *Les Débutantes* en 1998 et *Beautiful Guys* en 2004.**

En 2009, il signe pour le Festival d'Avignon la mise en scène d'*Angelo, tyran de Padoue*, de Victor Hugo.

En 2018, il écrit et met en scène *Les Idoles*, dans une veine au-



Photo Sameer Al-Doumy/AFP

tobiographique qu'il poursuit avec *Le Ciel de Nantes*.

En 2020, il monte à la Comédie-Française *Le Côté de Guermantes*, inspiré de l'œuvre de Marcel Proust.

essentiel

Médias — L'audiovisuel s'engage pour la parité

Quarante-sept acteurs de l'audiovisuel : diffuseurs (France Télévisions, TF1, M6...), plateformes (Netflix, Amazon...), producteurs, institutions ou festivals se sont réunis pour réfléchir à de bonnes pratiques pour la parité, en présence de la ministre de la culture Roselyne Bachelot et de la ministre déléguée à l'égalité femmes-hommes Elisabeth Moreno. Ils s'engagent à promouvoir la parité avec une charte d'« idées pragmatiques ».

Musique classique Un cru très féminin pour les Victoires 2022

Les Victoires de la musique classique 2022 ont récompensé de nombreuses femmes lors de la cérémonie organisée mercredi au Grand Théâtre de Provence à Aix-en-Provence. La « révélation soliste instrumentale » est allée à la violoniste Manon Galy. Les violoncellistes Emmanuelle Bertrand et Sol Gabetta ont été distinguées lauréates ex-æquo pour la catégorie « soliste instrumentale ». La compositrice finlandaise Kaija Saariaho a été récompensée pour son opéra *Innocence*. Enfin, la direction musicale de Pierre Dumoussaud a été primée dans la catégorie nouvellement créée de « révélation chef d'orchestre ».

Édition — Yves Michalon est mort



Photo X. Bouzas/Hans Lucas via AFP

L'éditeur Yves Michalon est mort à 77 ans. Auteur de plusieurs livres, il avait débuté dans la publicité, puis créé en 1992 l'association Est-Libertés, afin d'accompagner la démocratisation dans les pays de l'ex-empire soviétique. Fondées en 1995, les éditions Michalon sont spécialisées en science politique et sciences humaines. Elles sont détenues depuis 2012 par le groupe L'Harmattan.

sur la-croix.com
La langue française en fête pour les plus fragiles



france inter

Info Culture Humour Musique Plus

Programmes Replay

Le direct Le jeu des 1000 €

Accueil > Émissions > L'embellie > Christophe Honoré : " Les morts sont nos héritiers plutôt que l'inverse "

L'EMBELLIE

dimanche 31 octobre 2021 par Eva Bester

Christophe Honoré : " Les morts sont nos héritiers plutôt que l'inverse "

45 minutes

ÉCOUTER S'ABONNER



france inter

Info Culture Humour Musique Plus

Programmes Replay

Le direct Le jeu des 1000 €

LE 7/9 Le 7/9 du lundi 28 février 2022

LE 7/9 Xavier Dolan - Jean-Yves Le Drian

LE 7/9 Ukraine : édition spéciale du 7/9

LE 7/9

lundi 8 novembre 2021 par Nicolas Demorand , Léa Salamé

Le 7/9 du lundi 08 novembre 2021

1 heure 59 minutes

ÉCOUTER S'ABONNER RÉAGIR



france culture

LE DIRECT

Programmes Podcasts

Rechercher...

Actualités Savoirs Art et Création Fictions Documentaires Conférences LE FIL CULTURE

DIFFUSÉ LE 15/11/2021

Publicité

Christophe Honoré : "L'écriture de scénarios est faite pour être oubliée"

ÉCOUTER (55 MIN)

À retrouver dans l'émission **AFFAIRES CULTURELLES** par Arnaud Laporte

S'ABONNER CONTACTER L'ÉMISSION

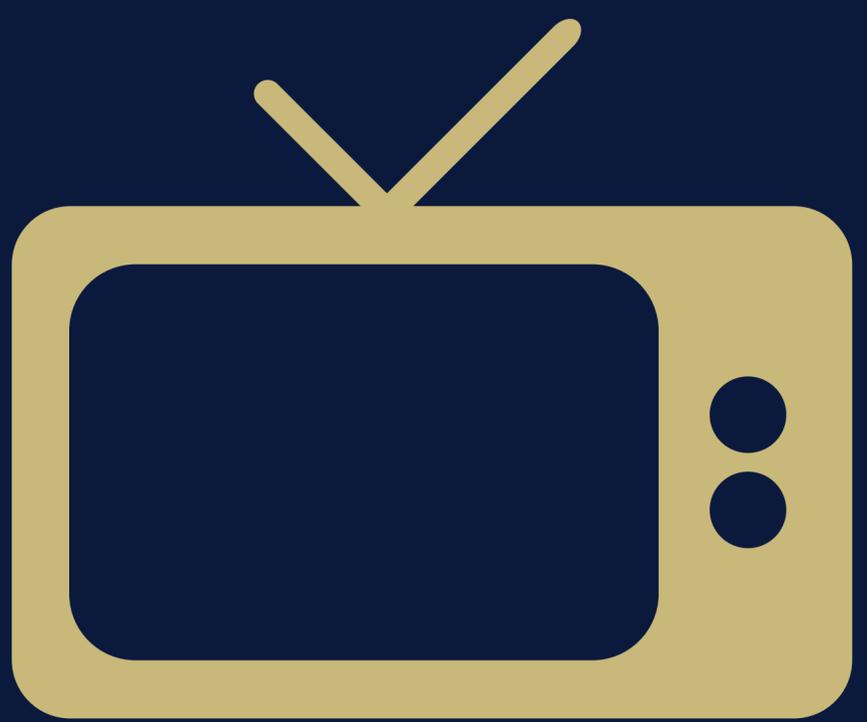



La Matinale avec Christophe Honoré

 ÉCOUTER (1H 52)



Le metteur en scène et réalisateur Christophe Honoré ©AFP



vous regardez



Télématin

Émission du lundi 17 janvier 2022



02:25:28



02:56:13

vous regardez

LE SERVICE DE LA QUALITÉ
croix-rouge.fr

direct 5

C à vous la suite

Invités : Nicolas Dupont-Aignan, Jane Birkin et Joël Dicker



00:46:27



00:57:25

PRESSE RÉGIONALE

LYON

Les danses de La Fontaine : des fables qui font enfin du bien

(Re) découvrez de manière originale deux des plus célèbres fables de La Fontaine : la Maison de la danse présente *Le Corbeau et le renard* et *Le Loup et l'agneau*.

L'année 2021 marque les quatre cents ans de la naissance de Jean de La Fontaine. Quatre siècles déjà que ses Fables ont traversé les époques depuis la cour de Louis XIV jusqu'à devenir sous la Troisième République un outil littéraire massivement utilisé pour enseigner la langue française aux écoliers en lieu et place de leurs langues régionales. Depuis, elles cartonnent toujours : selon une étude de 2018, les fables se vendent à plus de cent mille exemplaires chaque année.

Entre sauts aériens et allures élégantes

Le covid n'allait donc pas achever ce colosse long de plusieurs milliers de vers. En 2020, à l'initiative du Théâtre national de Chaillot, le projet de fables chorégraphiques créé au début des années 2000 par Annie Sellem devait renaître.

Entre confinements et fermetures des théâtres, ce sera finalement dans les écoles. Félix Héaulme et Mylène Lamugnière les ont interprétées devant plusieurs centaines d'élèves. Après les sols souvent durs des gymnases et la lumière brute des néons des salles, les voici enfin sur scène.

Formés au contemporain et au hip-hop, les deux danseurs interprètent généreusement ces deux pièces, entre sauts aériens et allures



Le Corbeau et le renard, adapté par Dominique Hervieu, directrice de la Maison de la Danse. Photo Progrès/Benjamin Mengelle

res élégantes.

Parmi les deux cent quarante-trois fables, les chorégraphes Béatrice Massin et Dominique Hervieu ont respectivement adapté *Le Loup et l'agneau* et *Le Corbeau et le renard*. Dans la première, sans un mot et avec la musique baroque de Marin Marais, les danseurs d'abord enveloppés de couvertures duveteuses avancent à pas feutrés jusqu'à ce que l'urgence s'affirme.

Le Loup prend de plus en plus d'espace devant un agneau affaibli, en écho à la domination évoquée dans la fable. Le thème en apparence cruel retient toute l'attention des plus jeunes spectateurs.

Selfies sous les flashes

Pour *Le corbeau et le renard*, Dominique Hervieu imagine une fantaisie haute en couleurs, à la portée universelle. La chorégraphe aujourd'hui directrice de la Maison de la danse s'amuse avec le texte récité en version rap puis électro susurrant « que vous êtes joli, que vous me semblez beau ». Le narcissisme dépeint par La Fontaine devient l'objet d'une scène de selfies mémorable sous le crépitement des flashes parmi une ribambelle d'accessoires. Oublié le souvenir du trac de la récitation du tableau : les fables font enfin du bien !

A.L.M.

Mercredi 10, jeudi 11 et samedi 13 novembre à 15 h. Journée spéciale LSF samedi 13 novembre à la Maison de la danse, 8 avenue Jean Mermoz, Lyon 8e. Tarif 11 € à 21 €, réservations 04 72 78 18 00, mail sondcladanse.com

THÉÂTRE

Autoportrait avec famille de Christophe Honoré

Le Ciel de Nantes, la nouvelle création du réalisateur se produit aux Célestins jusqu'au 13 novembre, avec sept comédiens dont Chiara Mastroianni.

Adolescent, Christophe Honoré a vécu l'expérience homosexuelle dans le mensonge au sein d'une famille que les tragédies de son époque n'ont pas épargnée. La guerre d'Algérie, le chômage, le sida, la violence conjugale. *Le Ciel de Nantes*, sa nouvelle création se nourrit aussi d'amour. Dans le décor salle de cinéma désaffecté, il convoque les morts pour leur dire qu'il les a aimés, qu'ils lui manquent, qu'ils font partie de son histoire. Ce théâtre rappelle celui de Jean-Luc Lagarce avec ses secrets de famille, l'indicible et les cadavres dans le placard. Il y a aussi du Pirandello dans cette pièce où les personnages, oncles et tante, revendiquent le droit à la réécriture de leur propre histoire.

En bon cinéaste, Christophe Honoré déroule habilement un



Un spectacle où théâtre et cinéma se répondent pour mieux scruter l'âme humaine. Photo Progrès/Jean-Louis Fernandez

scénario, avec fondus enchaînés, scènes off et flash-back pour agencer les pièces du puzzle de cette introspection parfois impudique. Épaulé par sept comédiens, dont Chiara Mastroianni, toujours justes, alternant les moments d'émotion et de violence, il signe un superbe autoportrait avec famille.

Mais dans l'autoportrait, l'intérêt est moins dans le modèle que dans le coup de pinceau. C'est peut-être la limite de ce spectacle.

Antonio MAFRA

Jusqu'au 13 novembre - Célestins Théâtre de Lyon Tarifs : 16 à 40€ 04.72.77.40.00

THÉÂTRE

Ode à l'amour maternel au TNP de Villeurbanne



Misericordia a bouleversé le public du dernier festival d'Avignon. Photo Progrès/Maslar Pasquali

Dans une caravane délabrée, trois prostituées élèvent un jeune orphelin handicapé, fils de leur amie morte sous les coups d'un compagnon violent. Né de la danse d'un enfant autiste dans un hall d'hôpital, « Misericordia » a bouleversé le public du dernier festival d'Avignon. Beaucoup d'humour, de rage et de tendresse dans ce spectacle où la dramaturge sicilienne Emma Dante transcende la misère du monde par l'amour maternel.

Jusqu'au 20 novembre - TNP de Villeurbanne. Tarifs : 12 à 25€. Tel : 04 78 03 30 00.

THÉÂTRE

Famille je vous aime

Le metteur en scène Christophe Honoré se met à nu dans *Le ciel de Nantes*, une pièce autobiographique où joue Chiara Mastroianni.

Quel est le sujet de cette pièce ?

« Il s'agit de l'histoire de ma famille, entre 1943 et les années 1990, d'une fratrie que son époque, entre maladie et chômage, n'a pas épargnée. Je crois que j'ai toujours fait du cinéma pour, un jour, raconter cette saga romanesque. En vain. Le théâtre m'en donne enfin l'occasion. Même si j'installe mes personnages dans une salle de cinéma où ils m'ont convoqué pour me demander des comptes, pour comprendre pourquoi j'avais attendu si longtemps. »

L'enjeu est important pour vous ?

« Bien sûr. Car même si la violence et les conflits font partie de leur histoire, j'ai une profonde tendresse pour eux. Ils me manquent énormément. Ce sont eux qui m'ont donné la force de partir et de tracer ma voie. Ils me manquent énormément. Aujourd'hui je leur tends la main. »

La distribution réunit l'essentiel des comédiens qui jouaient dans votre précédente pièce *Les Idoles*. Est-ce un hasard ?

« Je ne pouvais pas parler



Christophe Honoré : « Chiara Mastroianni fait partie des comédiennes à qui on peut tout demander. »
Photo Jean-Louis FERNANDEZ

de ma famille sans l'aide de cette famille-là. Pour faire ce spectacle impudique, qui révèle ma vulnérabilité, j'avais besoin d'être en totale confiance. Cela explique la présence de mon frère cadet Julien,

qui joue le rôle de ma mère, et de Chiara Mastroianni avec laquelle j'ai tourné six films. »

C'est la première fois qu'elle monte sur les planches.

« Chiara fait partie de ces acteurs que le théâtre terrorise. Après le film *Chambre 212*, elle a fini par céder. Je crois qu'elle a atteint une maturité

d'actrice où le plaisir de jouer l'emporte sur la peur, sur la prudence. Je me réjouis de travailler avec cette grande comédienne à qui je peux tout demander. Elle déploie une énergie joyeuse en même temps qu'une grande intériorité qui lui permet d'exprimer une profonde détresse pour incarner le rôle de ma tante, qui était très psychologiquement fragile. »

Quels sont vos projets ?

« Ce matin, je participais à un casting pour mon prochain film sur l'histoire d'un adolescent d'aujourd'hui. Le tournage est prévu en décembre et se déroulera entre Paris et la Savoie. Ensuite, je m'enverrai pour Munich où Serge Dorny, l'ancien directeur de l'Opéra de Lyon, m'a confié la mise en scène des *Trois*, un opéra colossal de Berlioz de plus de cinq heures de musique. J'aurai l'occasion de retrouver le baryton lyonnais Stéphane Degout que j'avais dirigé dans *Don Carlos* de Verdi. »

Propos recueillis par Antonio MAFRA

Le ciel de Nantes, du 6 au 13 novembre au théâtre des Célestins. Tarifs : de 16 à 40 €. Tél. 04 72 77 40 00.

OPÉRA

Un opéra itinérant sur le thème de l'homophobie

Richard Brunel, directeur de l'opéra de Lyon, nous explique ce projet destiné à de nouveaux publics.

Quel est le sujet de cette création ?

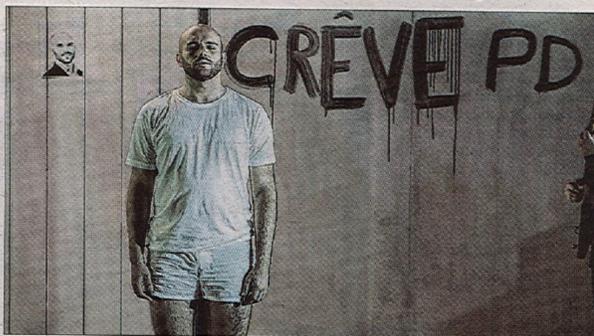
« Inspiré d'une histoire vraie, le livret raconte l'histoire d'un chanteur pop homosexuel qui rentre de l'étranger, se fait arrêter et déporter dans un camp d'où il ne reviendra sans doute pas. À travers ce personnage, le librettiste Yann Verbugh dénonce l'homophobie et le traitement infligé aux personnes LGBT dans de nombreux pays. »

Parlez-nous de la musique.

« Jeune compositrice d'origine singapourienne, Diana Soh a écrit un monodrame en dix séquences pour ténor, guitare électrique, violoncelle et percussions. Vous entendrez une œuvre tonale, mélodique, parfois torturée, où Benoît Rameau chante tous les rôles. C'est clairement un opéra pour la jeunesse. Un spectacle pour ceux qui disent "L'opéra, c'est pas pour moi" ». »

Pourquoi un opéra itinérant ?

« Avec *Zylan*, j'ai voulu initier un projet d'opéra itinérant qui pourrait être joué ailleurs que dans un théâtre et diffusé dans les quartiers, dans les petites villes et villages de la région. Pour abolir les frontières sociales et géographiques, nous irons dans les hôpitaux, les lycées, les gymnases. les



Benoît Rameau incarne tous les personnages de ce monodrame d'une heure sur le martyr de Zylan. Photo Progrès/Jean-Louis FERNANDEZ

entreprises à la rencontre du public qui n'ose pas franchir les portes de l'opéra. Et pour aller partout, il faut des petites formes. Nous ferons la même chose avec le ballet dans un spectacle pour quatre danseurs et un chanteur. »

Y aura-t-il une suite ?

« L'opéra a une dimension, nationale et internationale. Reste à renforcer l'ancrage régional. Nous avons d'ores et déjà passé

une nouvelle commande pour la saison 2023-2024. Et toujours dans la même perspective. Pour toucher un nouveau public, les jeunes en particulier, nous devons aborder les questions de société que le répertoire lyrique ignore. »

Propos recueillis par Antonio MAFRA

Du 6 au 13 novembre au théâtre du Point du Jour (Lyon 5^e). Tarifs : de 10 à 18 €.

RH033 - V1

EMMA DANTE AU TNP

Elle est assez discrète sur les scènes lyonnaises parce que son théâtre bouscule. Assez proche de la danse dans sa physicalité, l'œuvre de Emma Dante est sans doute l'une des plus intrigantes du paysage théâtral actuel.

Le TNP a eu la bonne idée de programmer l'une des deux pièces qu'elle a présentées en Avignon cet été et c'est sans doute l'un des événements théâtraux de l'année. *Misericordia* d'Emma Dante, autrice, dramaturge et metteuse en scène sicilienne a (littéralement) fait pleurer le public du festival et pourrait bien faire de même ici. Chronique de trois prostituées qui tentent de survivre en élevant le fils handicapé mental d'une des leurs, morte sous les coups du père de l'enfant, ce spectacle bouleversant raconte sans pathos la misère humaine



Misericordia d'Emma Dante bouleverse la scène du TNP

dont s'évertue à témoigner Emma Dante dans toutes ses productions. À l'aide de presque rien, et surtout pas de technologie, elle donne à voir la tendresse, la colère, les choses de la vie. Trois comédiennes bouleversantes, Italia Carroccio, Manuela Lo Sicco et Leonarda Daffi, tissent le fil de vies en morceaux, s'exprimant tantôt en italien et tantôt en dialecte, tandis

que Simone Zambelli, comédien tout aussi magnifique, campe Arturo, l'enfant attaché. Telles des Parques modernes, elles tricotent leurs histoires minuscules faites de tristesse et d'espoir, d'horreur et de beauté. Un univers à découvrir d'urgence, comme un témoignage précieux et poétique.

10 au 20 novembre,
tnp-villeurbanne.com

Christophe Honoré aux Célestins

Christophe Honoré continue sa plongée autobiographique avec *Le Ciel de Nantes*. Après *Les idoles*, gros succès théâtral du réalisateur de cinéma et metteur en scène d'opéra et de théâtre, voilà qu'il remet le couvert avec une fresque cinématographique-théâtrale sur le destin d'une famille courant sur trois générations. Cela commence en 1943 par Odette, la grand-mère et se poursuit avec ses enfants et son petit-fils, Christophe. *Le Ciel de Nantes* est le titre d'un

film que Christophe Honoré a tenté de faire sans y arriver, c'est aussi donc celui de cette pièce qui se déroule dans un cinéma désaffecté et qui raconte l'histoire de sa famille. « Les personnages présents sur le plateau sont ma grand-mère, mes tantes, mes oncles, ma mère et moi. Ils regardent, écoutent, réagissent, s'interpellent. Par le cinéma et par le théâtre, ils revivent. Ils ont un avis sur le film dont ils parlent. Il semble que leur vérité ne soit pas la mienne. » écrivait-il en

novembre 2019, au départ de ce projet. Produit par le Théâtre Vidy de Lausanne et sa compagnie, et coproduit, entre autres, par le Théâtre des Célestins, qui accueille la première publique d'une pièce qui a (comme beaucoup d'autres) fait les frais de la crise sanitaire, *Le Ciel de Nantes* tente d'interroger ce qu'il y a en jeu dans le fait de représenter. À découvrir dare-dare !

6 au 13 novembre,
theatredesclestins.com

10 ANS
DE NUMERIDANSE

Événement 100 % en ligne, parrainé par le réalisateur de cinéma Cédric Klapisch, propose, pendant 7 jours, Numeridanse de découvrir des artistes connus et moins connus, sous des jours différents. Pas moins de 36 propositions entre films de danse incontournables, interviews, documentaires, courts-métrages et une masterclass par Cédric Klapisch himself sur « Cadrer l'incadrable » en direct sur Facebook... Le principe est simple : les films sont proposés pendant 24 heures, à quelques exceptions près et le choix est assez cornélien. À ne manquer sous aucun prétexte, le film de David Mambouch sur le travail de Maguy Marin (le 10 novembre à partir de 19 h) et celui de Anne Linsel et Rainer Hoffmann, *Les rêves dansants*, sur les pas de Pina Bausch (le 16 novembre à partir de 19 h) ou encore la journée consacrée à Maurice Béjart avec les films des spectacles *Boléro* et *Le Sacre du printemps*. Sans compter de nombreux courts-métrages et d'autres pépites à chercher telle cette adaptation filmée du spectacle d'Hofesh Shechter, *Clowns*, réalisée par le chorégraphe lui-même. L'occasion de se plonger dans la plus importante plateforme numérique européenne de danse !

10 au 17 novembre,
numeridanse.tv

THEATRE

Sous le ciel d'Honoré au Théâtre des Célestins à Lyon

Culture - Publié le 09 novembre 2021 à 10h15, par Le Tout Lyon

Christophe Honoré propose à Lyon, aux Célestins, une pièce bouleversante qui parle à tout le monde. Le metteur en scène nous cueille et nous emporte pendant deux quinze avec sept comédiens époustouflants dans le dialogue vertigineux du passé et du présent, au cœur d'une famille déchirée. Un évènement de théâtre.



(©Capture d'écran YouTube Célestins)

Avec *Le Ciel de Nantes*, qui s'ouvre sur les notes au piano de *Nantes* de Barbara, le cinéaste Christophe Honoré raconte le film qu'il n'a pas pu faire sur la famille de sa mère, ses grands-parents, et leurs 10 enfants.

La pièce est un incroyable et déchirant récit de vies, de morts, de disputes, de ruptures, de réconciliations, avec humour grinçant et auto-dérision, comme sait le faire le cinéaste des *Chansons d'amour*, de *Chambre 222* ... Est-ce par hasard si l'anniversaire du décès du père de Christophe Honoré, alors qu'il avait 15 ans, un 9 novembre, tombe pendant que se jouent les premières représentations à Lyon ?

D'une émotion à l'autre

La scène se passe dans les années 80 dans une salle de cinéma, le jeune Christophe réunit ses grands-parents, sa mère, ses oncles et tantes et leur dit qu'il prépare, (enfin qu'il préparait) un film sur eux, et leur explique pourquoi il n'a pas pu, pas voulu, le faire... Chiara Mastroianni fait des débuts émouvants sur les planches, en compagnie des comédiens géniaux du groupe de théâtre habituel de Christophe Honoré.

Le metteur en scène convoque toutes les formes de spectacles dont une désopilante scène de chorégraphie sur un titre de Sheila, qu'il avait l'habitude de danser avec sa grand-mère, mais aussi une chanson d'Alex Beaupain, chantée par le comédien Julien Honoré, le frère cadet du réalisateur, qui joue, dans la pièce, un rôle surprenant, qu'on laisse au spectateur le soin de découvrir.

Honoré utilise le grand écran pour de la vidéo enregistrée, pour de la diffusion directe, pas de temps mort, on saute d'une émotion à l'autre.

Deux heures quinze plus tard, la pièce nous laisse sur le flanc. Le spectateur est épuisé mais heureux d'avoir vécu un temps de théâtre exceptionnel, des montagnes russes émotionnelles, admiratif des astuces et d'une mise en scène brillante et rythmée.





Ciel d'orages

THÉÂTRE La famille nombreuse, « bruyante et explosive » du metteur en scène et écrivain Christophe Honoré -- sa grand-mère a eu dix enfants -- est au coeur du Ciel de Nantes, une pièce qui retrace six destins et court sur trois générations. Des héros de classe moyenne, certains rattrapés par l'alcool et le chômage, d'autres comme Christophe, cinéphile âgé de 15 ans en 1985, « monté » à Paris rencontrer ses idoles. Car le cinéma est la toile de fond de cette oeuvre « nécro-romantique » selon les mots de l'auteur, adaptée du scénario d'un film qu'il n'a jamais réussi à tourner, et sur laquelle plane l'ombre de Jacques Demy ou de Hervé Guibert. L'occasion, pour Chiara Mastroianni, une des actrices fétiches de Christophe Honoré, de faire ses premiers pas sur les planches.

Le Ciel de Nantes, du 6 au 13 novembre, Théâtre des Célestins, Lyon (69), theatredescelestins.com.
Du 19 au 23 novembre, Théâtre Vidy, Lausanne (Suisse), vidy.ch. Puis en tournée. ■



par *Vh*



culture

à la une musique cinéma séries arts-expos spectacles livres bd mode patrimoine jeux vidéo tout franceinfo

"Le Ciel de Nantes" : les premiers pas sur scène de Chiara Mastroianni dans une saga familiale signée Christophe Honoré

Dans sa nouvelle pièce intitulée "Le Ciel de Nantes", Christophe Honoré s'inspire de sa propre histoire familiale pour questionner la mémoire et l'héritage. Un spectacle où l'humour le dispute à la tragédie, d'une intensité remarquable.

 Ariane Combes-Savary
France Télévisions • Rédaction Culture

Publié le 04/02/2022 19:10 Mis à jour le 08/03/2022 15:44

Temps de lecture : 3 min.



"Le Ciel de Nantes" de Christophe Honoré. (Jérom-Louis Ferrand/Allez)

Une salle de cinéma désaffectée. Des fauteuils surannés dont le velours usé a perdu son éclat. Mémé Kiki, Marie-Do, Roger, Jacques, Claudie, Christophe et le père Puig, tout le monde est là. Dans son dernier spectacle, Christophe Honoré se met en scène et convie à ses côtés sa mère, ses grands-parents, deux oncles et une tante. Sept destins croisés sur trois générations qui retracent l'histoire de sa famille maternelle.



Spectacles > Théâtre > Le Ciel de Nantes, le film familial de Christophe Honoré

THÉÂTRE



Le Ciel de Nantes, le film familial de Christophe Honoré

09 MARS 2022 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM

*Après nous avoir bouleversés en brisant ses **Idoles** il y a déjà deux ans, le plus cinéaste des metteurs en scène revient à l'Odéon avec Le Ciel de Nantes, une pièce qui, une nouvelle fois, demande aux fantômes d'éclairer les vivants.*

« On ne peut pas mourir et consoler en même t

Les décors de Christophe Honoré sont toujours comme des plateaux c

**SOUTENEZ
TOUTE LA
CULTURE** ♥

Dans *Nouveau Roman* comme dans *Les Idoles*, les espaces étaient clairement définis comme étant des zones de jeu. Pour *Le Ciel de Nantes*, c'est la même chose. Nous sommes dans un cinéma plutôt vieillot. Fauteuils orangés et luminaires de la même teinte. Un projectionniste est dans la cabine, prêt à envoyer le film, le public est déjà là, assis, prêt à assister à la projection. Mais ce public n'est pas n'importe quel public, et ce film n'est pas n'importe quel film.

Il s'agit d'un film sur la famille non fictionnée de Christophe Honoré, en partant de sa grand-mère Kiki (Marlène Saldana), son mari violent, Puig (Harrison Arévalo), son oncle Roger (Stéphane Roger), la fragile tante Claudie (Chiara Mastroianni), l'oncle Jacques (Jean-Charles Clichet) et sa mère Marie-Do, seule « rescapée » de ce monde englouti. C'est son frère, Julien, fidèle compagnon de route de ses spectacles qui joue ce rôle. Christophe Honoré est lui aussi sur scène, enfin, pas vraiment (dommage), incarné par Youssouf Abi-Ayad.

Il s'agit d'une histoire somme toute classique d'une famille française entre deux siècles, de la Seconde Guerre mondiale au sida en passant par l'Algérie. Il y a, comme dans toutes les familles, son lot de misères, de secrets, d'affronts, de fâcheries au-delà de la mort (« On est morts, on devrait s'en foutre ! »), de mépris, de choix qui semblent tordus pour les générations d'après, de cancers, de suicides. On cherche le bonheur, il est rare ici (« Rien n'est beau dans cette histoire »). Même quand il s'agit de danser en rythme sur « Spacer » de Sheila (« On ne touche pas à Sheila ! »), la scène est teintée de l'homophobie de la grand-mère ou du racisme de l'oncle Roger.

Bicots, poules, Ricqles et Zizou

La nostalgie au temps présent est un axe clair dans le travail d'Honoré, à moins que ce ne soit juste un trait de caractère. Et la caractéristique forte de ce ciel si noir est d'être pour la première fois un film autant qu'une pièce. Il y a un écran qui souvent descend et qui permet à Christophe Honoré de faire tourner une autre partie de sa famille de cœur, on croise Ludivine Sagnier et Marina Foïs par exemple. Il y a donc des mises en abyme successives, la plus forte est la plus personnelle, c'est celle de reconstituer une histoire que l'on n'a pas vécue d'après les récits familiaux autour de la table dans le HLM de Kiki. La seconde est de demander à des comédiens de jouer les membres de sa famille sur scène, et de demander à des acteurs de faire la même chose à l'écran. De façon générale, le jeu est éblouissant, **Marlène Saldana** est transfigurée en vieille dame des années 1990 à la mise en plis figée depuis 1962. Jean-Charles Clichet est magistral en fils à maman, prêt à mentir jusqu'à la tombe pour la protéger. Stéphane Roger est impeccable en raciste obsédé par Julien Honoré est parfait en Marie-Do, la maman, donc, toujours en vie Christophe, Laurent et... Julien.

**SOUTENEZ
TOUTE LA
CULTURE** ♥

« Son film, c'est ses souvenirs à lui »

Malgré ses qualités, *Le ciel de Nantes* pêche par son sujet même. Dans ses pièces précédentes, l'universel se jouait ailleurs. Pour *Nouveau Roman*, il y avait cette sensation d'assister à une révolution littéraire, et pour *les Idoles*, le drame de ces vies fauchées par le sida bien trop tôt. On retrouve ces éléments dans *Le ciel de Nantes*, mais avec moins de force. Christophe Honoré donne la sensation de ne pas s'être tout autorisé. Et pour cause ! Les histoires de familles sont les plus complexes des sujets. C'est un classique du cinéma, de la littérature et du théâtre. On passe ces deux heures quinze avec délice et effroi face à tant de douleur. On note qu'une nouvelle fois, le père est absent, lui aussi mort trop tôt. Mais *Le Ciel de Nantes* n'a pas la force d'un chef-d'œuvre. C'est une pièce de théâtre parfaite. Honoré maîtrise les émotions et le mélo à souhait, le jeu des comédiens est un tourbillon de talents, mais du côté des spectateurs, le spectacle ne dépasse pas le seuil d'une pièce finalement trop classique. Honoré nous a habitués à des révolutions de fond et de formes. Ce n'est pas le cas pour ce *Ciel*. Mais cela n'enlève rien aux qualités immenses de ce récit de famille aux allures de guerre civile.

8 mars - 3 avril / Odéon 6e

Visuel : ©Jean Louis Fernandez

CHRISTOPHE HONORÉ

LE CIEL DE NANTES

LES IDOLES

NOUVEAU ROMAN

Partager cet article avec vos amis

Facebook

Twitter

Email

Plus d'options... 3

< Agenda cinéma de la semaine du
9 mars

Agenda des vernissages de la
semaine du 10 mars >

Amelie Blaustein Niddam

C'est après avoir étudié le management interculturel à Science: Provence, et obtenu le titre de Docteur en Histoire, qu'Amélie s'est engagée

**SOUTENEZ
TOUTE LA
CULTURE** ♥

au service du spectacle vivant contemporain d'abord comme chargée de diffusion puis aujourd'hui comme journaliste (carte de presse 116715) et rédactrice en chef adjointe auprès de Toute La Culture. Son terrain de jeu est centré sur le théâtre, la danse et la performance. amelie@toutelaculture.com

Articles liés

< >

Le Ciel de Nantes, le film familial de Christophe Honoré

Agenda culturel de la semaine du 7 mars

Cycle ABCD Honc des images : pas de discussion sur la films

Publier un commentaire

Votre adresse email ne sera pas publiée.

Votre adresse e-mail ne sera pas publiée. Les champs obligatoires sont indiqués avec

*

VOTRE NOM *

EMAIL *

**SOUTENEZ
TOUTE LA
CULTURE** 



Que vaut la dernière pièce de Christophe Honoré avec Chiara Mastroianni ?

CULTURE 09 MARS 2022



Présentée à l'Odéon jusqu'au 3 avril, la nouvelle pièce de Christophe Honoré, *Le Ciel de Nantes*, met en scène sa propre famille réunie au paradis pour les besoins d'un film que le jeune cinéaste souhaite tourner.

Par [Chloé Sarraméa](#).

Afin de vous proposer le meilleur service possible, Numéro utilise des cookies. En continuant de naviguer sur le site, vous déclarez accepter leur utilisation.

J'ACCEPTÉ

[PERSONNALISER](#)



On l'a compris : Christophe Honoré aime mettre en scène les relations fantasmées et chimériques. Des passions qui appartiennent au domaine du rêve mais ne sont (presque) jamais tristes. Elles se nourrissent d'une nostalgie sans pathos et nous rappellent une chose : aimer c'est aussi se souvenir. La preuve avec *Chambre 212* (2019), où l'ancien critique des *Cahiers du cinéma* imaginait une nuit à l'hôtel où une femme, incarnée par Chiara Mastroianni, retrouvait la version jeune de son mari actuel ainsi que plusieurs fantômes. Également avec *Les Idoles*, pièce magistrale jouée à l'Odéon en 2019, où le réalisateur des *Chansons d'amour* (2007) faisait se rencontrer sur scène ses icônes toutes mortes du sida, comme si elles conversaient au paradis. On se réjouissait ainsi d'une danse endiablée d'un Jacques Demy devenu femme (Marlène Saldana) et d'un monologue poignant d'Hervé Guibert, interprété par une Marina Foïs sidérante – et d'ailleurs récompensée du Molière de la comédienne cette année-là.

Cette fois, le cinéaste né dans le Finistère met en scène,

Afin de vous proposer le meilleur service possible, Numéro utilise des cookies. En continuant de naviguer sur le site, vous déclarez accepter leur utilisation.

J'ACCEPTÉ

PERSONNALISER

scène de l'Odéon, et ce jusqu'au 3 avril, Christophe Honoré

se livre plus que jamais. Pas en parlant de ce qu'il aime – dont Demy, Guibert, Foucault et Jean-Luc Lagarce – mais de ceux qu'il a chéri. Il a recruté, pour ça, des comédiens avec qui il a l'habitude de travailler : Chiara Mastroianni, qui fait pour l'occasion des premiers pas très convaincants sur les planches dans le rôle de sa tante bien-aimée et nous fait cadeau, en prime, d'un monologue en italien, Marlène Saldana, Harrison Arévalo, qui était Cyril Collard dans *Les Idoles* et son propre frère, qui jouait déjà pour lui dans *La belle personne*, en 2008.

Offrant à ses acteurs des monologues mémorables – et c'est d'ailleurs l'intérêt majeur de la pièce – dont un à Stéphane Roger, qui incarne l'oncle du jeune Honoré, terrassé par la toxicomanie de son fils, *Le ciel de Nantes* dépeint en deux heures les malheurs extraordinaires d'une famille ordinaire. À travers la volonté d'un cinéaste en devenir qui dialogue avec ses proches défunts afin de réaliser un film sur leur vie, le metteur en scène signe sa propre psychanalyse, revenant sans filtre sur les traumatismes vécus par son oncle durant la guerre d'Algérie, la frustration de sa grand-mère mariée de force à son grand-père et les regrets de sa tante tombée enceinte trop tôt. Et si la pièce souffre parfois de ses longueurs, elle est sauvée par ses nombreuses éclaircies : une bande-son *eighties* aussi pointue que popu – du Velvet Underground, caution "intello" du cinéaste à Sheila –, des blagues efficaces, des guest star – dont Ludivine Sagnier et Anaïs Demoustier –, des clins d'œil du metteur en scène à ses propres obsessions – avec une reprise presque a capella d'Alex Beaupain, qui a composé la musique de plusieurs films d'Honoré – et des comédiens renversants.

***Le Ciel de Nantes* (2022), une pièce mise en scène par Christophe Honoré, avec Chiara Mastroianni et Marlène Saldana, jusqu'au 3 avril à l'Odéon puis en tournée.**

Afin de vous proposer le meilleur service possible, Numéro utilise des cookies. En continuant de naviguer sur le site, vous déclarez accepter leur utilisation.

J'ACCEPTÉ

PERSONNALISER

SCÈNE WEB



sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Vous êtes ici : Accueil / À la une / / critique / Le Ciel de Nantes : Christophe Honoré aux frontières de l'intime

/ critique / Le Ciel de Nantes : Christophe Honoré aux frontières de l'intime



[\[https://sceneweb.fr/wp-content/uploads/2021/11/christophe-honore-cree-le-ciel-de-nantes-au-theatre-des-celestins.jpg\]](https://sceneweb.fr/wp-content/uploads/2021/11/christophe-honore-cree-le-ciel-de-nantes-au-theatre-des-celestins.jpg)

Photo Jean-Louis Fernandez

Au Théâtre des Célestins, le metteur en scène et réalisateur offre une émouvante plongée dans sa tumultueuse histoire familiale, avec, toujours, cette grâce



**scénique qui fait sa marque de
fabrique. Une production du
Vidy Théâtre.**

Ce cinéma-là, les moins de 20 ans, et sans doute de 30 ans, ne peuvent pas le connaître. Confortablement assis dans des sièges d'un rouge délavé par le temps, les spectateurs pouvaient encore y griller une, ou deux, ou trois cigarettes, tandis que le projectionniste, depuis sa cabine, veillait à ce qu'aucun grain de sable ne vienne enrayer la bobine et perturber le bon déroulement de la séance. Ce cinéma-là, Christophe Honoré a choisi de le ressusciter – avec l'aide des toujours talentueux **Mathieu Lorry-Dupuy**, à la scénographie, et **Dominique Bruguère**, aux lumières –, comme on exhumerait la tranche d'un passé révolu, pour y dévoiler un film, *Le Ciel de Nantes*, devant un public un peu particulier. Dans les travées, sont installés plusieurs membres de sa famille maternelle, impatients de découvrir à quelle sauce « le petit Christophe » les a mangés. Car cette toile les prend directement pour objet, ces femmes et ces hommes qui, à une exception près, sont déjà tous décédés. **Film intime, *Le Ciel de Nantes* est aussi, on le comprendra bien vite, un film imaginaire que le réalisateur ne s'est jamais décidé à tourner, comme si ce projet se dérobaient à mesure qu'il souhaitait le construire, comme si à trop vouloir capturer son récit familial celui-ci ne pouvait, en définitive, que lui échapper.**

Un récit qui, au fil des confessions-interventions-contestations des uns et des autres, s'avère, à l'image de beaucoup, particulièrement substantiel et lourd. Matriarche tutélaire, surnommée Mémé Kiki, Odette lance



unir et réunir cette famille, au lieu de perpétuer, voire d'amplifier, ses divisions. Façon, pour lui, de faire surgir l'amour au-delà des fêlures et des rancœurs. Surtout, en mêlant théâtre et cinéma, en transformant ses proches en personnages, Christophe Honoré opère une certaine mise à distance. Elle lui permet d'échapper à un théâtre purement nombriliste, thérapeutique, ou pire, psychanalytique, et de tirer des fils plus universels, d'ouvrir des questionnements propres à l'héritage, aux transfuges de classe ou à la fabrique des souvenirs qui pourront résonner chez tout un chacun.

A ceci près que, et c'est là le seul bémol, à trop multiplier les pistes, le metteur en scène prend le risque de ne pas les voir aboutir, et de se contenter d'une écriture de plateau qui, si elle n'est pas dénuée d'humour, n'a pas toujours la profondeur de celle, notamment, des *Idoles*

<https://sceneweb.fr/les-idoles-de-christophe-honore/>. Par bonheur, ses fidèles comédiens se montrent, à la force de leur jeu, capables de gommer ces quelques faiblesses – y compris dans les moments de pure mise en scène qui peuvent, de temps à autre, donner une légère sensation de déjà-vu. En impeccable cheffe de file, **Marlène Saldana se révèle extraordinaire dans le rôle d'Odette**, femme forte et blessée, protectrice et sarcastique en diable ; quand Julien Honoré, qui incarne sa propre mère, **Jean-Charles Clichet et Stéphane Roger, tous deux impeccables en oncles aux antipodes, ne cessent d'être à la relance**, profitant du moindre interstice pour glisser un mot d'esprit, une blague vaseuse ou un coup de gueule souvent déchirant, parfois lourd de

les hostilités. Elle tient à préciser les modalités de sa rencontre avec Puig, ce beau policier d'origine catalane, qui en sept ans, lui aura fait huit enfants, en plus des deux nés de son premier mariage, et transformé sa vie en sacerdoce, et en cauchemar au gré des coups qu'il lui infligeait. A ses côtés, Claudie, Roger et Jacques ont aussi leur mot à dire. La première sur les causes de son suicide, essentiellement lié aux errements de son mari, Pierre-François, coureur de jupons invétéré qui l'aura détruite à petit feu ; le second, traumatisé par la guerre d'Algérie, ruiné par ses dettes de jeu, meurtri par la relation tumultueuse avec son fils junkie, sur les raisons qui l'ont poussé, un jour, à se loger une balle dans la tête ; et le dernier sur cette vie à encaisser les morts, et à protéger sa mère, y compris en lui cachant, jusqu'au tout dernier moment, qu'il avait un cancer. Ne reste alors plus que la discrète survivante, et mère de Christophe Honoré, Marie-Do, devenue veuve, à moins de 40 ans, avec trois enfants sur les bras, après le tragique accident de voiture qui a emporté, voilà de nombreuses années, son mari.

Ce substrat, d'aucuns auraient pu s'en servir, et il y avait de quoi, pour faire pleurer dans les chaumières. Chez Christophe Honoré, il n'en est rien. **Comme il avait déjà su le prouver [<https://sceneweb.fr/christophe-honore-adapte-proust-a-la-comedie-francaise/>], le metteur en scène n'a pas son pareil pour instaurer une ambiance où la légèreté du geste le dispute à la gravité des mots, où l'élégance visuelle s'entremêle avec la résurgence des fantômes, jusqu'à accéder à une grâce scénique, évanescence à souhait.** D'autant que, plutôt que de remuer le couteau dans la plaie, le metteur en scène cherche à



Dans le
moteur de
recherche,
plus de
13000
spectacles
référéncés

Recher

On vous
invite au
spectacle,
soyez les
premiers
informés !

E-mail *

Je m'abonr

conséquences. Ensemble, et accompagnés par écran et caméra interposés, par Marina Foïs, Pierre Deladonchamps, Vincent Lacoste ou encore Ludivine Sagnier, ils forment cette famille de cœur, à la complicité non feinte et motrice, que Christophe Honoré s'est peu à peu construite, tel un essentiel appendice à sa famille de sang.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Le Ciel de Nantes

Texte et mise en scène

Christophe Honoré

Avec Youssouf Abi-Ayad,

Harrison Arévalo, Jean-

Charles Clichet, Julien

Honoré, Chiara Mastroianni,

Stéphane Roger, Marlène

Saldana

Scénographie Mathieu Lorry-

Dupuy

Lumière Dominique Bruguière

assistée de Pierre Gaillardot

Vidéo Baptiste Klein

Son Janyves Coïc

Costumes Pascaline

Chavanne assistée de Oriol

Nogues

Assistanat à la mise en scène

Christèle Ortu

Stagiaire assistanat à la mise

en scène Victor Lalmanach

Production Théâtre Vidy-

Lausanne, Comité dans Paris

Coproduction Odéon –

Théâtre de l'Europe, Célestins

– Théâtre de Lyon, Comédie –
Centre dramatique national de
Reims, TANDEM – Scène
nationale Arras-Douai, Le
Grand T – Théâtre de Loire-
Atlantique, La Filature – Scène
nationale de Mulhouse,
Bonlieu – Scène nationale
Annecy, TAP – Théâtre et
Auditorium de Poitiers, La
Coursive – Scène nationale de
La Rochelle, Scène nationale
d'Albi, Théâtre National de
Bretagne

Ce spectacle est soutenu par
le projet PEPS dans le cadre
du programme européen de
coopération territoriale
Interreg V France-Suisse.

La compagnie Comité dans
Paris est conventionnée par la
DRAC Île-de-France –
Ministère de la Culture (2020-
22).

Remerciements Famille Puig,
Alex Beaupain, Benjamin
Biolay, Marina Foïs, Pierre
Deladonchamps, Anaïs
Demoustier, Aurélien Deniel,
Vincent Lacoste, Ludivine
Sagnier

Durée : 2h15

*Théâtre des Célestins, Lyon
du 6 au 13 novembre 2021*

*Théâtre Vidy-Lausanne
du 19 au 23 novembre*

*La Coursive, Scène nationale de
La Rochelle
les 1er et 2 décembre*

*La Filature, Scène nationale de
Mulhouse
les 8 et 9 décembre*

*La Comédie, CDN de Reims
du 15 au 17 décembre*

*Le Grand T, Nantes
du 6 au 13 janvier 2022*

*Hippodrome de Douai
les 19 et 20 janvier*

*TAP, Poitiers
les 27 et 28 janvier*

*Bonlieu, Scène nationale
d'Annecy
les 3 et 4 février*

*Espace Malraux, Chambéry
les 9 et 10 février*

*Scène nationale d'Albi
les 16 et 17 février*

*La Criée, Théâtre national de
Marseille
du 23 au 25 février*

*Odéon Théâtre de l'Europe,
Paris
du 5 mars au 3 avril*

[https://www.colline.fr/?utm_source=publicitemedia&utm_medium=Sceneweb-8-21nov&utm_term=FillesSL-Mere&utm_content=banniere-bas-page]

12 NOVEMBRE 2021 / PAR VINCENT BOUQUET

Partager cet entrée



0

RÉPONSES

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Le Ciel de Nantes, le détonnant album de famille de Christophe Honoré

— loeildolivier.fr/2021/11/le-ciel-de-nantes-le-detonnant-album-de-famille-de-christophe-honore

11 novembre 2021



Aux Célestins à Lyon, avant d'investir dans quelques jours l'Opéra de Lausanne – Théâtre de Vidy Hors les murs, puis au printemps prochain l'Odéon à Paris, Christophe Honoré convoque, au plateau, les fantômes de sa folle famille maternelle. Entre passé et présent, il esquisse, avec une belle sensibilité, les portraits ciselés et hauts en couleur d'êtres déchirés par la vie. Un moment de théâtre fragile et profondément humain.

Dans une salle obscure désuète autant que décatie imaginée par le talentueux **Mathieu Lorry-Dupuy**, **Christophe Honoré** invite les membres de sa famille maternelle, morts ou vivants, à venir revisiter l'histoire de leur vie. Des bombardements qui obscurcissent le Ciel de Nantes en 1943 à aujourd'hui, le réalisateur et metteur en scène plonge dans les dédales de sa mémoire pour faire ressurgir des bribes de souvenirs, des petits riens, des moments volés, qui, au fil du temps, ont construit l'homme qu'il est devenu.

S.O.S fantômes



Depuis longtemps, l'idée de réaliser un film sur son enfance, sur les siens, sur sa mère, sa grand-mère, tant aimées, hante ses rêves. Quelques essais, quelques lignes tracées sur du papier, mais rien ne vient vraiment. Il manque toujours quelle chose, une authenticité, une sincérité, une présence difficile à retrouver, à combler. Comment (re) donner vie à ceux que l'on a connus et dont la disparition a laissé un grand vide ? Comment ne

pas trahir leur histoire ? Grâce à la magie du théâtre, cette manière de rendre réelle la fiction, **Christophe Honoré** convie, à la projection de ce long métrage tant de fois imaginé, ébauché, les fantômes du passé. Il leur donne la parole, leur offre l'occasion de dire leur vérité. Revenus d'outre-tombe à travers le corps de sept comédiens habités, ils rejouent les scènes tant de fois ressassées, insufflent au plateau une troublante et palpable intensité.

Une fresque familiale

Elle n'est pas triste la famille **Puig**, nom de jeune fille de la mère du metteur en scène. Elle est même plutôt déjantée. Elle en a des secrets, des cadavres dans le placard. Rien d'extravagant, bien sûr, mais des anecdotes salées. Comme on dit, il y a du dossier, de la matière à fiction. Croquant avec tendresse oncles, tantes, grand-mère, grand-père et mère, **Christophe Honoré** immerge le spectateur au plus près de ces personnages tour à tour truculents, complaisants, pétulants, fragiles et terriblement humains. Il ébauche des trajectoires de vie qui se fracassent au quotidien, à la maladie, à la mort, à des existences déchirées.

Héritages et transmission

En brossant le portrait de ses proches, le metteur en scène questionne notre rapport à la famille, à ce que l'on transmet, la trace qu'on laisse en héritage. Entremêlant passé et présent, fantasmes et réalités, scènes vécues et inventées, il fait du plateau un lieu de tous les possibles, où vivants et morts se retrouvent, se confrontent, où jaillissent des êtres de chair disparus depuis longtemps, des émotions résurgentes, des images que la pellicule n'a jamais réussi à capter.



Famille de cœur

Afin de retrouver les siens, ceux du même sang que lui, **Christophe Honoré** fait appel à son autre famille, celle de cœur qui le suit dans ses projets cinématographiques, comme théâtraux. Au fil de l'eau, Il tisse ainsi des liens singuliers et profonds entre les fantômes et leurs incarnations. L'inénarrable **Marlène Saldana** est impayable en mater familia – son pas de deux sur Sheila est savoureux. Le ténébreux **Harrison Arévalo** excelle en grand-père au sang chaud. L'épatant **Jean-Charles Clichet** joue les oncles conciliants face au bouillonnant **Stéphane Roger** que l'alcool fait vite monter dans les tours. **Chiara Mastroianni**, pour son premier rôle au théâtre, est lumineuse en tante paumée. Tout en retenue fébrile, **Youssouf Abi-Ayad** incarne subtilement un **Christophe Honoré** en proie aux doutes. Enfin offrant à son frère **Julien Honoré** – incroyable de sincérité – la délicate tâche d'incarner leur mère, le metteur en scène *des Idoles* et du *Côté de Guermantes* signe, avec *Le Ciel de Nantes*, un spectacle sur le fil du rasoir, fragile et délicat, un moment de théâtre à déguster lentement tant il résonne singulièrement dans les histoires de chacun.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Lyon



Le Ciel de Nantes de Christophe Honoré
Célestins – Théâtre de Lyon
4 rue Charles Dullin
69002 Lyon
Jusqu'au 13 novembre 2021
Durée 2h15

Tournée

Du 19 au 23 novembre 2021 à l'Opéra de Lausanne, Théâtre Vidy hors les murs
les 1er et 2 décembre 2021 à La Coursive Scène Nationale, La Rochelle
Les 8 et 9 décembre 2021 à La Filature, Mulhouse
Du 15 au 17 novembre 2021 à La Comédie de Reims
Du 6 au 13 janvier 2022 au Grand T, Nantes
les 19 et 20 janvier 2022 à l'Hippodrome de Douai
les 27 et 28 janvier 2022 au TAP, Poitiers
les 3 et 4 février 2022 à Bonlieu Scène Nationale, Annecy
les 9 et 10 février 2022 à l'Espace Malraux, Chambéry
16 et 17 février 2022, Scène nationale d'Albi
Du 23 au 25 février 2022 à La Criée, Théâtre National, Marseille
du 5 mars au 3 avril 2022 à l'Odéon, Théâtre de l'Europe, Paris

Mise en scène de Christophe Honoré assisté de Christèle Ortu
Avec Youssouf Abi-Ayad, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Chiara Mastroianni, Stéphane Roger et Marlène Saldana
Scénographie de Mathieu Lorry-Dupuy
Lumière de Dominique Bruguière assistée de Pierre Gaillardot
Vidéo de Baptiste Klein
Son de Janyves Coïc
Costumes de Pascaline Chavanne assistée de Oriol Nogues
Construction décor – Théâtre Vidy-Lausanne

Crédit photos © Jean-Louis Fernandez

©2019 Tous droits réservés
Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
Administration - Jean-Marc Eskenazi



Le Ciel de Nantes de Christophe Honoré
Célestins – Théâtre de Lyon
4 rue Charles Dullin
69002 Lyon
Jusqu'au 13 novembre 2021
Durée 2h15

Tournée

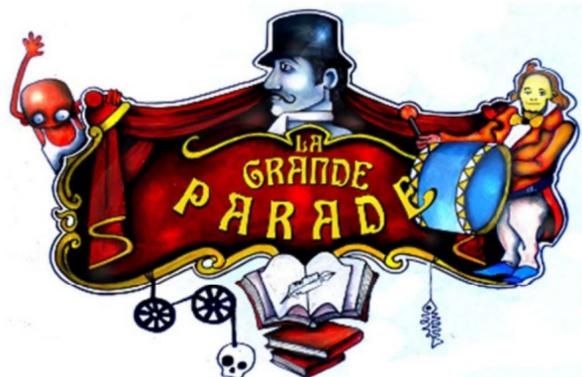
Du 19 au 23 novembre 2021 à l'Opéra de Lausanne, Théâtre Vidy hors les murs
les 1er et 2 décembre 2021 à La Coursive Scène Nationale, La Rochelle
Les 8 et 9 décembre 2021 à La Filature, Mulhouse
Du 15 au 17 novembre 2021 à La Comédie de Reims
Du 6 au 13 janvier 2022 au Grand T, Nantes
les 19 et 20 janvier 2022 à l'Hippodrome de Douai
les 27 et 28 janvier 2022 au TAP, Poitiers
les 3 et 4 février 2022 à Bonlieu Scène Nationale, Annecy
les 9 et 10 février 2022 à l'Espace Malraux, Chambéry
16 et 17 février 2022, Scène nationale d'Albi
Du 23 au 25 février 2022 à La Criée, Théâtre National, Marseille
du 5 mars au 3 avril 2022 à l'Odéon, Théâtre de l'Europe, Paris

Mise en scène de Christophe Honoré assisté de Christèle Ortu
Avec Youssouf Abi-Ayad, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Chiara Mastroianni, Stéphane Roger et Marlène Saldana
Scénographie de Mathieu Lorry-Dupuy
Lumière de Dominique Bruguière assistée de Pierre Gaillardot
Vidéo de Baptiste Klein
Son de Janyves Coïc
Costumes de Pascaline Chavanne assistée de Oriol Nogues
Construction décor – Théâtre Vidy-Lausanne

Crédit photos © Jean-Louis Fernandez

©2019 Tous droits réservés
Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
Administration - Jean-Marc Eskenazi

LA GRANDE PARADE



Le ciel de Nantes : le road movie familial mémorable de Christophe Honoré

- mercredi 17 novembre 2021 19:38
- Écrit par Xavier Paquet
-



Par Xavier Paquet - Lagrandeparade.com /

Lumière tamisée dans un vieux cinéma d'époque aux fauteuils rouge défraîchis. On aurait pu croire à une dernière séance comme si Christophe Honoré voulait clôturer ce chapitre de sa vie. Dans ce décor qui lui rappelle son amour de jeunesse pour le ciné-club, il se met en scène et convoque certains membres de sa famille, Marie Do sa mère, Roger et Jacques ses oncles,

Claudie sa tante, Odette et Puig les grands-parents maternels, pour revivre le film qu'il aurait aimé tourner sur son histoire familiale. Ce sont trois générations qui se côtoient sur le plateau, les morts sont ressuscités, les vivants sont transportés dans les souvenirs de leur histoire personnelle.

Ce qui aurait pu être la clôture d'un chapitre intime ne serait-il pas finalement une renaissance et un acte fondateur pour l'auteur d'être en paix avec ses proches et avec lui-même ? Dans cette fresque familiale, les personnages sont amochés par la vie, par leur condition sociale prolétaire, les blessures sont encore là et se ravivent, les tensions enfouies se révèlent. Chacun a une vérité qui lui est propre. Tout le monde est à fleur de peau, tout le monde revit son histoire, les secrets de famille volent, les non-dits s'exposent avec sensibilité ou violence. Coups de gueule, coups de sang et coups de cœur.

Entre adultères, suicides, accidents, dépression et maladie, la vie de cette famille n'a pas été rose et pourtant il se dégage une vraie tendresse à l'énoncé des faits, une sensibilité à fleur de peau pour chaque personnage, beaucoup d'émotions mais aussi des moments plus légers et drôles qui permettent à la pièce de se suivre comme un road movie familial.

Le cinéma n'étant jamais très loin, la mise en scène reprend avec brio et intelligence les codes du 7ème art. Projection vidéo sur un écran géant pour certaines tranches de vie, projection vidéo d'essais de film sur la famille comme si l'auteur lui-même révélait avec pudeur n'avoir jamais réussi à le réaliser, et puis le hors-champ théâtral. Sublime, filmant certaines scènes en coulisses mais aussi sur le plateau en direct, il apporte beaucoup d'intensité, de profondeur de vue et une vraie immersion introspective : il permet en gros plan de capter les émotions des acteurs sur scène.

Les jeux de lumière, les éclairages et le travail millimétré des ombres, donnent énormément de relief à l'ensemble et font vivre et vibrer un texte fort, poignant, très quotidien dans son phrasé, très tendre et sensible. Il s'accompagne de musiques finement choisies et de passages dansés ou chantés qui apportent une douce note de légèreté.

Il fallait une troupe d'acteurs au diapason et on retrouve l'autre famille d'Honoré, celle de ses comédiens fétiches, déjà présents dans les Idoles, qui jouent tous avec une force, une générosité, une intensité et une humanité incroyables.

Dans ce portrait de famille, et en étant lui-même incarné sur scène, Christophe Honoré aurait pu tomber dans l'écueil d'une pièce aut centrée : au contraire, la structure narrative et la manière de conter les histoires lui permettent une mise à distance.

A travers le côté romanesque de sa pièce, il permet à chacun de se retrouver dans les souvenirs familiaux que l'on a et qui se brouillent avec le temps, dans les regrets de ne pas avoir dit ou fait du temps des vivants, et de repenser avec nostalgie à sa propre construction personnelle.

« Nos vies ne nous appartiennent pas » s'exclame-t-il sur scène. En ne cherchant pas à régler ses comptes mais à gommer les fractures d'antan et œuvrer pour la réunification familiale, il nous offre une tragédie sociale d'une incroyable élégance visuelle entre légèreté et gravité. Magistral !

Le ciel de Nantes

Texte et mise en scène : Christophe Honoré

Scénographie : Mathieu Lorry-Dupuy

Lumière : Dominique Bruguière assistée de Pierre Gaillardot

Vidéo : Baptiste Klein

Son : Janyves Coïc

Costumes : Pascaline Chavanne assistée de Oriol Nogues

Assistanat à la mise en scène : Christèle Ortu

Construction décor : Théâtre Vidy-Lausanne

Remerciements : Famille Puig, Alex Beaupain, Benjamin Biolay, Marina Foïs, Pierre Deladonchamps, Anaïs Demoustier, Aurélien Deniel, Vincent Lacoste, Ludivine Sagnier
Production : Théâtre Vidy-Lausanne, Comité dans Paris (Compagnie de Christophe Honoré)
Coproduction : Odéon – Théâtre de l'Europe, Célestins – Théâtre de Lyon, Comédie – Centre dramatique national de Reims, TANDEM – Scène nationale Arras-Douai, Le Grand T – Théâtre de Loire-Atlantique, La Filature – Scène nationale de Mulhouse, Bonlieu – Scène nationale Annecy, TAP – Théâtre et Auditorium de Poitiers, La Coursive – Scène nationale de La Rochelle, Scène nationale d'Albi, Théâtre national de Bretagne

Dates et lieux des représentations :

- Le 5 novembre 2021 en avant-première au **Théâtre des Célestins - Lyon**
- Du ven. 19/11/21 au mar. 23/11/21 - Théâtre Vidy-Lausanne - En partenariat avec Opéra de Lausanne Tel. +41 (0)21 619 45 45
- Du mer. 01/12/21 au jeu. 02/12/21 - La Coursive - La Rochelle - Tel. +33 (0)5 46 51 54 02
- Du mer. 08/12/21 au jeu. 09/12/21 à La Filature, Scène nationale de Mulhouse – Tel. +33 (0)3 89 36 28 28
- Du mer. 15/12/21 au ven. 17/12/21 à La Comédie de Reims - Tel. +33 (0)3 26 48 49 10
- Du jeu. 06/01/22 au jeu. 13/01/22 à Le Grand T - Nantes - Tel. +33 (0)2 51 88 25 25
- Du mer. 19/01/22 au jeu. 20/01/22 au TANDEM Scène nationale Arras-Douai – Tel. +33 (0)9 71 00 5678
- Du jeu. 27/01/22 au ven. 28/01/22 au TAP – Théâtre Auditorium de Poitiers – Tel. +33 (0)5 49 39 29 29
- Du jeu. 03/02/22 au ven. 04/02/22 à Bonlieu Scène nationale - Annecy – Tel. +33 (0)4 50 33 44 11
- Du mer. 09/02/22 au jeu. 10/02/22 à Malraux - Chambéry - Tel. +33 (0)4 79 85 55 43
- Du mer. 16/02/22 au jeu. 17/02/22 à la Scène Nationale d'Albi- Tel. +33 (0)5 63 38 55 56
- Du mer. 23/02/22 au ven. 25/02/22 à La Criée - Marseille - Tel. +33 (0)4 91 54 70 54
- Du sam. 05/03/22 au dim. 03/04/22 à l'Odéon-Théâtre de l'Europe - Paris – Tel. +33 (0)1 44 85 40 40



Lundi 08 novembre

Théâtre : Le ciel de Nantes : Christophe Honoré maître du romanesque et du lyrisme....



"Il pleut sur Nantes donne-moi la main, le ciel de Nantes en mon cœur chagrin."

Avec un titre extrait des paroles de *Nantes* chantée par Barbara, et la mélodie de la chanson jouée au piano en préambule, Christophe Honoré met en scène sa propre saga familiale.

Partant du scénario d'un film qu'il n'a jamais réalisé au cinéma, c'est au théâtre qu'il lève le rideau sur un récit à la première personne où il explore cette mémoire de l'intime.

Dans *Le Ciel de Nantes*, il marie théâtre et cinéma pour donner une forme inédite, sensible et tendre au récit familial et à ce qui se transmet sans se comprendre.

Dans un cinéma abandonné, sept acteurs·rices cherchent avec attention à raconter un film composé de six chapitres, six histoires successives de membres de cette famille, et qui s'intitule *Le Ciel de Nantes*.

Cette saga familiale racontée en feuilleton passe de l'histoire d'Odette, la grand-mère, à celles de quatre de ses enfants et de Christophe, l'un de ses petits-fils.

Comment sauver sa peau sans avoir le sentiment de trahir les siens ? Le film se raconte, se corrige et, détails rectifiés, on rejoue la scène !

Une famille singulière aux destins tragiques et entremêlés, faits d'amours, d'incompréhensions et de vies brisées, qui va peu à peu plonger dans le silence et la défaite.

Christophe Honoré prolonge ce qu'il a déjà fait dans ses œuvres précédentes puisqu'il poursuit le dialogue entre théâtre, cinéma et biographies.

Il le fait ici en parlant de cette famille comme toutes les autres, avec ses amours et ses drames et dont l'itinéraire croise l'histoire récente, la guerre, l'Algérie, les luttes ouvrières, les immigrations, l'arrivée du SIDA ; la montée de l'extrême-droite.

Mais au-delà du contexte historique, c'est la dimension romanesque, le regard de l'adolescent témoin des tragédies individuelles et des dérives qui l'emporte avant tout.

Youssef Abi Ayad, Harrison Arevalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Stéphane Roger et Marlène Saldana, l'accompagnent dans ce voyage intimiste et romanesque.

On a donc une grande partie de la troupe qui l'accompagnait déjà dans les Idoles, sa pièce précédente, avec en plus sa fidèle actrice de cinéma Chiara Mastroianni, pour la première fois sur les planches.

Avec sa nouvelle pièce, **Christophe Honoré réussit à trouver un parfait équilibre entre humour et tragédie** ; un alliage qui n'est rendu possible qu'avec une troupe d'acteurs qui réussit une belle alchimie et qui parvient à tirer toutes les ficelles du jeu théâtral.

Ici, chaque comédien relève le défi qui lui est proposé avec énormément d'à-propos, étonnant l'auditoire par l'intensité de leur jeu et cette capacité à transfigurer ces fantômes familiaux du passé.

On pense notamment à Julien Honoré, frère du dramaturge, qui parvient à incarner leur propre mère à tous les deux, Marie Dominique, sans jamais en faire trop ou à **Chiara Mastroianni, très émouvante dans le rôle de Claudie, la tante fragile, internée très jeune et brisée par la vie.**

Christophe Honoré, artiste désormais accompli sonde le passé, les héritages qui hantent le présent et sur lesquels on se fabrique.

Le passé prend vie dans ce cinéma abandonné et les deux heures trente qui en découlent en font un spectacle **profondément magnifique ...**

L'émotion qui étreindra le spectateur à la fin lorsque les photos des vrais membres de la famille se superposent à celle des acteurs n'en sera alors que plus intense.

Au théâtre des Célestins jusqu'au 13, novembre (20h00)

La pièce sera jouée notamment sur Paris au Théâtre de l'Odéon du 8 mars 2022 au 3 avr. 2022

©Jean-Louis Fernandez

Le Ciel de Nantes de Christophe Honoré, Théâtre des Célestins – Lyon 2021-2022

Le film impossible

Thierry Jallet – 14 novembre 2021

Le ciel de Nantes

Texte et mise en scène : Christophe Honoré

Avec Youssouf Abi-Ayad, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Chiara Mastroianni, Stéphane Roger, Marlène Saldana

Scénographie : Mathieu Lorry-Dupuy

Lumières : Dominique Bruguières assistée de Pierre Gaillardot

Vidéo : Baptiste Klein

Son : Janyves Coïc

Costumes : Pascaline Chavanne assistée de Oriol Nogues

Assistanat à la mise en scène : Christèle Ortu

Stagiaire assistanat à la mise en scène : Victor Lalmanach

Construction du décor : Théâtre Vidy-Lausanne

Régie générale : Martine Staerk

Régie plateau : Stéphane Devantéry

Régie lumière : Christophe Kehrli, Pierre-Nicolas Moulin

Régie vidéo : Baptiste Klein, Nicolas Gerlier (en alternance)

Habillement : Sarah Bruchet

Production : Elizabeth Gay, Sylvain Didry

Production : Théâtre Vidy-Lausanne, Comité dans Paris (Compagnie de Christophe Honoré)

Coproduction : Odéon – Théâtre de l'Europe, Célestins – Théâtre de Lyon, Comédie – Centre dramatique national de Reims, TANDEM – Scène nationale Arras-Douai, Le Grand T – Théâtre de Loire-Atlantique, La Filature – Scène nationale de Mulhouse, Bonlieu – Scène nationale Annecy, TAP – Théâtre et Auditorium de Poitiers, La Coursive – Scène nationale de La Rochelle, Scène nationale d'Albi, Théâtre national de Bretagne

Ce spectacle est soutenu par le projet PEPS dans le cadre du programme européen de coopération territoriale Interreg V France-Suisse.

La compagnie Comité dans Paris est conventionnée par la DRAC Île-de-France – Ministère de la Culture (2020-22).

Création : novembre 2021, aux Célestins – Théâtre de Lyon.

Le spectacle sera présenté en tournée toute la saison 2021-22, et notamment au Théâtre de l'Odéon (Paris) en mars 2022.

Le texte de *Le Ciel de Nantes* de Christophe Honoré est publié aux éditions des Solitaires Intempestifs

Théâtre des Célestins - Lyon

Théâtre des Célestins, Rue Charles Dullin, Lyon, France

FICHE DU LIEU

Lyon, Théâtre des Célestins, Vendredi 12 novembre, 20h

*Retrouver le somptueux espace de la Grande Salle des Célestins de Lyon est un plaisir immense, surtout quand il s'agit d'assister à la dernière création de Christophe Honoré, produit par le Théâtre Vidy-Lausanne. Le parcours du metteur en scène, écrivain et cinéaste retient souvent l'attention de Wanderer : on retient ses textes parmi lesquels La Faculté ou encore Un Jeune se tue, tous deux publiés chez Actes Sud – Papiers en 2012, tous deux montés au Festival d'Avignon en juillet de la même année, portés par une écriture aussi sensible qu'incisive ; son cinéma pour lequel on citera le bouleversant hommage à l'œuvre de Jacques Demy dans Les Chansons d'amour en 2007, ou encore La Belle Personne en 2008 ; ses mises en scène d'opéra, Dialogues des Carmélites en 2013, Pelléas et Mélisande en 2015, Don Carlos en 2018 à l'Opéra de Lyon ou encore Tosca au Festival d'Aix-en-Provence en 2019, que Wanderer a chroniquées ; enfin, ses mises en scène de théâtre comme Les Idoles à Vidy déjà, et que nous avons beaucoup aimé en 2018, formant avec le film Plaire, aimer et courir vite et le récit Ton Père – texte extraordinaire ! – un triptyque autobiographique. Il y a quelques mois, avec Guermantes, Christophe Honoré franchit une nouvelle étape dans sa réflexion sur le réel, sur l'image et l'écriture de soi, réalisant l'adaptation de l'œuvre de Proust avec les acteurs de la Comédie-Française, œuvre aussi filmée relevant autant de la fiction que du documentaire. **Le Ciel de Nantes**, créé aux Célestins de Lyon en ce mois de novembre 2021, est un pas de plus dans cette démarche, s'intéressant cette fois dans une forme originale mêlant théâtre et images filmées à l'héritage familial, à ce qu'il reste au-delà de ceux qui nous précèdent dans l'existence. Ceux qui nous constituent au présent. Aisément parfois, malgré soi toujours.*

capacité à le composer finement dans cette inhabituelle position ; et bien entendu, nous sommes au théâtre. Avant même la projection, la fiction a donc d'ores et déjà commencé dans une subtile distorsion narrative qui a quand même à voir avec le réel. Un régime autofictionnel surprenant dans son actualisation sur la scène, à travers les mots qui sont adressés aux spectateurs.

Christophe Honoré convoque ici plusieurs figures de la famille de sa mère : les deux oncles défunts, issus d'un premier mariage, Roger et Jacques, solidement campés par Stéphane Roger et Jean-Charles Clichet ; la tante Claudie, défunte elle aussi, jouée par Chiara Mastroianni, toute en délicatesse dans ce premier rôle au théâtre ; la grand-mère, Odette « Mémé Kiki », l'aïeule cheffe de famille formidablement interprétée par Marlène Saldana. Apparaît aussi sous les traits du ténébreux Harrison Arévalo, le grand-père d'origine ibérique au sang chaud – un peu trop sans doute, nommé Puig, parti de Nantes pour Clermont-Ferrand, lui aussi décédé aujourd'hui. Enfin, il y a Marie-Dominique, une parmi les nombreux enfants d'Odette et de Puig, comme Claudie. Marie-Dominique, la mère de Christophe Honoré, toujours en vie et joué par son propre fils, le plus jeune frère du metteur en scène, Julien Honoré, tout à fait stupéfiant dans cette configuration des rôles hors du commun. Et on est instantanément subjugué par ce ballet de spectres terriblement attachants, qui nous entraîne dans une série de superpositions entre passé et présent, d'enchâssements multiples, dont il est difficile de prévoir où ils conduisent. Ces personnages recomposés, tout comme le temps presque proustien qu'ils retrouvent sur la scène, sont autant de voies – de voix ? – labyrinthiques dans lesquelles nous nous laissons égarer au fil de la pièce.

Comme le metteur en scène le précise au sujet de ses acteurs, « il y a eu du chemin pour les amener vers une construction de personnages », car il ne s'agit évidemment pas de représenter *stricto sensu* cette famille sous nos yeux. Sur scène, Christophe ne le reconnaît-il pas clairement quand il parle d'une « profanation » à l'idée de les faire jouer par d'autres ? Facétieusement, plusieurs d'entre eux ne cessent d'ailleurs de le questionner pour savoir quel artiste célèbre il a choisi pour cela. Et il ne répond pas car chercher de ce côté correspond certainement à une impasse. Distribuer les rôles pour une reconstitution fidèle serait évidemment une réponse claire pour les spectateurs sur la nature même de la représentation. Or, il s'agit ici d'acter que le grand récit familial ne cesse de glisser et de se dérober à nous, comme à Christophe Honoré lui-même rappelant la question que la pièce pose selon lui : « Qu'est-ce que représenter ? »

capacité à le composer finement dans cette inhabituelle position ; et bien entendu, nous sommes au théâtre. Avant même la projection, la fiction a donc d'ores et déjà commencé dans une subtile distorsion narrative qui a quand même à voir avec le réel. Un régime autofictionnel surprenant dans son actualisation sur la scène, à travers les mots qui sont adressés aux spectateurs.

Christophe Honoré convoque ici plusieurs figures de la famille de sa mère : les deux oncles défunts, issus d'un premier mariage, Roger et Jacques, solidement campés par Stéphane Roger et Jean-Charles Clichet ; la tante Claudie, défunte elle aussi, jouée par Chiara Mastroianni, toute en délicatesse dans ce premier rôle au théâtre ; la grand-mère, Odette « Mémé Kiki », l'aïeule cheffe de famille formidablement interprétée par Marlène Saldana. Apparaît aussi sous les traits du ténébreux Harrison Arévalo, le grand-père d'origine ibérique au sang chaud – un peu trop sans doute, nommé Puig, parti de Nantes pour Clermont-Ferrand, lui aussi décédé aujourd'hui. Enfin, il y a Marie-Dominique, une parmi les nombreux enfants d'Odette et de Puig, comme Claudie. Marie-Dominique, la mère de Christophe Honoré, toujours en vie et joué par son propre fils, le plus jeune frère du metteur en scène, Julien Honoré, tout à fait stupéfiant dans cette configuration des rôles hors du commun. Et on est instantanément subjugué par ce ballet de spectres terriblement attachants, qui nous entraîne dans une série de superpositions entre passé et présent, d'enchâssements multiples, dont il est difficile de prévoir où ils conduisent. Ces personnages recomposés, tout comme le temps presque proustien qu'ils retrouvent sur la scène, sont autant de voies – de voix ? – labyrinthiques dans lesquelles nous nous laissons égarer au fil de la pièce.

Comme le metteur en scène le précise au sujet de ses acteurs, « il y a eu du chemin pour les amener vers une construction de personnages », car il ne s'agit évidemment pas de représenter *stricto sensu* cette famille sous nos yeux. Sur scène, Christophe ne le reconnaît-il pas clairement quand il parle d'une « profanation » à l'idée de les faire jouer par d'autres ? Facétieusement, plusieurs d'entre eux ne cessent d'ailleurs de le questionner pour savoir quel artiste célèbre il a choisi pour cela. Et il ne répond pas car chercher de ce côté correspond certainement à une impasse. Distribuer les rôles pour une reconstitution fidèle serait évidemment une réponse claire pour les spectateurs sur la nature même de la représentation. Or, il s'agit ici d'acter que le grand récit familial ne cesse de glisser et de se dérober à nous, comme à Christophe Honoré lui-même rappelant la question que la pièce pose selon lui : « Qu'est-ce que représenter ? »



Vue de la salle de cinéma sur scène avec l'écran en surplomb, qui montre l'image de Julien (Youssef Abi-Ayad)

Dans un subtil jeu de miroirs à la netteté douteuse – comme celui des toilettes filmées sur l'écran en surplomb de la scène l'est par endroits, il s'essaye à faire voir avec sa caméra en main, « les saloperies de la vie », les événements que l'on préfère oublier, les bleus – symboliques ou bien réels, les casseroles que chacun traîne, avec peine quelquefois : le suicide de Roger, traumatisé par la guerre d'Algérie, criblé de dettes et en conflit avec un fils à la dérive ; le suicide de Claudie, malmenée dans sa fragilité par les infidélités de son mari volage ; la mort de Jacques des suites d'un cancer ; la mort des aïeux. Tous décédés mais tous fantômes bien vivants sur la scène du théâtre, afin de « peut-être transformer ce gâchis en quelque chose de beau » comme le suggère le personnage de Claudie, au début.



Le tango de Puig (Harrison Arévalo) et de Julien (Youssef Abi-Ayad)

C'est l'occasion de plonger en soi pour le metteur en scène qui, ressuscitant ces ombres du passé, interroge ce qu'il est aujourd'hui. Dans un tango éblouissant, Puig – le monstrueux mari d'Odette – danse avec elle. Le personnage de Christophe entre à son tour dans la danse auprès d'eux et, dans un habile changement de partenaires, sous les yeux ébahis de tous, Puig le saisit pour poursuivre le tango. Outre la grâce de cet instant, on est saisi par cet incroyable duo : Christophe Honoré avoue que Puig finit par « pervertir » son personnage qui ne lui adresse aucun reproche, se rapproche de lui « pendant le temps de la représentation ». Il considère qu'il est important qu'il « puisse se tromper à son sujet sur scène ». Comme une contre-image du réel qui, en définitive, mène à soi. De même, dans le visionnage des essais du film – un des prodigieuses mises en abyme de la pièce, les acteurs qui jouent le rôle d'autres défunts – Marina Foïs, Ludivine Sagnier, Vincent Lacoste, Pierre Deladonchamps, notamment – sont ceux qui appartiennent réellement à l'autre famille, celle qui est choisie : la famille de cœur du metteur en scène à laquelle la pièce amène inévitablement aussi. Aujourd'hui, qui suis-je ? Telle pourrait bien être une des interrogations ontologiques soulevées.

Pour tâcher d'y répondre, il n'est cependant pas aisé de s'appuyer sur les images d'un film, trop souvent illusoire. La salle à manger d'Odette est reconstituée dans ce qui pourrait être le vestibule du cinéma – là où seront accrochées plus

tard des photos de la famille dans une autre mise en abyme troublant le rapport au réel. Tous se précipitent, réjouis de retrouver de manière tout à fait surnaturelle, le lieu familier qu'ils connaissaient dans le passé.



La projection du visage de tante Claudie (Chiara Mastroianni) sur l'écran, devant la salle à manger d'Odette qu'il dissimule à la vue des spectateurs.

Ils s'installent et l'écran descend doucement des cintres pour les dissimuler aux regards du public qui les entend toujours bavarder – mais n'est-ce pas un enregistrement de leurs voix ? Sur l'écran, sont alors projetées des images de la salle à manger, un autre reconstitution, un autre moment, différent de celui sur la scène du théâtre. Le moment du cinéma, « l'art de la trace » comme le désigne Éric Vautrin. Les plans sont rapprochés, les visages sont expressifs, a priori en accord avec ce qu'on entend. Pourtant, sur ces mêmes visages, les lèvres ne remuent même pas. À quoi se fier alors ? Troublé par ce qu'on perçoit, on comprend qu'il n'y a pas de reconstitution autobiographique vraiment possible, pas de chronique documentaire d'un passé récent envisageable, non plus. Seule, la fiction est réelle sur scène.

Et la gravité de ce qu'elle raconte est systématiquement contrebalancée par de fulgurants moments de légèreté. On retiendra les remarques qui font mouche comme « Quand on veut faire des études, on fait pas espagnol ! » évoquant les langues étudiées par Christophe au lycée, comme une provocation à l'intention de Puig. De surcroît, citons aussi la chorégraphie collective sur *Spacer* de Sheila et B-Devotion, apprise à Christophe par Odette qui, à la fin de sa vie, l'a renié en raison de son homosexualité affichée dans la presse. Ce moment festif et théâtral, l'échange purement fictif entre eux sont autant d'occasions de régler ironiquement les comptes, en rappelant que ce morceau très emblématique de la culture gay, loin de l'éloigner de son homosexualité, l'en a peut-être même rapproché. La fiction offre tellement de possibilités dans ce présent recomposé...

Enfin, *Le Ciel de Nantes* est une pièce faite de cette sensibilité qu'on retrouve dans toutes les œuvres de Christophe Honoré. Outre le rôle de Marie-Dominique joué par son propre fils dans lequel on peut percevoir un tendre geste d'amour filial, les paroles du personnage de Christophe à la fin, résonnent comme un vibrant hommage à tous ses disparus. « J'ai besoin de vous », « vous me manquez tellement ». Le montage photo final sur l'écran, faisant alterner les acteurs avec celui ou celle qu'ils jouent, est de la même manière très émouvant, nous ramenant une fois encore à la lisière de l'intime. Pudiquement toujours.

La fumée des cigarettes se dissipe peu à peu sur le plateau et nous sommes rendus à nous-mêmes. À nos propres fantômes. À notre capacité à reconstituer nos propres images du passé, comme l'invitation à suivre un chemin pour mieux se trouver peut-être, au-delà des chausse-trappes de la fiction. « Mes films parlent de la recherche du bonheur » dit le personnage de Christophe. Quittant la salle, après les applaudissements nourris pour les comédiens éblouissants tout au long de la pièce, on se dit, encore ému, que c'est certainement vrai aussi pour *Le Ciel de Nantes*, ce film impossible porté à la scène et qui, sur l'air de Barbara, « rend [le] cœur moins chagrin ».

PRESSE

matilde incerti

assistée de thomas chanu lambert
matilde.incerti@free.fr - 06 08 78 76 60